



Shalom Auslander

L'espoir,
cette
tragédie

roman

belfond 

SHALOM AUSLANDER

L'ESPOIR, CETTE TRAGÉDIE

Traduit de l'américain par Bernard Cohen

belfond
12, avenue d'Italie
75013 Paris

DU MÊME AUTEUR

La Lamentation du prépuce, Belfond, 2008 ; 10/18, 2009.

Attention Dieu méchant, Belfond, 2009 ; 10/18, 2010.

Vous pouvez consulter le site de l'auteur à l'adresse suivante :

www.shalomauslander.com

*Nous étions libérés de la mort,
De la peur de la mort.
Mais alors est venue la peur de la vie.*

H. Rosensaft, *Yesterday : My Story*

*Cacher dans le ciel,
Cacher dans le ciel,
Qui veut venir avec moi
Se cacher au ciel ?*

Serj Tankian

LE PLUS DRÔLE C'EST QUE CE N'EST MÊME PAS LE FEU QUI TUE, mais la fumée.

Vous tambourinez aux fenêtres, grim pant toujours plus haut dans votre maison en feu, afin de vous sortir de là, de sortir tout court, espérant pouvoir échapper aux flammes, survivre peut-être à l'incendie, mais pendant tout ce temps vous suffoquez lentement, vos poumons se remplissent de fumée. Vous guettez un danger qui vient d' *ailleurs*, de l' *extérieur*, alors que la menace est là, en vous, et vous mourez asphyxié.

Vous achetez une arme de poing – pour vous protéger, dites-vous – et le soir même vous êtes terrassé par une crise cardiaque.

Vous installez de nouvelles serrures sur vos portes, des grilles à vos fenêtres, des barrières autour de votre maison, et puis le médecin téléphone : C'est un cancer.

En tentant désespérément de remonter à la surface pour échapper à un requin qui vous poursuit, vous êtes victime du malaise du plongeur et vous vous noyez.

Par un jour de l'an ensoleillé, vous décidez de vous reprendre en main. C'est cette année ou jamais, proclamez-vous. Un nouveau départ. Une nouvelle vie. Un autre soi-même, plus fort, plus résistant. Le lendemain matin, au club de gym, vous entamez votre troisième série de développés-couchés, et là vos muscles lâchent, la barre des poids s'abat sur votre cou et vous écrase le larynx. Impossible de crier au secours. Votre visage vire au bleu. Vos bras faiblissent. Et devant vous, une affiche sur le mur avec les derniers mots que vous lirez avant que vos yeux se ferment et qu'une obscurité éternelle vous enveloppe : Brûlez donc tout ça.

Si c'est pas drôle, ça ?

ALLONGÉ DANS SON LIT, Solomon Kugel pensait à la mort par suffocation dans une maison en feu. Et tout ça parce qu'il était optimiste. Ou du moins était-ce l'avis de son cher mentor et conseiller, le professeur Jovia. Selon lui, Kugel voulait si désespérément que tout aille bien qu'il ne pouvait s'empêcher d'imaginer le pire. L'espoir, estimait le professeur Jovia, était le principal point faible de Solomon Kugel.

Kugel avait décidé de changer. Ce ne serait pas facile, mais il espérait y arriver.

Immobile, il contemplait le plafond au-dessus de lui, l'oreille aux aguets.

Il avait entendu quelque chose.

Aucun doute là-dessus.

Là-haut.

Au grenier.

Qu'est-ce que c'était ?

Un grattement ?

Un battement ?

Un tap-tap-tapement, plutôt.

Si, depuis le fond de son lit, Solomon Kugel pensait à la perspective de périr étouffé dans les flammes, c'était aussi parce que depuis quelque temps quelqu'un mettait le feu aux fermes du coin. Exactement le genre de celle que sa femme et lui venaient d'acheter. Cette vague d'incendies criminels avait commencé un mois et demi après leur emménagement et trois maisons avaient déjà brûlé. Le chef de la police de Stockton jurait qu'il attraperait le responsable, quel qu'il soit, et Kugel lui faisait confiance. Mais, depuis que la première ferme avait été engloutie par les flammes, il n'avait pas fermé l'œil.

Ça y est, cela recommençait.

Ce bruit.

Des souris, peut-être.

Sans doute des souris.

Il y a des centaines de fermes par ici, abruti. C'est le paradis des fermes ! Pourquoi il viserait précisément la tienne ?

Tu te fais peur tout seul.

Tu te tortures.

C'est du nombrilisme.

De la prétention.

De l'optimisme.

Ou des souris.

On n'aurait pas vraiment dit des souris, pourtant.

Kugel pensait souvent à la mort, et encore plus fréquemment au fait de mourir. Et quand il demandait au professeur Jovia si ça aussi c'était parce qu'il était optimiste, celui-ci répondait par l'affirmative. D'après le professeur, tout était lié à son amour de la vie. Profondément attaché à l'existence, il était terrifié à l'idée qu'on la lui arrache, volontairement ou accidentellement. Kugel s'en défendait. Il ne croyait pas que quelqu'un cherchait à le tuer. Mais tout était toujours possible, et il n'était donc pas improbable qu'un inconnu mû par des raisons tout aussi inconnues puisse le tuer. Aussi ténue soit-elle, il existait une ligne entre la paranoïa et le pragmatisme.

La mère de Kugel, quant à elle, se préoccupait moins de la mort que de la vie. La sienne hélas avait

été trop bonne, trop facile, installée dans un confort et une sécurité bien au-dessus de la moyenne, préservée de la douleur et du chagrin comme rarement, vie meilleure que quiconque avait le droit de le souhaiter et scandaleusement plus longue que quiconque pourrait l'exiger. Vivante et heureuse, elle pleurait.

Oui, Kugel pensait à la mort. À la souffrance, à la peur. Mais ce qui l'obsédait par-dessus tout était ce qu'il dirait le moment venu, ses dernières paroles. Elles devraient être empreintes de sagesse, avait-il décidé, mais pas mélancoliques ni obtuses : il fallait seulement qu'elles aient du sens, qu'elles contiennent une révélation, une illumination. Il ne voulait pas être pris par surprise, le souffle coupé, privé de mots, sans savoir quoi dire en cet instant définitif.

Non, attendez, je vais *ppffuuui*.

Je n'y ai pas vraiment pensé, mais *splatch*.

Si je pouvais juste *crac-bang*.

Nous autres, êtres humains, sommes les héros d'une histoire à la fois collective et individuelle. Kugel refusait que son épopée personnelle se termine par des points de suspension. Un point final, d'accord, pour les plus chanceux. Un point d'exclamation, passe encore. Un point d'interrogation, pourquoi pas ? Après tout c'est le signe de ponctuation qui semble devoir conclure toutes les histoires, qu'elles soient collectives ou individuelles.

Mais des points de suspension, ça jamais.

Cela ne peut pas se terminer ainsi, a murmuré Pancho Villa alors que, atteint de neuf balles dans la poitrine et à la tête, il était incapable de trouver ses mots. Puis avant d'expirer : Racontez-leur que j'ai dit quelque chose.

Kugel gardait tout le temps sur lui un calepin et un stylo pour noter ses pensées, et lorsqu'un mot ou une remarque pleine d'esprit lui venait, il l'inscrivait aussitôt sur le papier en prévision du moment fatidique. Au cours des années, il avait ainsi rempli plusieurs carnets sans pour autant parvenir à trouver la formule qui lui permettrait de partir en beauté. Le mot juste est un agent puissant, a dit Mark Twain.

Les dernières paroles de Twain à sa fille furent : Si nous nous retrouvons...

Ce qui signifie qu'il s'agit aussi de saisir le « bon moment ».

Kugel espérait que, quand « son » moment viendrait, ses ultimes paroles seraient un jour commentées et répétées de génération en génération, et ce jusqu'à la Fin. Il espérait que ce serait quelque chose que son fils chéri, Jonas, pourrait se remémorer, raviver dans des périodes difficiles bien après que son père aurait disparu, et qu'il puiserait alors dans ces mots si soigneusement choisis un peu de lumière, une orientation, une certaine sagesse.

En supposant bien entendu que Jonas ne le précède pas dans l'au-delà, ou qu'ils ne périssent pas ensemble, le père et le fils, dans un terrible accident, mais dans ce cas Kugel savait parfaitement ce qu'il dirait à Jonas le moment venu, le moment où l'avion serait sur le point de s'écraser, par exemple. Il lui dirait : Pardon, encore pardon, mais au moins c'est fini. Ou quelque chose dans ce genre-là : Eh bien, fiston, le plus dur est derrière toi, maintenant. Terminé le casse-tête de l'existence. Après ça, mon petit, le reste est du gâteau...

Voilà au fond ce qu'il espérait, Kugel. Il espérait que ses derniers mots apporteraient une validation à tout ce machin, cette... vie, cet effort permanent, ce labeur et cette angoisse. Cette existence aussi fortuite qu'épuisante. Le monde ne serait alors pas seulement cette scène de théâtre sur laquelle nous nous contentions de tenir notre rôle. Il n'avait jamais cru en Dieu, pas plus d'ailleurs qu'il n'avait cru en lui-même. Il devait pourtant bien y avoir un Dieu, ou peut-être pas.

D'après Luc, auteur de l'Évangile du même nom, en expirant sur la croix Jésus a dit : Mon Père,

entre Tes mains je remets mon âme.

Hé.

Un peu évident, un peu facile. Un peu roublard. Où pourrait-elle aller, votre âme, sinon à Dieu ? Le moment est plutôt mal choisi pour vous comporter comme si vous Lui faisiez une immense faveur.

Kugel approchait de la quarantaine, et même s'il n'avait pas encore fermement décidé quelles seraient ses dernières paroles, il savait ce qu'il ne voulait pas qu'elles soient : des supplications. Il n'avait pas l'intention de supplier, ça jamais. Pas de « s'il vous plaît », ni de « non », ni d'« attendez ». Ni de « s'il vous plaît, non », ni de « s'il vous plaît, attendez ». Ni de « non, non, non », ni de « s'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît », ni d'« attendez, attendez, attendez ».

La maîtresse de Louis XV à son bourreau alors qu'il l'entraînait vers la guillotine : S'il vous plaît, ne me faites pas mal.

Il lui a fait mal.

Malcolm X à ses assassins : Calmons-nous, mes frères.

Ils lui ont logé seize balles dans le corps.

Peut-être qu'ils se sont calmés. Peut-être qu'ils avaient prévu de lui en coller vingt. C'est à la victime de se montrer le plus claire possible, non ?

Cette aversion pour la supplication ne découlait ni de l'orgueil ni d'un excès de bravoure, il espérait simplement qu'il ne se retrouverait jamais dans une situation où supplier pourrait être considéré comme d'un quelconque secours. On ne supplie ni la vieillesse ni le cancer (des morts qui lui paraissaient assez tolérables). Impossible de supplier une automobile de ne pas vous renverser, un piano de ne pas vous tomber sur la tête. On ne supplie que des gens. Donc, si vous êtes dans une situation où la supplication s'impose, cela signifie que votre vie se trouve entre les mains d'un autre être humain. Position on ne peut plus précaire. Kugel était bien déterminé à ne pas mourir de la main de quiconque. Rien que pour démentir sa mère, qui soutenait que ses dernières paroles, et celles de son fils, celles du fils de son fils, et quelles qu'elles puissent être d'ailleurs, seraient forcément prononcées dans une chambre à gaz.

Ou dans un four.

Ou au fond d'une fosse commune.

Ou au sommet d'une fosse commune.

Et ça recommençait ! Ce... tap-tap-tap.

La place que l'on occupe dans une fosse commune n'a pas vraiment d'importance, à moins que l'on n'y atterrisse encore vivant. Si l'on a été blessé au bras ou à la jambe, par exemple. Dans ce cas, il vaut mieux, beaucoup mieux, échouer au fond de la fosse, où le poids des corps amoncelés au-dessus vous écraserait à coup sûr, vous privant ainsi rapidement et miséricordieusement de la vie, plutôt que de connaître une mort lente et pénible en haut de la pile. Le pire étant d'être encore vivant au moment où ils commenceraient à combler le trou avec de la terre.

Tap. Tap-tap-tap.

Pas de doute.

Dans le grenier.

À moins qu'ils ne se remettent à tirer dans le tas de corps : alors là, être au sommet de la fosse pouvait s'avérer une meilleure option.

Voici ce que le père de Samuel Beckett a dit juste avant de rendre l'âme : Quelle matinée.

Un brin d'ironie. Un sourire. Un rire se riant de tout ça, de tout ce malheur.

Ou alors tomber raide mort.

Il était possible qu'il s'en inspire.

Quelle journée...

On dirait qu'il va pleuvoir, connards.

Kugel s'était demandé quelles avaient été les dernières paroles de son père. En avait-il prononcé ?

Était-il mort ou vivant ?

Une erreur est toujours possible, n'est-ce pas ?

Kugel avait une théorie. Il était certain que si les derniers *mots* choisis par les moribonds pouvaient bien sûr varier, l'ultime pensée était toujours la même, à savoir : le constat interloqué, ébahi, des circonstances particulières et toujours décevantes de sa propre mort.

Un requin ?

Un train ? Non, vraiment ? Je me fais écrabouiller par un *train* ?

Malaria ? Oh merde. *Malaria* ?

Au-delà de ce qui était *dit* ou non, c'était ça qui était toujours *pensé* par tout cerveau humain, le dernier acte cognitif avant que ledit cerveau cesse à jamais de fonctionner. Ça, et non *Shema yisrael adonai elohainou adonai ekhad*, et non Pardonne-moi, mon père, car j'ai beaucoup péché. Rien que la cause risible, ridicule, imprévisible, de sa propre disparition.

Cancer ?

Tuberculose ?

Les derniers mots de Benito Mussolini face au peloton d'exécution : Visez la poitrine !

Mais ce qu'il a vraiment pensé, Kugel le savait : Quoi, criblé de balles dans la poitrine ?

Et ça recommençait ! Ce bruit.

Comme un... trottement. Un glissement.

Kugel s'est assis.

C'était quelque chose.

Il y avait quelque chose là-haut.

Aucune mort, finalement, ne rend justice à l'existence. Notre disparition est toujours une déception, une insulte, une mauvaise surprise, plus idiote que nous ne l'avions envisagée et moins simple que nous ne l'avions espérée.

Crucifixion ? a pensé Jésus. N'importe quoi, les mecs !

Ciguë ? a pensé Socrate.

Et Rabbi Akiva emballé dans son rouleau de Torah : Vous déconnez, ou quoi ?

Encore le bruit.

Ça fait quel bruit, un incendiaire, d'ailleurs ?

Kugel a de nouveau tendu l'oreille.

Il entendait sa Brianna, sa Bree, son héroïne, son amour, plongée à côté de lui dans son merveilleux sommeil prozaquifié. Il entendait aussi Jonas, qui, de l'autre côté du couloir, faisait grincer les ressorts de son lit, en proie à un profond assoupissement. Tylenolisé.

Ce n'est pas un endroit évident, pour dormir tranquillement.

La Terre, je veux dire.

Enfin bien sûr, ils ne tiraient pas toujours de seconde rafale dans les fosses communes.

Tiens, c'est un peu ça, la vie : un énorme tas de cadavres d'où il est impossible de s'échapper, et pas de seconde rafale.

Se levant sans bruit, Kugel est allé s'agenouiller près de la bouche de chauffage qui flanquait sa table de nuit. Le parquet était dur sous sa peau, mais cela ne l'a pas empêché de poser les mains aux deux bouts du boîtier et de mettre son oreille contre le métal froid de la grille.

Par le conduit, il a entendu le locataire bouger dans sa chambre en bas. Il s'était installé quinze

jours plus tôt, mais Kugel n'arrivait toujours pas à mémoriser son prénom. Isaac, ou Ishmael, ou Ésaü, enfin un truc biblique. Un bourdonnement d'applaudissements et de rires enregistrés lui est parvenu. Le locataire gardait la télévision allumée toute la nuit. En arrière-fond, de la pièce adjacente à celle du prénom biblique, montaient les gémissements de mère. Si les sons qu'elle émettait donnaient l'impression qu'elle était en train de mourir, c'était qu'elle était bien vivante ; en revanche, si elle donnait l'impression de dormir paisiblement, cela voudrait sans doute dire qu'elle était morte.

Et il entendait aussi un tap-tap-tap, sans erreur possible.

En haut.

Au grenier.

Un tic-tac ?

Non, un tap-tap.

Comme si une souris était tranquillement en train de chier, de chier sur le sol de son grenier.

Comme de petites pattes de souris, oui.

Comme un crépitement de machine à écrire, presque.

Il a émis un petit rire. Marcel Prout. Jules Vermine. Franz Kaka.

Des souris, plus probablement.

Tout doucement pour ne pas réveiller Bree, il a enfilé sa robe de chambre, empoigné la torche électrique posée près du lit, puis, en essayant de ne pas faire grincer les vieilles lattes du parquet, il est sorti dans le couloir obscur et glacial.

Est-ce qu'un incendiaire allumerait un feu dans un grenier ? Ne commencent-ils pas plutôt dehors, d'habitude ? Au plus près des fondations.

Ce n'est pas un incendiaire. Arrête avec ces idées idiotes !

Attrapant la corde qui pendait de la trappe dans le plafond, il l'a tirée vers lui lentement, espérant découvrir, en lieu et place d'un incendiaire, une souris, ou du moins des déjections de souris. Cela prouverait que c'était bien un rongeur qui avait fait ce bruit et alors peut-être pourrait-il dormir un peu.

La vie est ainsi faite, s'est-il dit tout en dépliant l'escalier-accordéon en bois qui conduisait au grenier. On finit toujours par en arriver au point où l'on espère tomber sur de la merde, où la meilleure de toutes les meilleures éventualités, Dieu soit loué, serait la découverte d'un tas de crottes.

Il a grimpé les marches grinçantes aussi silencieusement que possible.

Ce n'était qu'une souris, peut-être.

Il faisait chaud au grenier, plus chaud que dans le reste de la maison. Soudain, le tapement obstiné s'est arrêté.

Il y a quelqu'un ? a-t-il chuchoté.

Rien qu'une souris, sans doute.

Il y a quelqu'un ?

Toujours pas de réponse. Kugel s'est avancé en rampant dans les ténèbres humides et légèrement inquiétantes.

LE VILLAGE DE STOCKTON, deux mille quatre cents habitants, n'a rien de particulier. Aucune célébrité n'y a vécu, aucune bataille historique n'y a été livrée, aucun mouvement notable n'y a vu le jour, aucun concert légendaire n'y a été accueilli. Les voitures du coin arborent des autocollants proclamant : « Personne n'a dormi ici ». Ou encore : « Berceau de rien du tout ». Et récemment, un peintre de la région a installé de faux panneaux commémoratifs un peu partout dans le bourg : « Ici, les Pères de la Constitution des États-Unis d'Amérique ne se sont jamais réunis », ou encore : « Ceci n'est PAS le lieu où George Washington mit les Britanniques en déroute. » Cette absence d'historicité est une source de fierté pour les habitants de Stockton. Et c'est aussi ce qui, depuis quelques années, attire bon nombre de citadins aisés et de jeunes couples cherchant à fonder un foyer dans un lieu vierge de tout passé encombrant, sans histoire.

Comme beaucoup d'autres nouveaux venus, les Kugel avaient choisi Stockton pour cette promesse de neutralité et de banalité. Ils avaient fait l'acquisition d'une vieille ferme en bois où aucun Père fondateur n'avait passé son enfance, sur dix hectares d'une terre impeccable que le Seigneur n'avait promise à personne, en surplomb d'une vallée moutonnante et discrète où personne n'avait rien accompli d'extraordinaire pour qui que ce soit. Les Kugel voulaient prendre un nouveau départ, pour eux, pour leur couple, pour Jonas. Après ce qui s'était passé l'année précédente, ils en avaient tous trois besoin.

Trois ans plus tôt, à la naissance de Jonas, la sage-femme avait tendu à Kugel le bébé enveloppé d'une couverture, il l'avait pris dans ses bras, avait planté son regard dans les grands yeux bleus et murmuré : « Pardon. »

Génial, avait dit Bree.

Jonas était magnifique, innocent et pur, si bien que Kugel éprouvait une terrible culpabilité de l'avoir amené dans ce monde. Avoir un enfant était un acte horriblement égoïste, un véritable délit, en fait. Chaque habitant de cette planète est la victime d'un kidnapping qui l'a arraché d'un endroit merveilleux, ou d'un vide total, et Jonas avait été entraîné ici par Kugel et Bree contre sa volonté, sans qu'ils y aient été invités, sans qu'ils aient reçu son consentement, sans autre fichue raison que leurs désirs nombrilistes.

Kugel avait contemplé cette créature menue entre ses bras, toute rose, froide et furieuse. Il devrait porter plainte, avait-il déclaré en secouant la tête.

Bree avait râlé. C'était un moment de joie pour eux tous, ils auraient bien le temps de discuter de cela avec Jonas quand il serait plus grand.

Si jamais il grandit, avait corrigé Kugel.

Et puis, l'an passé, ils avaient failli le perdre.

Dès le début, Jonas avait été un bébé fragile : un caractère merveilleux, mais une santé désastreuse. Gentil, généreux, attentionné, certes, mais aussi tout le temps à éternuer, à tousser, en proie aux pires diarrhées. Il avait la peau claire comme Bree, et il était frêle comme Kugel, lequel le bourrait de multivitamines, de suppléments de vitamine C, de zinc à mâcher, de probiotiques, d'antibiotiques et d'un breuvage du nom de « Potager liquide », une boisson énergisante en poudre au goût répugnant, dont chaque verre contenait trente sortes de légumes et de « plus de dix-sept fruits », l'imprécision du fabricant sur ce point ayant au départ dissuadé Kugel d'en donner à Jonas – parce que bon, ils auraient dû savoir exactement combien ils en avaient mis, non ? – avant que la peur de voir son fils mourir de malnutrition s'il l'en privait ne prenne le dessus.

Bree ne partageait pas l'enthousiasme de Kugel à l'égard de tous ces comprimés et décoctions aux

prix exorbitants. Cet enfant, avait-elle déclaré, allait avoir la pisse la plus coûteuse de toute la côte nord-est des États-Unis.

En dépit des précautions de Kugel, Jonas était tombé gravement malade, l'hiver précédent. Par une nuit glaciale de décembre, sans autre symptôme qu'une légère toux, sa température était brusquement montée. Comme il n'était pas inhabituel qu'il soit malade ou qu'il ait des accès de fièvre, Kugel et Bree n'y avaient pas fait trop attention, mais au cours des deux jours suivants ses poumons s'étaient discrètement enflammés, il avait perdu du poids et, après avoir été conduit aux urgences en pleine nuit, il avait été placé en soins intensifs pendant près de trois semaines.

Tu vois, maintenant ? C'est ce que Kugel avait dit à Bree.

Si *je* vois ?

Oui, tu vois ?

Toi, tu vois ?

Moi ?

Il n'y avait jamais eu de diagnostic précis : on leur avait dit qu'il s'agissait sans doute d'un microbe, et que de nos jours les microbes se faisaient toujours plus costauds, plus résistants.

Pour citer l'infirmière : Un rhume d'aujourd'hui, c'est comme une grippe il y a vingt ans ; une grippe de maintenant, c'est comme une pneumonie il y a vingt ans.

Et une pneumonie aujourd'hui, c'est comme quoi ? s'était enquis Kugel.

À peu près comme ça, avait-elle dit en montrant du doigt Jonas dans son lit, un masque à oxygène fixé sur le visage, avec toutes les lumières clignotantes, les bipers bipant, les tubes branchés à d'autres tubes et collés à ses bras squelettiques.

On a failli te perdre, là, avait chuchoté Kugel à Jonas, le matin de sa sortie de l'hôpital, en caressant doucement les cheveux de son fils. On a failli te perdre.

Perdre où ? avait demandé Jonas.

Ça veut dire que tu as failli mourir, avait expliqué Bree. C'est une expression.

Jonas était captivé par l'écran de télévision, sur lequel Bob l'Éponge faisait de son mieux pour amadouer l'irascible Carlo Tentacule. L'infirmière avait enfin apporté les papiers à signer et Bree avait éteint la télé.

Je préfère être mort que perdu, avait déclaré Jonas à sa mère.

Elle : Pourquoi ?

Parce que si je suis mort, je le saurai pas.

Eh bien, tu n'es ni l'un ni l'autre, avait tranché Bree. Tirons-nous d'ici.

L'épreuve avait indubitablement affecté leur harmonie conjugale. Une mauvaise vibration s'était installée entre Bree et lui, et pire encore il n'y avait presque plus de bonnes vibrations. Il était mécontent de lui. Pourquoi n'avait-il pas questionné le pédiatre avec plus d'insistance ? conduit Jonas à l'hôpital plus tôt ? fait confiance à son instinct ? Et il en voulait à Bree, aussi. Pourquoi n'avait-elle pas perçu la gravité de l'état de Jonas ? Où était passé son instinct maternel ? Pourquoi ne l'avait-elle pas fait immuniser plus tôt – contre quoi ? « Contre *tout*, bon sang ! » ? Et il soupçonnait qu'elle nourrissait les mêmes griefs à son égard, qu'ils étaient l'un et l'autre déçus par leur incapacité mutuelle à protéger leur enfant, à tenir les monstres hors de la maison. L'arche de leur union, qui devait préserver Jonas de la tempête de la vie, s'était montrée instable, poussive, menacée de naufrage par un microbe de rien du tout.

C'est là qu'ils avaient décidé de déménager, de s'enfuir. La grande ville leur paraissait pleine de dangers et de maladies, et chaque pièce de leur appartement conservait l'écho de quelque désaccord, d'une dispute entre eux ou, encore pire, de la maladie de Jonas. Le canapé sur lequel il était resté

prostré, la couverture dans laquelle ils l'avaient emmitouflé avant de se ruer aux urgences. Au début du printemps, un ami leur avait parlé de Stockton. Ils avaient visité le village, y étaient restés un moment et, par un beau matin clair, ils avaient pris rendez-vous avec un agent immobilier prénommé Ève qui leur avait fait visiter une ferme située à moins de dix kilomètres de la petite ville.

Kugel espérait que la campagne serait moins dangereuse, Bree qu'elle aurait un effet bénéfique sur la nervosité de Kugel et tous les deux que ce serait l'occasion d'un nouveau départ. C'était une maison modeste mais charmante datant du milieu du XIX^e siècle, qui avait été entourée de plus de cent hectares de terres dont une grande partie avait été récemment divisée en lots et vendue à des promoteurs. Il lui restait toutefois dix beaux hectares de bois touffus, et, pour une construction aussi ancienne, elle était encore en bon état. Hormis quelques améliorations apportées au cours des vingt dernières années, notamment un système de climatisation et l'addition de quatre lucarnes au grenier, la maison conservait son caractère d'époque, des boutons de porte argentés aux encadrements en chêne ouvragé. Sur le devant, deux grandes dalles en granit massif conduisaient à une jolie véranda avec son plancher à larges lattes et ses colonnes sculptées, où un petit mobile métallique ne manquait jamais de tinter doucement lorsque soufflait une brise légère. Il y avait deux cheminées en pierre de taille, l'une au salon, l'autre dans ce qui était devenu l'une des deux chambres du rez-de-chaussée, et même si elles avaient été toutes deux condamnées au moment de l'installation du système d'air pulsé elles n'en gardaient pas moins un charme suranné. L'étage comptait deux chambres et les Kugel avaient pensé qu'ils pourraient louer celles du bas afin de rembourser l'emprunt. Bree avait l'intention de transformer le grenier en bureau pour y écrire : ce n'était pas très propre, mais d'après elle il y avait assez de lumière. Le mieux dans tout cela, leur avait confié Ève, était que le propriétaire, M. Messerschmidt, un monsieur très âgé qui vivait là avec son fils déjà quadragénaire, demandait bien moins que le prix du marché.

Pourquoi ? avait aussitôt demandé Kugel. Il y a un problème ?

Bien sûr qu'il y a un problème, avait répliqué Ève, et plus d'un. Je vais vous dire lesquels, monsieur Kugel. L'escalier grince, il y a des mouches en été et des souris en hiver, certaines fenêtres se coincent et d'autres ne s'ouvrent plus du tout, il y a une drôle d'odeur au printemps, remplacée par une autre encore plus bizarre à l'automne... Le problème, c'est que c'est vieux, monsieur Kugel, tout comme vous et moi le serons un jour. Il y a des imperfections dans un monde qui exige la perfection, il y a des défauts et c'est là le principal défaut. Je vais vous dire, monsieur Kugel : c'est ça, le *réel*. Vous voulez du faux, je peux vous en montrer. J'ai une imitation de cette même ferme à huit kilomètres de là, et elle coûte dix fois plus cher. Les escaliers sont neufs, les fenêtres ont du double vitrage. Le bassin naturel a été vidé, creusé et transformé en piscine chauffée et chlorée. La terre pour le jardin a été apportée du Nord par camions, l'herbe est arrivée en gros rouleaux verts sur un semi-remorque en provenance du Sud. Le patio est en béton censé imiter la pierre, la terrasse en plastique ressemble au bois. La cuisine digne d'un restaurant étoilé n'a jamais été utilisée parce que le couple qui a fait construire cette maison ne faisait pas la cuisine. C'est tellement bien isolé qu'on ne peut pas savoir si on est en hiver ou en été à moins de regarder par la fenêtre, ce que vous vous garderez bien de faire puisque l'isolation est justement prévue pour ça, pour bloquer ce qui vient du dehors, la réalité. Le faux coûte une fortune, de nos jours, monsieur Kugel, alors que la réalité est gratuite...

Il avait regardé Bree, serré sa main dans la sienne en souriant.

Et cette odeur ? avait demandé Bree.

Quelle odeur ? avait répondu Ève.

Quoi, vous ne sentez rien ?

Kugel avait reniflé.

Je sens quelque chose.

Et Bree :

Ça sent comme si quelque chose était mort.

Ève avait souri.

Ça, madame Kugel, c'est l'odeur de la franchise. L'odeur de quelqu'un qui n'essaie pas de vous en mettre plein la vue. C'est l'odeur de la vérité, et c'est pour ça que vous ne la reconnaissez pas. Respirez-la à fond, madame Kugel, remplissez-vous les poumons avec. Vu comme le monde est en train de tourner, cela pourrait bien être la dernière fois que vous la sentez.

Bree avait inspiré profondément.

Kugel l'avait encore regardée, avait encore pressé sa main et encore souri. Ils avaient emménagé un mois plus tard. Peu après, la mère de Kugel les avait rejoints.

Bree avait protesté. C'est une blague ?

Elle est mourante, avait plaidé Kugel.

On n'a pas les moyens, avait rétorqué Bree, oscillant entre stupéfaction et colère. On a besoin du loyer pour assurer les traites. À quoi ça sert de prendre un nouveau départ, si tu dois amener ton passé et ta mère avec toi ?

Les médecins lui ont donné quinze jours à vivre, avait objecté Kugel.

Mais ils savaient l'un et l'autre que c'était ce qu'ils avaient dit six mois auparavant.

IL FAISAIT DONC CHAUD DANS LE GRENIER quand Kugel y est enfin parvenu, plutôt péniblement.

Il n'aimait pas et n'avait jamais aimé les greniers. Les clous de la toiture pointaient comme des griffes prêtes à se planter dans son crâne. Les cartons, les boîtes en plastique et les malles en cuir étaient des tombes, des sarcophages bourrés de fantômes, de regrets, de nostalgie et de deuil, et le pire était que cette accumulation sentimentale vous donnait toujours l'impression que le passé était préférable au présent, que ce qui avait eu lieu était mieux que ce qui viendrait et que l'on pouvait donc serrer douloureusement et peureusement ces vestiges sur son sein tandis que l'on s'enfonçait dans un avenir imprévisible mais sans doute décevant. Vieux chapeaux, vieux pulls – toujours trop petits désormais, jamais trop grands –, appareils électroniques qui en leur temps avaient paru impressionnants et semblaient maintenant complètement dépassés (quoi, on n'avait pas su faire mieux, à l'époque ?), papier cadeau pour des présents jamais offerts, revues cochonnes qui avaient survécu aux individus qui les avaient achetées, photographies de personnes dont on ne se rappelait même plus le nom, lettres écrites par des disparus de longue date, clés esseulées de serrures depuis longtemps oubliées, serrures dont la clé avait été perdue il y a des lustres, tout un tas d'objets qui semblaient si importants que l'on voulait les protéger et dont l'existence n'était pourtant même plus un souvenir.

Kugel était du genre à jeter. Et il jetait.

Mère était une conservatrice. Elle gardait tout.

C'est toujours la même chose depuis la guerre, avait-elle soupiré tandis qu'elle préparait ses cartons pour venir les rejoindre dans leur nouvelle maison, ajoutant quelque bout de papier jauni et déchiré dans une autre boîte déjà pleine à craquer.

La plupart des cartons de Kugel étaient remplis de livres. Sciences, philosophie, art, littérature, philosophie de la science, science de la littérature, art de la philosophie, essais et thèses sur ces essais, Gogol traitant de Pouchkine, Nabokov de Gogol, Wilson de Nabokov traitant de Gogol, Joyce à propos de *L'Odyssée*, Beckett à propos de Joyce, plein de gens à propos de Beckett... Il avait fini par se lasser d'eux, et même par avoir honte d'eux, de l'espoir qu'il avait placé en eux, des réponses qu'il y avait cherchées, et pourtant il n'arrivait pas à se résoudre à les jeter, à l'instar de ces vieux flacons de médicaments qui n'ont jamais eu d'effet mais que l'on n'ose pas mettre à la poubelle au cas où, sait-on jamais, l'on serait atteint de la seule maladie qu'ils puissent guérir, et où cela se produirait à peine deux semaines après qu'ils auraient été retirés du marché... À la suite du déménagement, Kugel avait pris une semaine de congé durant laquelle il avait hissé carton après carton jusqu'au grenier alors même qu'il aurait préféré les balancer aux ordures. Il paraît qu'on n'emporte pas ses biens dans l'au-delà, mais essayez seulement de les laisser derrière vous...

Quelque chose puait. Il a froncé le nez, retenu sa respiration.

Depuis qu'Ève leur avait montré la maison, la mauvaise odeur n'avait fait qu'empirer.

Tout de suite après la signature de l'hypothèque, avant même de contacter les déménageurs, Kugel avait dépensé des milliers de dollars afin de faire venir une compagnie spécialisée dans le nettoyage des conduits et canalisations, mais la puanteur était revenue aussitôt. C'était encore pire dans le grenier. Une odeur d'égout. De pourriture.

Il détestait les greniers, bon Dieu !

Il a tiré sur le cordon blanc attaché à l'ampoule nue, juste au-dessus de lui.

Il y a quelqu'un ? a-t-il chuchoté dès qu'il y a eu de la lumière.

Mère avait dû monter, ou peut-être Bree afin de repérer un peu les lieux pour son bureau, car les

cartons qu'il avait abandonnés dans tous les coins des semaines plus tôt étaient maintenant soigneusement alignés et empilés. On aurait dit de vrais murs, lisses, hauts de quatre et parfois cinq cartons, formant un grand U dont la base était orientée au sud et les deux branches s'avançaient sur la droite et sur la gauche, obstruant deux des quatre lucarnes et n'en laissant qu'une de libre de chaque côté.

Un vieux fauteuil, une paire de guéridons anciens et un tapis roulé étaient disposés à l'autre bout du grenier, où un mannequin de tailleur sans tête montait une garde silencieuse face à d'éventuels intrus.

Avec la ferveur de l'émigrant fraîchement débarqué sur la Terre promise – ce qu'il était peu ou prou –, Kugel s'est mis à quatre pattes et, plein d'espoir, a commencé à chercher de la merde. S'il n'était pas disposé à se glisser derrière les murs de cartons, il a inspecté le sol au pied des deux lucarnes accessibles et sur le pignon nord de la maison. Il a trouvé quelques crottes ici et là, mais qui semblaient dater un peu.

Frottant ses mains sur son pantalon, il s'est redressé sur les genoux. Typique : vous passez votre vie à essayer d'éviter les merdes et puis quand vous en avez vraiment besoin, plus rien.

Dernières paroles ?

Pas mal du tout.

Il faudrait qu'il pense à noter la phrase avant de se recoucher.

Il s'est épongé le front. La chaleur suffocante et la pestilence lui donnaient le tournis.

Les jambes flageolantes, il s'est levé afin de redescendre et, ce faisant, il a soudain remarqué une rallonge orange qui partait de la prise à la base du plafonnier. Elle courait le long de la poutre sur laquelle elle avait été accrochée, puis descendait le long du mur de cartons gauche, au coin duquel elle rencontrait un bloc multiprise dangereusement surchargé, chaque sortie recevant une double ou une triple extension, des câbles jaunes, noirs, orange serpentant par terre comme des entrailles avant d'aller se perdre derrière la paroi. Tout le monde savait que l'installation électrique constituait le point faible de ces vieilles maisons, la moindre petite étincelle au milieu de tout ce bois qui depuis plus d'un demi-siècle avait eu le temps de sécher pouvant facilement se transformer en brasier infernal.

Avec ce fatras, pas besoin d'un incendiaire, a-t-il marmonné dans sa barbe.

Il s'est dirigé vers le mur, en a tiré le carton au sommet de la pile marqué « Jonas-Habits-Hiver » et celui d'en dessous, intitulé « Photos-Mère-1 de 6 ». Penché en avant, il a regardé derrière la paroi et soudain il est resté cloué sur place. C'était comme si tout son corps se vidait de son sang, comme si celui-ci s'échappait par des trous percés dans la plante de ses pieds. Il aurait voulu crier, mais il pouvait déjà à peine respirer.

Il a fini par s'affaler sur le plancher. Après s'être relevé tant bien que mal, il a tâté ses poches pour trouver sa lampe électrique, puis s'est prudemment dirigé vers les cartons. Les mains tremblantes, le cœur battant, il a braqué le faisceau lumineux vers le recoin obscur à l'arrière du mur factice.

Non, ce n'était pas un caprice de son imagination. Il aurait bien aimé pourtant, mais non.

Là, sur le sol derrière les cartons, reposait le corps recroquevillé d'une vieille femme, emmitouflée dans une couverture. Il a tapoté la poutre au-dessus d'elle avec sa torche, cherchant à la réveiller.

Hé !

Rien.

Sur la pointe des pieds, il s'est penché encore un peu plus. Elle exhalait une odeur de décomposition, elle sentait la mort. Était-elle morte ?

Hé, a-t-il répété.

Morte ? Qui était-ce ? L'incendiaire ? Morte ?

Comment allait-il sortir un cadavre de là sans que Jonas s'en rende compte ?

Braquant toujours la torche vers elle, il a dégagé deux ou trois autres cartons. L'inconnue n'a pas bronché quand ceux-ci sont tombés par terre avec fracas. Elle était allongée sur le flanc, en position fœtale, au milieu d'un petit tas de châles usés et de couvertures élimées. Son visage était plongé entre ses bras, mais il distinguait ses cheveux argentés, rares et dépeignés, ses veines d'un bleu livide sur les poignets, les os noueux de ses mains squelettiques.

À mesure qu'il retirait les cartons, la puanteur émanant de cette femme devenait de plus en plus insupportable. Il a lutté pour ne pas détourner la tête, mais l'odeur ignoble et putride semblait l'imprégner, le traverser de bout en bout. Le cœur au bord des lèvres, il s'est couvert le nez et la bouche d'une main. L'idée de respirer cette forme prostrée, de la laisser entrer en lui, lui a néanmoins donné la nausée.

Il s'est reculé d'un pas, balayant le grenier de sa torche dans l'espoir de découvrir un drap, une bâche, quelque chose qui lui permettrait d'emballer ce corps, de le traîner en bas sans réveiller Jonas, et qui atténuerait peut-être aussi ces émanations infectes.

Et après, petit génie ? Tu vas le laisser dans ta voiture ? Tu vas y stocker un cadavre ?

Il ignorait combien de temps s'était écoulé depuis qu'il avait quitté son lit. Une heure ? Plus ? Il s'est de nouveau penché par-dessus ce qui restait du mur de cartons. Son cœur cognait si fort qu'il s'est demandé si Bree pouvait l'entendre d'en bas. Une goutte de sueur coulant sur son front, une autre dans son cou, il a tendu le bras vers la vieille, lentement, très lentement, jusqu'à toucher son épaule avec le bout de la lampe électrique.

Aucune réaction.

Il l'a touchée encore.

Morte. Elle était morte.

Bon, c'était mieux que vivante.

Ou pire, peut-être.

Au moment où il pressait à nouveau la torche contre l'épaule inerte, une main décharnée, que l'on aurait crue sortie de la tombe, l'a repoussé d'une tape agressive.

Bordel, a soufflé Kugel en se jetant en arrière et en levant le bras comme s'il s'appêtait à frapper. Putain de bordel !

La vieille femme a toussé, une quinte affreuse, et remonté la couverture déchirée sur son épaule.

On peut dire ça, a-t-elle murmuré d'une voix râpeuse, sèche.

Elle a encore toussé en se renfonçant sous son tas de guenilles.

Vous... êtes vivante, a dit Kugel.

Elle a furtivement essuyé la bave sur ses lèvres avant de répondre :

Ça reste entre nous.

Qui êtes-vous ? Kugel a tenté d'éclairer son visage. Qu'est-ce que vous voulez ? C'est vous, l'incendiaire ? Depuis quand êtes-vous là ? Vous avez besoin d'aide ? Je dois appeler une ambulance ? Vous êtes l'incendiaire ? Vous êtes malade ? Qui êtes-vous ?

Une nouvelle quinte de toux, puis elle s'est raclé la gorge.

Je suis Anne Frank, a-t-elle marmonné.

Elle est folle, s'est aussitôt dit Kugel. Elle est vivante, admettons que c'est encourageant, c'est mieux que morte, il faut que ce soit mieux que morte, mais de toute évidence elle est complètement cinglée. Est-ce que je dois partir en courant ? L'enfermer dans le grenier ? Comment peut-on bloquer la trappe ? Avec un chevron assez long. En le coinçant à la verticale sur le sol du couloir devant la porte, elle ne pourra pas ouvrir de là-haut, elle ne pourra pas sortir. Qui a dit qu'elle voulait sortir ? Et

où vais-je trouver un chevron ? Dans la grange ? Dans la cave ? On devrait toujours avoir un chevron à portée de la main, c'est nécessaire, dans une ferme, c'est ce qu'il faut, c'est ce que tout le monde a, c'est...

Elle s'est détournée de lui, protégeant ses yeux de la lumière, se rencognant encore plus sous les combles, mais avant qu'elle ne disparaisse il a eu le temps de voir qu'elle était hideuse, défigurée et vieille – d'ailleurs il n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi décrépité –, le blanc de son œil droit était jauni par le temps, le gauche voilé d'une cataracte, mort, aveugle. Elle avait la peau grisâtre presque transparente, et le peu de cheveux qu'elle avait encore sur le crâne partait par plaques. La tête enfoncée dans les épaules, elle avait une grosse bosse dans le dos, si bien qu'elle restait penchée même quand elle regardait droit devant elle.

Qu'est-ce que vous faites ici ? a demandé Kugel à voix basse, sa terreur se transformant peu à peu en indignation. Qu'est-ce que vous voulez ?

Je veux que vous éteigniez cette fichue torche, a-t-elle coassé.

Qui êtes-vous ? a-t-il répliqué tout de suite, en braquant la lampe sur elle. Comment êtes-vous entrée ici ?

Elle s'est tassée dans son recoin, une main levée, essayant toujours d'échapper à la lumière brutale.

Je vous l'ai dit, a-t-elle grommelé, je suis Anne Frank. Et maintenant, éteignez cette saleté.

La peur n'est pas un état définitif, c'est un sentiment précurseur, un catalyseur, quelque chose qui se transforme parfois en soumission, plus souvent en violence ou en colère. Attrapant l'un des cartons, Kugel l'a bruyamment fait tomber par terre, puis en a poussé un autre, et un autre encore.

Qui êtes-vous ? a-t-il répété beaucoup plus fort en s'attaquant frénétiquement au mur de cartons, sans plus se soucier de réveiller Bree, Jonas et mère en bas. Qu'est-ce que vous fichez ici ? Comment êtes-vous entrée chez moi ?

Quand il s'est arrêté, une demi-douzaine de cartons gisaient renversés, leur contenu répandu sur le sol. Hors d'haleine, il a à nouveau pointé le faisceau de la torche sur le visage dissimulé de la vieille.

Qui êtes-vous ?

Il aurait voulu voir la terreur dans les yeux de la vieille femme, mais celle-ci s'est contentée de serrer son cardigan d'une main et de remettre de l'ordre dans ses cheveux de l'autre.

Puis, avec un soupir de ravissement feint :

Oh, comme j'aime rencontrer les propriétaires...

Kugel a envoyé valser encore un carton et d'anciens cahiers d'écolier ont volé sur le plancher, ainsi que des cartes postales et une médaille de mérite scolaire. Quatre autres cartons ont suivi, et là, derrière le restant de mur, est apparue une petite table de fortune, un bout de contreplaqué de soixante centimètres de long posé sur deux colonnes de vieilles boîtes à chaussures de Bree, avec, dessus, une lampe, un ordinateur portable et une petite imprimante laser.

Mais enfin, c'est quoi, ça ? a-t-il murmuré en balayant avec le faisceau de sa torche le bureau improvisé.

Sa main s'était tendue vers des feuilles empilées en petits tas bien nets à côté de l'imprimante. Beaucoup plus alerte qu'il ne s'y était attendu, la vieille femme s'est redressée d'un bond pour protéger d'une main la pile de papiers.

Non ! a-t-elle sifflé entre ses dents.

Kugel s'est reculé.

Vous pourrez le lire quand ce sera terminé, a-t-elle annoncé de sa voix rocailleuse.

Kugel l'a observée. Était-elle vraiment réelle ou bien était-ce autre chose, un rêve, un cauchemar, voire une hallucination ? Cela faisait quelque temps qu'il ne dormait pas bien. Mais l'odeur atroce lui

apportait une réponse claire : tout cela était bien réel.

J'appelle la police, a-t-il annoncé.

Puis, après avoir éteint la torche, il s'est dirigé à reculons vers la trappe. Il était trop effrayé pour lui tourner le dos. Avec un geste excédé qui semblait le congédier, elle s'est extraite de son recoin, s'est installée devant l'ordinateur et, comme si de rien n'était, s'est mise à taper sur le clavier.

C'était ça, le bruit qui l'avait alerté. Les touches du clavier. Le bruit qu'il entendait depuis des jours.

Il s'est arrêté en haut de l'escalier.

Et laissez-moi vous dire une chose.

Elle a continué à taper sans même lui adresser un regard.

Je ne sais pas qui vous êtes, a-t-il déclaré, mais je suis sûr d'une chose. Anne Frank est morte à Auschwitz. Avec beaucoup d'autres, dont certains étaient des parents à moi. Fanfaronner en prétendant être Anne Frank est donc non seulement révoltant et pas drôle du tout, mais c'est une insulte à la mémoire de millions de victimes de la barbarie nazie.

Elle s'est interrompue et s'est tournée vers lui, le scrutant de son horrible œil jaunâtre.

C'était Bergen-Belsen, monsieur Je-sais-tout.

Il a continué à la foudroyer du regard, même s'il avait conscience que la honte l'avait fait rougir jusqu'aux oreilles. Sans un mot, il s'est engagé dans l'escalier.

Vous avez perdu des parents dans l'Holocauste, dites-vous ?

Il s'est figé sur place. De la marche où il était, il l'a vue relever la manche de son cardigan, dévoilant des chiffres d'un bleu passé tatoués sur son avant-bras livide. Un numéro de camp de concentration.

Ça vous dit quelque chose ? a lâché Anne Frank.

QUAND ON PART VIVRE À LA CAMPAGNE, on sait à quoi s'attendre.

C'est comme ça. On a tous vu des films et des séries télé. On s'attend donc aux menuisiers malhonnêtes et aux originaux en tout genre. Aux chevreuils qui brouteront vos bégonias et aux ratons laveurs qui renverseront votre poubelle. Aux allergies, aux coupures de courant, aux voisins pittoresques et aux souris.

En revanche, on ne s'attend pas aux incendies criminels.

Et alors pas du tout, mais vraiment pas, à Anne Frank.

Assis au bord de son lit, Kugel contemplait le téléphone dans sa main. Derrière lui, Bree ronflait doucement dans un bienheureux sommeil, ignorante de tout.

Le numéro sur le bras.

C'était un problème. Un putain de problème.

Sans ce numéro, il aurait déjà téléphoné à la police. Non, peut-être pas immédiatement... Il aurait attendu le matin, le temps que Bree ait amené Jonas à la crèche, à quoi bon effrayer le petit. Mais il se serait empressé d'appeler dès qu'ils auraient eu le dos tourné. Sauf qu'elle avait ce numéro sur le bras, le fichu numéro qui signifiait que bon, Anne Frank ou pas, folle à lier ou pas, à moitié morte ou pas, cette vieille était une foutue rescapée de l'Holocauste.

Et ça, c'était un problème.

Il ne pouvait décemment pas jeter à la rue une survivante des camps aussi vieille que timbrée ? En parlant de folie... Non, il n'en serait jamais capable, il le savait, et ce même si elle était dérangée au point de se prendre pour Anne Frank. C'est bizarre, la pitié : il lui aurait été plus facile de mettre à la porte la véritable Anne Frank qu'une rescapée de l'Holocauste à l'esprit tellement esquiné qu'elle était persuadée d'être Anne Frank. Imaginez les gros titres. Le tollé général :

Anne Frank à la rue !

Un juif livre une survivante de l'Holocauste à la police !

Torturée par les nazis, expulsée par un juif : la tragique et incroyable histoire d'une rescapée.

S'il avait été simple spectateur, lui aussi se serait joint au chœur des outragés. Si la présentatrice des infos avait annoncé, avec une mine de circonstance, que quelqu'un avait refusé son toit à une rescapée de l'horreur nazie, il aurait été révolté, lui aussi. Et il aurait eu raison, n'est-ce pas ?

Et l'histoire se complique encore, ajouterait la journaliste avec un sourire en coin, puisque le propriétaire en question est de confession juive...

Tss, tss, ferait son collègue, on aura tout entendu...

On aura tout entendu... Comme nouveau départ, on ne pouvait imaginer pire. On ne peut pas dire que sa mère lui avait donné le sentiment d'être aimé, aussi nourrissait-il l'espoir d'appartenir enfin à une communauté, même pour quelque temps. Mais s'il la dénonçait aux flics on ne le lui pardonnerait jamais. Pourquoi le feraient-ils, d'ailleurs ? Bonjour, nous sommes le comité d'accueil du village et lui, là, c'est une vraie merde ! Il faudrait déménager à nouveau... Mais dans ce cas quelle option lui restait-il ? Laisser cette vieille folle habiter son grenier serait absurde. Pour combien de temps ? Une semaine ? un mois ? un an ? Jusqu'à ce que son esprit dérangé veuille bien mettre un terme à leur Holocauste imaginaire ? Jusqu'à ce qu'elle casse sa pipe ?

Et si... si elle était réellement Anne Frank ? Ce n'était pas impossible. Après tout, on avait retrouvé d'anciens dirigeants nazis à Rio, des ex-commandants de camps de la mort en plein New Jersey, alors pourquoi pas une célèbre survivante des camps nazis à Stockton ? Pouvait-il prendre le risque ? Admettons qu'il appelle les flics, qu'ils débarquent ici, qu'ils la menotent et l'entraînent dehors avant

de se rendre compte que, nom de nom, Dieu tout-puissant, c'était bien Anne Frank ! Elle était vivante ! Il resterait à jamais l'individu – l'individu *israélite* – qui l'aurait dénoncée aux autorités. Même s'il parvenait à survivre à pareille honte, à surmonter toute cette ignominie, le regard réprobateur de mère l'achèverait. Il avait plus de chances de survivre à l'Holocauste qu'à la réprobation maternelle.

Mon fils, mon propre fils qui dénonce Anne Frank. Ah, il a fallu que tu appelles la police. C'est quoi, ton problème ? Tu n'avais pas le téléphone personnel du Dr Mengele ? Il refusait de faire des visites à domicile ?

Tu veux l'adresse d'Elie Wiesel ? Tu pourrais le dénoncer, lui aussi, pendant que tu y es... ajouterait-elle à coup sûr.

Non, non, mille fois non ! Pas la police. Il était au moins sûr de cela. Il trouverait bien un autre moyen. Vu sa tête, cette vieille dame allait bientôt mourir, il pouvait peut-être patienter un peu... Sauf qu'après le problème restait entier.

Allô, la police ? Il y a une morte dans mon grenier. Hein, son nom ? Eh bien, c'est une drôle d'histoire, je vais...

Reposant doucement le combiné, il s'est laissé glisser à bas du lit et s'est agenouillé en silence devant la grille de ventilation.

Il a tendu l'oreille.

Peut-être avait-il rêvé ?

Ou alors elle était partie.

Le système de ventilation dont les Messerschmidt avaient équipé la ferme, bien que d'une conception courante pour l'époque, avait été installé d'une manière déplorable. Une grosse conduite amenait l'air du dehors depuis le toit jusqu'à la chaudière à la cave, et de là un réseau de tuyaux encastrés dans les murs diffusait l'air chauffé par des sorties ménagées dans chaque pièce. Mais, alors que les installateurs les plus consciencieux utilisaient des tubes doublés de fibre de verre, les propriétaires précédents avaient voulu économiser en se contentant de conduites en acier, de sorte que celles-ci propageaient aussi efficacement – voire plus – le bruit que la chaleur. Kugel s'était vite aperçu après leur emménagement qu'il pouvait ainsi entendre distinctement chaque son venu de n'importe quel endroit de n'importe quel étage. Une sorte d'interphone fantomatique dont il ne voulait pas, mais qu'il ne pouvait jamais débrancher.

Il a appuyé son oreille contre la grille.

Les gémissements de mère.

Les rires en boîte de la télé.

Et le crépitement des touches.

Venu du grenier.

Incessant.

Désespéré.

Si seulement il avait trouvé de la merde. Ou un incendiaire. Agenouillé sur le sol froid de sa chambre, Kugel a eu une sorte de révélation : l'incendie qui l'empêchait de dormir depuis un mois et demi aurait été la meilleure chose qui puisse lui arriver. En inspectant les restes fumants de la maison, la police serait tombée sur le cadavre d'une vieille dame, son problème aurait été résolu, et l'assurance l'aurait confortablement dédommagé.

Murmurant dans son sommeil, Bree s'est agitée un peu, lui a tourné le dos. Elle n'allait pas aimer ça. Pas du tout. Il avait déjà fait entrer une vieille folle dans leur foyer, sa mère, et ils attendaient toujours qu'elle veuille bien mourir.

Un médecin, avait dit le professeur Jovia, n'est qu'un criminel, un trafiquant de l'espoir.

Kugel s'est redressé et, sans bruit, il s'est de nouveau glissé sous les couvertures.

Il avait commencé à voir le professeur l'année précédente, peu après la maladie de Jonas. Il avait des difficultés à trouver le sommeil, et l'anxiété et l'irritation qu'il éprouvait depuis un certain temps menaçaient de le submerger à tout moment. Or il était décidé à tout faire pour être le mari que Bree méritait et le père dont Jonas avait besoin. Il avait consulté des analystes, par le passé, mais la psychiatrie était devenue une approche trop étriquée pour lui. Le professeur Jovia, lui, était un esprit universel. Les chapelles : jungien, freudien, kantien, cartésien, il s'en moquait. Il avait étudié les Anciens et les Modernes, les réalistes et les impressionnistes, en fait il avait tout lu d'Aristote à Zarathoustra, de Démocrite à Héraclite et, ainsi qu'il se plaisait à le dire, tous les « -ite » entre eux. Il était, en un sens, le condensé de toute la pensée occidentale et orientale des deux mille dernières années. Il était parvenu à un degré d'excellence inégalable. Et l'opinion de cet homme illustre était que la principale source des malheurs de ce monde, la cause essentielle de l'angoisse, de la haine, de la tristesse et de la mort n'avaient rien à voir avec les épidémies, les conflits ethniques ou religieux, non, c'était l'espoir.

L'espoir ?

Kugel n'avait pas cherché à masquer son étonnement.

Les pessimistes ne partent pas en guerre, avait déclaré le professeur Jovia. C'était l'espoir, avait-il ajouté, qui empêchait Kugel de dormir la nuit. C'était l'espoir qui le mettait en colère.

Derrière son bureau couvert de livres, un écriteau disait : « Laissez tomber, vous vivrez plus longtemps. »

Mais vous avez été à Yale, Harvard, Cambridge, avait objecté Kugel.

C'est justement pour cela que je sais, avait répondu le professeur.

Kugel avait attendu des semaines pour obtenir un rendez-vous, il était là à écouter le professeur professer :

Nous sommes des créatures rationnelles et l'espoir est par définition irrationnel ; par conséquent, nous sommes destinés à aller de désillusion en désillusion. L'angoisse et la dépression ne sont pas des maladies, des anomalies, des dysfonctionnements, mais des réactions rationnelles à la myriade de déceptions, pourtant évitables, qui naissent d'un espoir irrationnel.

Kugel n'était pas sûr de comprendre.

Le professeur Jovia avait eu alors un sourire plein de sympathie, et il avait demandé :

Dites-moi, comment qualifiez-vous Hitler ?

Kugel avait haussé les épaules.

C'est un monstre ?

C'est un optimiste, avait corrigé le professeur Jovia. Hitler fut le plus indécrottable, le plus naïf optimiste de ces cent dernières années. C'est pour ça qu'il a été le plus grand monstre. Vous avez déjà entendu une formule d'un optimisme aussi grossier que la « solution finale » ? Non seulement il prétend avoir une solution – vous vous rendez compte que nous n'avons toujours pas trouvé de remède contre un rhume banal –, mais en plus « finale » ! Un optimiste incorrigible, le Führer ! Un rêveur ! Et même un romantique, non ? « Il me suffit de tuer celui-ci, de gazer celui-là, et tout ira bien... » Je suis convaincu que chaque matin Adolf Hitler se réveillait et prenait son café en se demandant comment rendre le monde meilleur. Nous connaissons tous sa réponse, mais ce qui compte surtout, ici, est la question. La seule chose plus ridiculement optimiste que la solution finale est la conclusion stupide qu'elle a inspirée : « Plus jamais ça ! » Combien de fois cela s'est-il reproduit, depuis ce « Plus jamais ça ! » ? Trois ? Quatre ? Et je parle de ce dont nous avons eu connaissance... Mao, Staline, Pol Pot

sont des optimistes ! Voici une règle utile si vous voulez survivre, Kugel. Quel que soit l'endroit où vous habitez, celui où vous êtes né, quand quelqu'un se dresse devant vous et promet que tout ira mieux, prenez vos jambes à votre cou. Fuyez, cachez-vous. Les pessimistes n'installent pas de chambres à gaz.

Je veux juste que ma famille soit à l'abri, avait murmuré Kugel. Juste que le monde nous laisse tranquilles. C'est trop demander ?

Qu'est-ce que le Christ a dit quand on l'a cloué sur la croix ? lui avait demandé le professeur Jovia.

Je ne sais pas, avait répondu Kugel. Qu'est-ce que le Christ a dit quand on l'a cloué sur la croix ?

Il a dit « Aïe ».

Je ne comprends pas, avait soupiré Kugel.

Il n'y a rien à comprendre, mon cher. Cela lui faisait juste mal. Pour commencer, ils l'ont à moitié tué en le fouettant, puis ils l'ont étendu et ont enfoncé des pointes en fer dans ses poignets. Avec un peu de chance, ils ont fait pareil avec ses pieds. La souffrance était telle qu'il ne pouvait plus respirer et a péri d'une mort lente et douloureuse.

Je ne comprends toujours pas.

Dans ce monde, les gens souffrent. Physiquement et moralement. Espérer qu'il en sera autrement ne fait qu'aggraver les choses.

Remontant les couvertures jusqu'à son menton, Kugel s'est rapproché de Bree. Elle s'est retournée, l'a enlacé avant d'enfourer son visage dans son épaule.

S'il n'y a pas de bon moment pour découvrir qu'Anne Frank a pris ses quartiers dans votre grenier, celui-ci était particulièrement mauvais. Certes, ils avaient payé leur ferme au rabais, mais ils devaient tout de même louer les deux chambres du bas afin de couvrir le prêt immobilier, et Bree ne lui avait toujours pas pardonné d'avoir donné la seconde à sa mère. Elle avait été furieuse quand il l'avait suggéré. Il avait repoussé tous les reproches dont elle l'avait accablé, même s'il sentait qu'ils étaient fondés. C'était vrai, il sacrifiait sans doute son avenir, et il faisait passer sa mère avant la famille qu'il avait fondée. Bree avait vu juste : deux mois à peine après la signature de l'hypothèque, ils étaient déjà en retard dans les remboursements. Pour remédier à cette situation, Bree avait récemment proposé qu'ils mettent le grenier en location, ce qui compenserait le manque à gagner sur la chambre de mère. Sauf qu'elle n'aurait plus de bureau pour travailler. Sauf que le grenier était habité par une vieille folle. Kugel était dans une impasse. Il n'allait quand même pas laisser tout le monde squatter sa maison ? Pour compliquer encore la situation, leur unique locataire – Haman, ou Pharaon, ou Nabuchodonosor, ou un nom dans ce genre – le harcelait depuis qu'il s'était installé chez eux pour qu'il lui accorde un coin du grenier où il pourrait entreposer des affaires. Craignant de le faire partir s'il refusait, Kugel lui avait d'abord demandé un peu de patience, arguant que les combles n'avaient pas encore été rangés depuis le déménagement, mais le temps passait et désormais, avec cette vieille folle, il était exclu de laisser le locataire aller y fourrer son nez. Que penserait-il d'elle, de son désordre, de sa puanteur, du fait qu'elle vivait là à l'œil, accaparant l'espace où il aurait pu ranger son bazar ? Il serait sans nul doute furieux et dégoûté, et s'il s'en allait brusquement, Kugel avait bien peur que Bree ne finisse par faire pareil...

Anne Frank, a-t-il pensé en se passant une main nerveuse dans les cheveux. Il ne manquait plus que ça, bordel.

Le soleil se levait.

Déjà le matin !

La lumière se faufilait par la fenêtre depuis le fond de la chambre, se répandant peu à peu sur le sol. Soudain, les touches ont cessé de crépiter.

Bree s'est pressée contre Kugel avec un petit gémississement.

Il était inutile de lui parler de la femme dans le grenier, franchement. Inutile de l'inquiéter. Il allait régler le problème tout seul. Était-ce si difficile de faire partir de chez soi une rescapée de l'Holocauste cacochyme ? Il jouerait du Wagner. Il prendrait un berger allemand. À chaque passage du type d'UPS, il dirait à la vieille que c'était quelqu'un de la Gestapo et qu'il avait posé plein de questions. Des tas de questions.

Est-ce que tu t'es déjà *douchée*, chérie ? crierait-il à Bree d'en haut. Parce que si tu n'as plus besoin de la *douche*, je vais me *doucher*, moi...

Elle décamperait avant la nuit.

Simple comme bonjour.

Et puis quand bien même elle resterait ? Après tout, personne ne saurait qu'elle était là. Elle se cachait, enfin du moins le croyait-elle. Se tenir tranquille était sans doute la solution, non ?

Derrière la fenêtre, les oiseaux ont commencé à voler dans les branches, à gazouiller et à chanter, des sons apaisants qui ont fini par le calmer. Le monde ne pouvait pas être si terrible, avec tous ces gazouillis et ces pépiements ? Le secret était peut-être là : trouver les éléments qui rendaient la vie juste un peu plus supportable, et se concentrer là-dessus. Le chant des oiseaux. La peau d'une pêche. Les chiots qui aboient comme s'ils étaient des chiens adultes. Rien de grandiose, rien qui puisse justifier tout le reste, mais de quoi vous faire tenir le coup. Maintenant, il entendait aussi les griffes des écureuils sur les troncs, qui cherchaient à disperser les oiseaux.

Quels connards, les écureuils !

Que des créatures aussi débiles puissent avoir une apparence aussi charmante prouvait bien que la nature n'était pas si bien faite que ça.

Il trouverait une solution, il en était sûr. Une chose aurait été de protéger Anne Frank des nazis ; ça, il était à peu près certain qu'il n'aurait pas pu. Mais protéger sa famille d'Anne Frank, cela ne devait pas être aussi difficile.

Il a levé les yeux au plafond.

Qu'est-ce qu'elle fabriquait ? Elle ne tapait plus sur son clavier. Est-ce qu'elle dormait ?

Est-ce qu'elle avait faim ?

Elle *devait* avoir faim.

Il devrait peut-être lui apporter à manger...

En bas, mère s'est mise à crier. Un hurlement perçant, un glapissement de terreur et d'angoisse qui a retenti dans toute la maison.

Kugel a lâché un soupir.

Elle faisait ça tous les matins. Tous les matins depuis qu'elle avait lu que ce comportement était habituel chez les survivants de l'Holocauste.

Avec un grognement, Bree a roulé sur le dos et ouvert les yeux.

Ah, a-t-elle marmonné, les bruits d'un beau matin à la campagne...

Kugel a déposé un léger baiser sur le haut de son crâne.

Bien dormi ? s'est-elle enquis d'une voix ensommeillée.

Comme ci comme ça. Et toi ?

Elle a hoché la tête. Puis mère a encore crié, et Jonas s'est mis à pleurer.

Je m'occupe d'elle, a dit Kugel.

Je m'occupe de lui, a dit Bree.

Il s'est levé et, après avoir enfilé sa robe de chambre, il est descendu voir ce que fabriquait sa mère.

Elle avait beau être arrivée ici plus d'un mois auparavant, elle n'avait pas encore déballé ses

affaires et n'était pas prête à le faire. Elle disait préférer puiser ce dont elle avait besoin dans ses valises, certaines étant debout contre un mur, d'autres ouvertes par terre.

Au cas où, avait-elle ajouté.

Au cas où quoi ? avait demandé Kugel.

Au cas où, avait-elle répondu.

La seule chose qu'elle avait sortie était le cadre doré d'un mètre sur soixante centimètres contenant une grande photographie du célèbre expert juridique de Harvard, Alan Dershowitz. Elle l'avait suspendu au-dessus de son chevet, comme elle le faisait toujours.

Quand Kugel est entré dans la chambre, elle était assise le dos contre l'oreiller relevé et elle pleurait, le visage plongé dans ses mains tremblantes.

Pardon, a-t-elle susurré en sanglotant.

Ça va, a dit Kugel.

S'asseyant au bord du lit, il l'a enlacée.

C'est toujours la même chose depuis la guerre, a-t-elle murmuré.

Je sais.

Ces salauds, a-t-elle continué.

Je sais, a répété Kugel.

Elle a repris son souffle, regardé son fils dans les yeux.

J'ai faim, a-t-elle annoncé.

PENDANT QUE BREE HABILLAIT JONAS en hâte et que mère s’habillait lentement, Kugel est allé à la cuisine. Il a rempli de légumes un sac en toile, puis a déverrouillé la porte qui donnait sur le jardin – il prenait soin de la fermer à clé chaque soir depuis le début des incendies, en s’arrangeant pour que Bree ne le voie pas faire – afin de se rendre dans le potager de mère où rien ne poussait jamais.

Ce grand rectangle de terre dure et poussiéreuse situé au milieu de leur terrain, entièrement entouré d’un haut grillage et divisé en petites parcelles surélevées, était le seul endroit du jardin dépourvu de toute végétation. Partout ailleurs, le gazon, les mauvaises herbes et les fleurs des champs poussaient à une vitesse étonnante, ce qui était assez ennuyeux car cela exigeait un entretien permanent et une tonte hebdomadaire, une corvée que Kugel détestait. Il avait tenté en vain de persuader sa mère d’utiliser de l’engrais, de veiller à ajouter du compost et d’arroser plus régulièrement, mais elle ne l’écoutait pas, s’entêtant à ratisser le sol stérile chaque matin pendant des heures, d’abord d’est en ouest, puis d’ouest en est, puis du nord au sud, puis du sud au nord, et là elle s’arrêtait un moment pour s’éponger le front, s’éventer avec son chapeau avant de tout recommencer.

Pénétrant dans le périmètre en veillant à ne pas laisser le vieux portillon grincer sur ses gonds, il a plongé la main dans son sac et s’est mis à arpenter le terrain désolé en laissant tomber de-ci de-là les légumes achetés au supermarché – radis, tomates, haricots verts et même épis de maïs épluchés. Plus tard, lorsque mère sortirait de la maison, elle sourirait en découvrant les résultats impressionnants de son jardinage opiniâtre.

Kugel ne savait pas très bien s’il répétait ce manège tous les matins pour sa mère ou pour lui ; quoi qu’il en soit, il ne supportait pas de la voir s’échiner chaque jour sans rien avoir à montrer, ni d’entendre ses pleurnicheries interminables. Même si elle n’avait planté que des graines de haricots, d’herbes aromatiques et de tomates – le cœur de Kugel s’était serré lorsqu’il l’avait vue porter au jardin ces sachets de semences déjà condamnées –, elle ne s’était jamais étonnée des nombreuses autres variétés qu’elle y découvrait, courges, concombres ou laitues. Au contraire, elle entraînait dans la cuisine en se pavanant, portant des brassées de verdure qui venaient du supermarché, et le menton levé avec prétention, se vantait d’avoir la main verte. Puis elle demandait à Kugel de bien vouloir garder pour lui ses leçons de jardinage. Quelquefois, et non sans remords, il déposait aussi des fruits, oranges, pommes, melons jaunes, voire des cubes de cantaloup dans des barquettes en plastique, mais mère était si certaine de ses pouvoirs d’horticultrice que ces apparitions miraculeuses ne semblaient pas la surprendre. La fenêtre de sa chambre donnait sur le jardin. Toutefois si elle avait fini par découvrir ce que Kugel fabriquait dehors chaque matin, elle n’en avait jamais rien dit. Il pensait qu’au fond elle préférerait ne pas savoir.

La corvée n’était pas déplaisante, d’ailleurs, et les semaines passant il en était venu à apprécier la quiétude de ce moment solitaire. Sa mission l’obligeait à sortir tôt le matin, quand tout était encore tranquille. Il sentait la fraîcheur de la rosée sur ses jambes nues, emplissait ses poumons d’air pur, goûtait la paix et le calme des premières heures. Le soleil, encore bas dans le ciel, filtrait doucement entre les pins et les érables, et réchauffait son visage pendant que les oiseaux voletaient dans les frondaisons.

Ce matin-là, pourtant, il avait l’impression qu’on l’observait. Comme s’il était en train de faire quelque chose de mal. Il a jeté un coup d’œil vers la maison. Personne à la fenêtre de mère, ce n’était donc pas elle.

Bree ?

Elle n’appréciait pas qu’il dépense de l’argent pour acheter des légumes à mère, il le sentait, ni

qu'il l'encourage à rester chez eux – c'est ainsi qu'elle voyait les choses –, mais jusqu'ici elle avait préféré ne pas se disputer avec lui sur le sujet.

Est-ce qu'elle avait fini par perdre patience ?

Mais il ne l'apercevait pas non plus.

Son regard s'est porté là-haut, juste en dessous du soleil levant, sur la lucarne sombre du grenier.

Était-ce la vieille folle qui l'espionnait ? le jugeait ?

Qu'elle aille se faire foutre.

Quel était son problème ? Qu'il mente à sa mère ? Qu'il éparpille tous ces légumes pour rien ?

D'accord, d'accord, on sait que plein de gens meurent de faim dans le monde, mais après ? Ce ne sont pas ces quelques navets qui pourraient les sauver. Ou est-ce autre chose qui vous chiffonne, madame ?

Le fait que je sois dehors par ce matin magnifique pendant que vous êtes coincée à l'intérieur ? Mais vous n'êtes pas « coincée », vous avez décidé d'être coincée, ce qui est très différent. Je suis ici depuis un quart d'heure, j'ai passé toute la journée d'hier dans le jardin et je n'ai pas encore vu une seule chambre à gaz.

Donc, allez vous faire foutre.

Qu'elle puisse le juger était assez comique ! Elle, une intruse, une affabulatrice, une voleuse qui sentait plus fort que les chiottes les plus infâmes, elle le *jugeait* ! Oui, c'était trop drôle.

Le soleil poursuivant son ascension, Kugel s'est abrité les yeux d'une main pour voir s'il la distinguerait à travers la vitre. Il ne voyait rien, mais dans le doute il a tendu le majeur en l'air, au cas où elle serait là, en train de l'espionner. Puis il a repris son labeur.

Ça gêchait tout d'être observé de la sorte.

Qu'est-ce qu'elle y connaissait, de toute façon ?

L'emmerdeuse.

Elle n'allait pas lui dicter ce qu'il devait faire ou ne pas faire. Ce n'était pas elle qui faisait la loi, ici.

C'est *ma* foutue maison.

Il devait la mettre à la rue, purement et simplement. Au diable les autres et leurs jugements. Il allait monter là-haut et la sortir de là à coups de pied dans ses vieilles fesses.

Il a effectué un dernier tour dans le potager, dispersant les fruits et légumes qui restaient dans le sac, tous sauf une pomme, qu'il a fourrée dans la poche de sa veste.

Elle avait sans doute faim.

LORSQU'IL EST REVENU DANS LA CUISINE, Bree s'est aussitôt tournée vers lui.

Où tu étais ?

Quoi ? a-t-il répondu en cachant le sac en toile derrière son dos.

Où tu étais ?

Où j'étais ?

Je t'ai appelé.

Tu m'as... ?

Chut ! Écoute !

Elle fouettait des œufs pour Jonas et le locataire, tous deux déjà assis à la table. Posant un doigt sur ses lèvres, elle a gardé la spatule en l'air.

Ça, a-t-elle dit au bout d'un moment. Tu as entendu ça ?

Il avait très bien entendu. Un tap-tap métallique montant de la bouche de chauffage au sol.

Il a secoué la tête.

Non, je n'entends rien.

Attends, a murmuré Bree. Attends !

Tap, tap-tap.

Là ! a fait Bree.

Elle était en train de taper sur les conduites. Cette vieille peau complètement givrée faisait des signaux sur les tuyaux, tap, tap-tap, tap, tap-tap. Elle essayait d'attirer son attention.

Ça ? a-t-il demandé.

Tu entends ? a répété Bree.

Je crois. C'est très... ça ?

Elle a hoché la tête.

Oui, ça.

Le locataire s'est levé.

Monsieur Kugel, a-t-il dit d'un ton très ferme.

Kugel n'aimait pas le locataire. C'était un grand type bronzé à l'air arrogant qui n'avait cessé de se plaindre depuis son arrivée : et que la maison avait une drôle d'odeur, et qu'il faisait froid dans sa chambre, et que la penderie était trop petite... Bree faisait de son mieux pour l'apaiser, et Kugel pour l'éviter. Les choses avaient bien changé, de nos jours. Il se rappelait son enfance, quand père avait disparu et qu'ils avaient été obligés d'abandonner leur belle maison blanche dans une banlieue verdoyante pour un appartement gris et laid dans la ville sans arbres. Avec quelle déférence mère traitait leur nouveau propriétaire, comme elle prenait soin de ne jamais l'irriter ! Oui, monsieur Rosner ; désolée, monsieur Rosner ; aucun problème, monsieur Rosner... Kugel, qui n'appréciait pas de voir sa mère s'abaisser de la sorte devant cet inconnu, se glissait parfois dans l'escalier après la tombée de la nuit et allait renverser les poubelles que M. Rosner avait soigneusement alignées au bord du trottoir, puis il remontait en courant et regardait M. Rosner se baisser pour ramasser les ordures en jurant, rouge de colère. Mais aujourd'hui la relation s'était inversée. C'était le propriétaire qui vivait à genoux, réagissait à la moindre plainte, répondait à n'importe quelle demande. Ce matin-là, et bien qu'il soit très irrité d'entendre la vieille taper sur ses conduites d'air pulsé, il a cependant accueilli avec soulagement la diversion que son locataire lui fournissait.

Ça doit être le chauffage, a-t-il avancé.

Le chauffage ? a répété Bree.

Si Kugel ignorait pratiquement tout des subtilités techniques de la caléfaction, les connaissances de Bree en la matière étaient encore plus limitées.

Le ventilateur, a précisé Kugel.

C'est grave ?

Monsieur Kugel, a insisté le locataire, il est important que nous parlions.

À vrai dire, a déclaré Kugel, j'ai passé une nuit atroce et je ne sais pas si...

Là ! a crié Bree. Je l'ai encore entendu.

On avait pitié de tout le monde sauf de lui. Peut-être qu'il devrait se faire tatouer un foutu numéro sur le bras.

Les pales, a-t-il dit. À mon avis, c'est les pales du ventilateur. Elles doivent cogner contre la gaine de l'extracteur.

Monsieur Kugel.

Cette fois le locataire avait élevé la voix.

Est-ce que votre mère va hurler comme ça tous les matins ?

Après un silence, Kugel a soupiré, secoué la tête.

C'est toujours la même chose depuis la guerre, a-t-il dit entre ses dents.

Mère n'en avait jamais connu une seule, de guerre. Ni de près ni de loin, à moins de compter les soldes chez Bamberger le lendemain de Thanksgiving.

Je commence vraiment à...

Interrompant le locataire, mère est entrée par la porte du jardin, avec une brassée de fruits colorés et de légumes impeccables. Elle rayonnait.

Il en reste encore plus là-bas, a-t-elle annoncé à Kugel d'un ton extasié, un sourire triomphant aux lèvres. Même les melons sont sortis !

Elle a posé sa récolte sur le plan de travail, très fière, mais quand elle s'est retournée et qu'elle a aperçu le locataire son visage s'est assombri.

Mère éprouvait encore plus d'antipathie que Kugel envers le locataire, et avec beaucoup moins de raisons. Elle le soupçonnait d'avoir de mauvaises pensées, des intentions impures, et quelques perversions sexuelles. Elle le prenait tantôt pour un musulman, tantôt pour un Noir, tantôt pour un Sicilien. Chaque fois qu'elle le croisait, elle fermait le col de son chemisier d'une main et tirait sa jupe vers le bas de l'autre. Au grand déplaisir de Bree, elle s'était montrée agressive avec leur source de revenus locatifs dès le premier jour.

Tout cela est uniquement pour la *famille*, a-t-elle annoncé en fusillant du regard le locataire et en serrant son col de chemisier entre ses doigts.

Tap.

Tap-tap.

Là ! a lancé Bree à Kugel. Tu dois avoir entendu, là...

Le bruit était devenu plus fort.

La gaine de l'extracteur, a confirmé Kugel. Et ça empire, en plus.

Tap, tap-tap !

Monsieur Kugel !

Contournant la table, le locataire est allé se placer sur le seuil de la cuisine, les bras croisés.

J'ai signé un bail d'un an mais vu ce qui se passe ici je ne pense pas que j'aurai du mal à trouver un juge qui m'autorisera à dénoncer le contrat... et à récupérer ma caution, ainsi que toutes les sommes déjà dépensées.

Ah, maintenant il est avocat, a glissé la mère de Kugel à Bree.

Mère ! a protesté cette dernière.

Puis, s'adressant au locataire :

Je suis vraiment désolée.

Bien que de nombreuses années se soient écoulées depuis l'époque de M. Rosner, Kugel a été très irrité de voir Bree tenter d'amadouer cet ingrat. C'est à croire que l'histoire ne cesse de se répéter, et cela sans tenir compte de ce qu'elle nous a enseigné, mais comme Bree, Kugel savait qu'ils ne pouvaient se permettre de voir le locataire s'en aller.

Pour sa part, mère s'en moquait et elle a fait un pas en direction du locataire, un doigt accusateur pointé vers son thorax.

Vous ne parleriez pas sur ce ton si M. Alan Morton Dershowitz était ici présent, je vous assure.

Mère, est intervenu Kugel.

Tap.

Tap-tap.

Excusez-moi, a-t-il ajouté en se faufilant derrière le locataire pour quitter la cuisine en hâte.

Nous reprendrons cette conversation plus tard, a-t-il marmonné sans se retourner.

Monsieur Kugel ! a dit le locataire dans son dos. Vous m'aviez promis un espace au grenier, monsieur Kugel. Un espace pour lequel je paie, monsieur Kugel...

Il a entendu Bree répéter « Je suis désolée », le tapotement s'intensifier et, alors qu'il s'élançait dans l'escalier, mère narguer à nouveau le locataire :

Non, mon cher, non, vous ne nous parleriez pas sur ce ton si le professeur de droit de Harvard, titulaire de la chaire Felix Frankfurte, était présent. Je parie que cela vous rabattait le caquet, n'est-ce pas ?

Si seulement j'avais trouvé des crottes de souris, pensait Kugel en gravissant les marches. Si seulement j'avais trouvé un incendiaire...

Et s'il la tuait ? Personne ne le saurait et surtout personne ne s'en soucierait. Si elle est vraiment Anne Frank, tout le monde pense qu'elle est déjà morte, de toute façon.

Il a fait halte devant le placard du couloir pour prendre sa boîte à outils. Il était de plus en plus sûr de ne rien avoir appris de tous les fichus livres qu'il avait lus dans sa vie, mais s'il en avait retenu une seule leçon, c'était qu'il ne fallait jamais laisser le monstre s'en tirer. Quelle que soit votre ligne de conduite, ne prenez *jamais* le monstre en pitié. Et même si ce n'est pas un monstre... admettons que ce n'en soit pas un, admettons que dans le cas présent le monstre soit, aussi absurde que ça puisse paraître, Anne Frank... Fallait-il quand même l'épargner ? Qu'est-ce que les Samsa, ces idiots, avaient gagné en attendant tout ce temps pour tuer l'insecte géant qu'ils avaient découvert chez eux ? Bon, c'était leur fils, ou ça l'avait été, et là il s'agissait d'Anne Frank, ou ça pouvait l'être, mais hé, les amis, si on pensait un peu aux vivants, pour changer ? Combien de temps les malheureux Samsa étaient-ils censés garder cet emmerdement arthropodique sous leur toit, exactement ? Un an ? Deux ? Dix ? Soixante ? Et il aurait aussi peut-être fallu qu'ils lui trouvent une épouse et qu'ils les laissent avoir un tas de bébés cloportes, avant de reprendre enfin leur existence déjà lamentable ? Étaient-ils vraiment censés ne plus avoir de vie à eux ? Aurait-ils dû suspendre des portraits de cafards et de poux à leurs murs tout en prévenant leurs petits-enfants qu'ils risquaient eux aussi de se métamorphoser un jour en cafards monstrueux ?

Il a abaissé brutalement la trappe du grenier.

En réalité, si on réfléchissait sérieusement au problème, le fait qu'une famille aimante et soucieuse du bien-être de son fils aîné décide de le supprimer sur-le-champ après s'être rendu compte un matin qu'il était devenu une hideuse bestiole... Eh bien, ç'avait un sens. L'écraser avec une botte géante

pour le libérer de son triste sort. La sœur de Gregor aurait pu sauver toute la nichée – son frère n’étant pas un membre négligeable, pourtant – en entrant dans sa chambre dès le premier jour armée d’une méga bombe de Flytox et en tirant un trait là-dessus. Psscht. Aaargh. Fin.

On tourne la page.

Dépliant l’escalier amovible, il a inspiré profondément.

Son odeur, il la sentait d’ici...

Il allait la raisonner, voilà tout. Il n’y a rien de plus fort que la raison, a-t-il pensé.

Ou que Spinoza.

Ou que Pascal.

Les dernières paroles de Pascal : Que Dieu ne m’abandonne jamais.

L’instant d’après, c’est exactement ce que Dieu a fait, pourtant.

Elle était atteinte, certes. Qui ne l’aurait pas été ? Mais cela ne signifiait pas qu’elle était folle à lier, qu’ils ne pourraient pas aborder leur problème avec un minimum de lucidité. À moitié cinglé, c’était aussi à moitié sensé, n’est-ce pas ? Elle ne pouvait pas imaginer qu’il la laisserait occuper son grenier indéfiniment, bien sûr. Un jour, deux, trois au plus. Il fallait penser à Jonas. Après tout, elle avait été enfant elle-même, elle pourrait comprendre...

Une question lui est venue pendant qu’il se hissait là-haut. Comment son fils réagirait-il s’il était obligé de se cacher dans leur grenier ?

Pour quelle raison, abruti ?

Pour la raison qu’on ne sait jamais.

Est-ce qu’il pleurerait ? Évidemment. Qui ne pleurerait pas dans la même situation ? Et qu’est-ce que Kugel lui dirait ? Comment expliquer la haine, ou le génocide ? « Ce n’est pas à cause de toi, c’est à cause d’eux » ? « Tout ira bien » ? Alors qu’on sait pertinemment que tout n’ira pas bien. Faut-il emporter des jouets ? Tous ceux de Jonas faisaient un bruit impossible, incontrôlable. Cloches, sirènes, vrombissements de moteur, musique. Ce serait donc sans jouets. Il pourrait peut-être prendre quand même l’iPod et des écouteurs. En supposant que la wifi marche encore, Jonas serait en mesure de télécharger des films et des jeux. Est-ce que la wifi fonctionne, lors d’un génocide ? Est-ce que cela aurait une quelconque importance ? Qui les aiderait ? Qui les dénoncerait ? Il ne connaissait pas très bien les voisins... Peut-être qu’il devrait faire plus ample connaissance avec eux. Ou peut-être que non. Rester dans son putain de coin était encore la meilleure chose à faire.

Il n’y survivrait pas. Il le savait. Au bout d’une semaine au grenier, il se supprimerait. Comme l’avait fait Freddie Prinze, le leader de Chico and the Man. Dans son message de suicide, il avait écrit : Je vais être en paix.

Le professeur Jovia était opposé au suicide, non parce qu’il y voyait une preuve de lâcheté mais parce qu’il trouvait que la croyance en un autre monde, quelque part dans une dimension inconnue était un espoir irresponsable. S’il était grotesque de penser que nous vivions dans le meilleur des mondes, disait-il, il l’était mille fois plus de rêver à un au-delà plus agréable.

En se suicidant, George Eastman avait laissé ce message : Pourquoi attendre ?

Ben... ouais.

Précisément.

Il restait toujours ça, en fin de compte.

Hello ? a-t-il chuchoté.

Il fallait qu’il s’achète une arme, a-t-il songé en gravissant les dernières marches. Pas un gros truc. Tout le monde en a. Ce serait stupide de ne pas en avoir une aussi.

Il aurait dû être préparé à la chaleur et à la peste, mais une fois qu’il a pénétré dans le grenier,

il a failli tomber à la renverse.

Hello ? a-t-il répété.

C'était peut-être son imagination.

Rien que des souris.

Les cartons qu'il avait renversés durant la nuit étaient toujours éparpillés sur le sol, et il a foulé leur contenu en s'approchant prudemment de ce qui restait du tas situé à l'ouest. Il a jeté un coup d'œil par-dessus.

Son lit.

Vide.

Pas un rêve, donc.

Pas des souris.

Où est-ce qu'elle était, bon sang ?

Partie ?

Il a eu un sourire ravi. Évidemment qu'elle était partie. Puisqu'on l'avait « découverte », cette vieille zinzin. Elle avait dû s'esquiver juste après qu'il était retourné se coucher, fuyant toute la nuit des poursuivants imaginaires, des chiens policiers fantômes et des coups de feu virtuels à travers les bois, se tenant à l'écart des routes, se courbant pour éviter les phares. Ce matin, elle était sans doute derrière une haie, guettant le moment où un autre pauvre imbécile tournerait le dos, partirait au travail ou conduirait les enfants à l'école, et là elle se fauflerait dans son grenier, se construirait à nouveau une tanière dans ces recoins obscurs et fétides où elle se sentait si à l'aise, attendant la fin d'atrocités qui ne cessaient jamais. Il avait de la peine pour elle, bien sûr, mais désormais ce serait le problème d'un autre et il se sentait soulagé, pour le bien de sa famille.

Grâce au soleil qui perçait maintenant par les lucarnes et filtrait à travers les grilles d'aération des pignons, il distinguait plus nettement ce qu'il n'avait fait qu'entrevoir la nuit précédente. Là, derrière les parois de cartons, se trouvait une habitation conçue avec une ingéniosité remarquable, et parfaitement clandestine.

Quelle que soit sa véritable identité, il était clair qu'elle s'était déjà cachée dans des greniers. Quiconque entrant ici – Himmler, disons – n'aurait jamais pu deviner que ces murs de cartons et de boîtes en plastique formaient un U à l'abri duquel elle pouvait circuler sous les poutres et accéder à des points de surveillance ouvrant dans trois directions. Derrière la paroi occidentale, il y avait sa couche et son espace de travail, où il supposait qu'elle passait la plupart du temps. Par la lucarne, elle pouvait garder un œil sur la route, l'allée et le jardin de devant, ce qui lui permettait de savoir en permanence qui entrait et sortait de la maison.

Bon débarras, a-t-il pensé.

Il a longé le mur de cartons et le réseau de fils électriques qui partait sur la gauche. Au coin du pignon sud, elle avait installé une cuisine de fortune dans laquelle elle avait abandonné, en raison de son départ précipité sans doute, des ustensiles, un réchaud ébréché, une bouilloire toute rouillée, une lampe à souder, quelques casseroles cabossées. À travers les quatre carreaux d'une petite fenêtre que la poussière et le temps avaient rendus presque opaques, elle pouvait observer le flanc de la maison et l'allée en gravier qui conduisait à l'arrière. Le faisceau de câbles s'arrêtait là, mais il a continué à remonter le long de la paroi jusqu'à la façade et sa lucarne qui offrait une vue excellente sur le potager de mère, la balançoire, le bac à sable, toute la pelouse jusqu'à l'orée des bois touffus. Alors qu'il cherchait à deviner à quel usage elle avait employé cette partie du grenier, il s'est brusquement retrouvé en face d'un œil jaunâtre qui le regardait du fond le plus ténébreux des combles.

Bon Dieu, a-t-il chuchoté en faisant un bond en arrière. Bon Dieu...

Dans la lumière du jour, plutôt faible dans ce coin du grenier, elle était encore plus hideuse. Ses cheveux raides et sales lui tombaient sur la figure, ses doigts noueux se terminaient par des ongles pareils à des griffes et soudain, en les examinant à nouveau, il a compris qu'elle se traînait sur ses mains à travers sa cachette et avait ainsi creusé les sillons qu'il voyait sur les lames du plancher derrière le mur de cartons.

Quand elle a parlé, sa voix était un grognement sourd.

Je suis à court de matsot, a-t-elle dit.

Vous tapez sur les conduites, c'est ça ?

Je suis à court de matsot.

Ne tapez pas sur les conduites.

Je suis à court de matsot. Je ne peux pas travailler sans matsot.

Ne tapez plus sur les putains de conduites.

Il s'est de nouveau dirigé vers la partie ouest du grenier, et il a examiné le lit et le bureau de la vieille femme. Lui tournant le dos, il a plongé une main dans la poche de sa veste et déposé la pomme sur une pile de cartons tenant encore debout.

Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

Depuis un certain temps.

C'est quoi, un certain temps ?

Un certain temps.

Une semaine ? Dix jours ?

Trente ans.

Trente ans ?

Alors qu'il se retournait vers elle, il l'a vue qui se traînait sous les combles comme un insecte.

Ou quarante, a-t-elle grommelé dans l'obscurité. Plus ou moins.

Par le conduit d'aération principal, Kugel entendait clairement les bruits de vaisselle d'une table de petit déjeuner que l'on débarrasse, l'eau qui coulait dans l'évier pendant que Bree rinçait les assiettes, les pas précipités de Jonas s'échappant de la cuisine en gloussant. En bas, tout n'était que soleil, beauté, vitalité et promesses, tandis que lui se trouvait dans ce grenier sombre et suffocant, entouré de malheur et de mort. C'était comme si le cosmos tout entier était sens dessus dessous, ou bien avait-il toujours été dans le mauvais sens, le ravissement du paradis en bas, la souffrance de l'enfer en haut ? Il fallait espérer que dans l'au-delà les chemins étaient bien indiqués.

Vous pouvez être contente, a-t-il déclaré. J'ai décidé de ne pas alerter la police.

Elle se dirigeait vers lui, maintenant, la respiration difficile alors qu'elle rampait dans la pénombre. Il a vu sa main se tendre, attraper la pomme et la reposer à sa place un instant plus tard. Un bout de papier était plié sous le fruit.

Qu'est-ce que c'est ? a-t-il demandé.

Une liste de commissions.

Peut-être qu'elle était vraiment folle, après tout.

Il a préféré ignorer cette petite digression.

Vous savez pourquoi ?

Pourquoi quoi ?

Pourquoi je n'appelle pas la police.

Parce que vous êtes allemand et que vous vous sentez coupable des atrocités commises.

Je ne suis pas allemand, a-t-il corrigé.

À ce moment, elle est apparue face à lui, une forme noire et bosselée, couverte de poussière, des

toiles d'araignées dans les cheveux. Enfant, la vue des handicapés mentaux le faisait pleurer de peur, car il était persuadé que c'était une maladie très contagieuse et qu'il pourrait l'attraper.

Lentement, avec un effort évident, la vieille femme s'est redressée sur une jambe, puis sur l'autre, jusqu'à ce qu'elle atteigne ce qui devait être sa stature maximale. Ainsi c'était peut-être vrai, elle avait peut-être passé quarante ans dans ce grenier. Elle avait fini par ressembler à l'endroit, son corps s'était adapté – évolution ou involution – à la vie de grenier, ses genoux constamment pliés pour se glisser sous les poutres, sa colonne vertébrale et ses hanches épousant désormais la pente du toit.

Épuisée par l'exploit d'être parvenue à une position plus ou moins verticale, elle est restée immobile un moment puis elle a incliné la tête de côté, fixant de son œil jaune horrible les yeux de Kugel, et il a eu soudain honte que les siens soient si blancs.

Elle l'a examiné des pieds à la tête.

Parce que vous êtes juif, a-t-elle grommelé, et que vous vous sentez coupable de ne *pas* avoir souffert d'atrocités.

Elle lui rappelait quelqu'un... Mais non, ce n'était pas possible, il n'allait pas devenir fou lui aussi. Pourtant il y avait dans la forme de ses yeux que la curiosité élargissait, dans le front haut, dans le dessin des pommettes, le menton volontaire, quelque chose qui, en dépit des ravages de la vieillesse, des décennies de tourment, des multiples carences en vitamines et d'un degré de décrépitude significatif, faisait indéniablement penser, et de façon troublante... à Anne Frank.

Il s'est à nouveau reculé lorsqu'elle est passée près de lui pour s'approcher des cartons renversés au milieu du grenier.

Et les Messerschmidt ? a-t-il demandé tout bas. Ils savaient que vous étiez ici ?

Répétant en sens inverse le laborieux processus qui l'avait mise debout, elle s'est agenouillée près d'une caisse en acquiesçant d'un signe de tête.

Toute cette peine uniquement pour accomplir quelques mouvements lui paraissait inutile, puis il s'est rappelé avoir lu quelque part que les prisonniers enfermés dans des cachots minuscules tournaient souvent en rond des heures durant, pour essayer soit de ne pas perdre l'usage de leurs jambes, soit – et c'était le plus grand défi – pour rester normaux, humains.

Les Messerschmidt, a-t-elle déclaré, étaient de braves gens. Allemands, d'accord, mais qui en avaient honte. Ce sont les meilleurs. Je préfère les gens qui se détestent. Allemands complexés, juifs complexés, Français complexés, Américains complexés. Nous aurions beaucoup moins de problèmes, dans ce monde, si plus de gens avaient le courage de se détester.

Soudain il a entendu Bree qui l'appelait.

Sol ?

Il a pivoté sur les talons pour faire face à la trappe du grenier. Au son de sa voix, elle devait se trouver juste au pied de l'escalier escamotable.

Il est huit heures et demie, a-t-elle continué. Tu vas être en retard au travail.

Au cours des semaines suivantes, Kugel se dirait très souvent que s'il avait laissé Bree monter et si elle avait découvert la vieille dame dans le grenier ce matin-là, tout aurait pu se terminer bien plus simplement. Si Bree l'avait vue et aussitôt jetée dehors, le problème aurait été réglé avant d'avoir commencé.

Si seulement Grete avait écrasé Gregor.

Si seulement Kugel avait trouvé des crottes de souris.

Mais Bree n'est pas montée, pas ce jour-là en tout cas, et en se retournant il a vu la vieille dame exposée dans l'espace ouvert du grenier, vulnérable, tirée de sa cachette et de sa sécurité par sa faute à lui, obligée de remettre en place les caisses qu'il avait lui-même renversées.

Alors il a crié à Bree :

Une minute, une minute, j'arrive.

Et tout en descendant les marches il a expliqué à Bree que compte tenu de la dégradation importante des valves internes des tuyaux de l'extracteur de la chaudière il allait devoir prendre sa journée.

Encore un jour de congé ? a-t-elle demandé.

Elle craignait bien sûr que ses employeurs ne voient pas cela d'un bon œil. Il avait déjà pris une semaine pour leur déménagement. Mais il a prétexté qu'il n'avait pas le choix, c'était le genre de problème qui pouvait se révéler très coûteux, si l'on ne s'en occupait pas très vite.

Autant s'en débarrasser tout de suite, a-t-il dit.

S'en débarrasser ?

Le réparer.

Bree lui a recommandé d'appeler le bureau sans tarder et de ne pas s'absorber dans sa tâche toute la journée. Peut-être qu'ils pourraient avoir la soirée pour eux deux ? Bien sûr, bien sûr, a approuvé Kugel. Peut-être qu'une fois Jonas endormi on pourrait monter là-haut se faire un câlin, a-t-elle proposé en montrant le grenier du menton. Bien sûr, bien sûr, a approuvé Kugel, puis un rapide baiser et elle est partie conduire Jonas à la crèche.

Une fois remonté au grenier, Kugel s'est posté devant la lucarne qui surplombait le porche et l'allée. Derrière lui, la vieille dame avait entrepris de remballer les cartons. Il a entendu la porte d'entrée se refermer et quelques secondes plus tard Bree est apparue, portant Jonas jusqu'à la voiture.

Comme ils semblaient petits, vus de là-haut... Si fragiles. Si vulnérables.

Si mortels.

Si improbables.

Être. Continuer à être.

Il y avait quelque chose de plaisant à voir sans être vu. Cette invisibilité. Cette façon d'être et de ne pas être. Ce néant.

Les derniers mots de Jean-Paul Sartre : J'ai échoué.

Qui pourrait prétendre le contraire ?

Il a jeté un coup d'œil à la vieille dame, qui remettait ses livres et ses affaires dans les caisses.

Elle avait incontestablement un air... anne-frankien.

Je n'appelle pas la police parce que vous allez partir de vous-même, a-t-il annoncé en se retournant vers la lucarne.

J'espère bien, a-t-elle répondu.

Parfait. Je vais vous aider à faire vos valises.

Parfait, a-t-elle répété. Dès que j'en aurai terminé.

Dehors Bree, qui venait d'attacher Jonas dans le siège-bébé, s'installait au volant. Cela lui a paru tellement dérisoire : mettre un enfant dans une automobile, le sangler comme un pilote de chasse dans une boîte de trois tonnes d'acier et de verre. Leur voiture avait des airbags à l'avant et à l'arrière, partout où aucun véhicule ne le percuterait. On pouvait bien munir toute la fichue bagnole d'airbags, de portières, vitres, phares, pneus : ce serait alors un arbre qui s'abattrait sur le toit, les écraserait, les soufflerait comme une allumette dans une tempête. Kugel avait installé des sécurités sur tous les placards de la cuisine, des protections de mousse à chaque angle, des caches sur toutes les prises électriques. Peut-être était-il temps de se détendre un peu. Peut-être envoyait-il un mauvais message à Jonas ? Voulait-il vraiment qu'il finisse comme lui, submergé par la peur ?

Dès que vous en aurez terminé avec quoi ? a-t-il finalement demandé.

Avec mon livre.

Ah, évidemment ! Bien entendu. Parce que vous êtes Anne Frank.

Parce que je suis écrivain.

Bree a fait marche arrière. Il les a regardés s'éloigner dans un nuage de poussière.

Il allait acheter une plus grande voiture. Un quatre-quatre, peut-être. Tous les autres en avaient. Des Yukon, des Hummer, des Tahoe... La question n'était pas de se transformer en caricature de banlieusard, mais de faire en sorte qu'on ne vous écrabouille pas.

Vous travaillez dessus depuis longtemps ? a-t-il ajouté.

Soixante ans. Plus ou moins.

Eh bien vous, a dit Kugel, quand vous endossez un rôle, vous y allez à fond, je dois l'admettre...

Il a traversé le grenier pour aller voir ce qui se passait de l'autre côté, dans le jardin.

Mère était dans son potager. Il l'a regardée secouer le grillage pendant un moment, se déplacer un peu plus loin et recommencer à secouer.

Elle était bloquée, une fois de plus.

Elle n'arrivait jamais à retrouver la porte dans le grillage, et quand elle y parvenait elle tirait dessus au lieu de la pousser, alors elle concluait que l'issue devait être ailleurs, et peu à peu la panique s'emparait d'elle. Il était persuadé que c'était une bouffonnerie tragicomique qu'elle interprétait à dessein. Elle aimait se sentir prise au piège, en détresse, elle aimait souffrir et même elle croyait qu'elle le méritait. L'agonie était une extase, l'extase une agonie.

C'est un sacré spectacle que l'on donne ici-bas, s'est dit Kugel. Surtout, ne pas oublier de laisser un pourboire à l'ouvreuse...

Et donc, *Anne*, a-t-il repris en continuant à observer sa mère, pourquoi est-ce que tout le monde pense que vous êtes morte à Auschwitz ?

Bergen-Belsen.

Peu importe.

Sur cette planète, a lancé la vieille femme, il est bien plus facile de rester vivant si tout le monde vous croit mort.

Hmm-hmm, a fait Kugel.

Mère était devant la porte, maintenant. Une simple pression et elle serait sortie. Mais elle a tiré, encore tiré, s'est essuyé le front et, une fois encore, a choisi l'emprisonnement au lieu de la libération.

Il y a eu aussi quelques considérations d'ordre financier, évidemment, a poursuivi la vieille femme.

Mère s'est éventée avec son chapeau.

Sol ! a-t-elle appelé. Solly ! Je suis enfermée !

Des considérations d'ordre financier, a-t-il répété.

J'étais seule au monde, monsieur Kugel. J'avais dix-huit ans, j'étais cachée dans le grenier d'une vieille ferme quelque part entre Belsen et Hanovre. Un certain Franz Machin-chose, je ne me rappelle plus, le fils plein de haine de soi d'un sous-officier SS, me cachait d'une guerre terminée depuis longtemps, mais moi j'étais une fille juive épuisée et terrifiée. J'imagine qu'il espérait que les inconcevables méfaits de son père pouvaient être rachetés par ses bonnes actions au rabais. Il s'est fait sauter la cervelle dix ans plus tard, le pauvre crétin. « Les péchés des pères retomberont sur la tête des fils » : quelle idée abominable. Qui a dit ça ?

Dieu, a répondu Kugel en regardant mère se débattre dans sa cage.

Sol ! a-t-elle appelé en se tournant vers la maison, une main en visière sur les yeux.

D'instinct, Kugel s'est jeté sur le côté, même s'il savait qu'elle ne pourrait pas l'apercevoir de si loin.

Un jour, a-t-elle continué, Franz est monté au grenier avec un journal à la main. Quand il me l'a

tendu, il avait des larmes aux yeux. C'est bien toi ? m'a-t-il demandé. Apparemment, des milliers de gens lisaient mon journal qu'on avait retrouvé. Moi, je l'avais déjà oublié, à cette époque. Deux ou trois ans s'étaient écoulés et je m'étais attelée à mon premier roman. Un truc impossible, très mal conçu, l'histoire d'un singe parlant, qui se détestait, ou quelque stupidité du même tonneau. Mon Dieu, j'espère que personne ne retrouvera jamais ce manuscrit... Mais bon, j'ai convaincu Franz de m'emmener voir l'éditeur à Amsterdam. C'était la première fois que je sortais de ce grenier depuis la fin de la guerre, la première aussi que je revenais à Amsterdam depuis qu'elle avait commencé. La gorge serrée, j'ai frappé à la porte de l'éditeur. Puis-je vous être utile ? m'a-t-il demandé. Alors moi, je lui ai répondu : Je suis Anne Frank.

Mère s'est remise à tirer sur la porte.

Mais Kugel était trop intéressé par le récit d'Anne Frank, maintenant.

Et qu'est-ce qu'il a dit ?

Elle a hésité un moment avant de répondre :

Il a dit allez vous faire foutre.

Kugel s'est détourné de la fenêtre. Anne Frank avait terminé de remballer les cartons, elle les poussait vers la paroi avec son dos.

Ç'a été un choc, vous imaginez, et donc j'ai répété : Je suis Anne Frank. Et lui de me répondre : Qui ne l'est pas ? D'après ce qu'il m'a expliqué, depuis la publication de mon journal, un flot incessant de filles demandait à le voir, toutes prétendaient être Anne Frank et toutes réclamaient une part des droits d'auteur. Elles l'attendaient devant son bureau, des grandes, des petites, des grosses, des maigres, avec la mine la plus défaite et mélancolique qu'elles puissent prendre afin de ressembler à ce qu'elles imaginaient être une pauvre fillette coincée dans un grenier. Évidemment, l'éditeur avait d'abord pensé que j'étais moi aussi une menteuse, mais quand je lui ai parlé des parties du journal que mon père avait fait couper, que j'étais la seule à pouvoir connaître, il s'est rendu compte que je ne mentais pas. Et vous savez ce qu'il m'a dit, alors ?

Allez vous faire foutre ?

Elle a braqué son œil de cyclope sur lui.

Il a fermé la porte de son bureau, a-t-elle poursuivi. Il m'a priée de m'asseoir dans son fauteuil et il m'a dit : Restez morte.

Après avoir poussé toutes les boîtes au pied de la paroi, la vieille femme s'est traînée par terre derrière le mur pour rejoindre sa cachette. Kugel est allé remettre les cartons, les caisses à leur place, soulevant celles-ci une par une.

Soudain, elle a repris la parole. À présent, la colère frémissait dans sa voix.

Il a dit, monsieur Kugel, que personne ne voulait d'Anne Frank vivante. Les gens voulaient une martyre, car c'était la preuve que le point de non-retour avait été atteint, la preuve que ça allait mieux parce que ça ne pouvait pas être pire. Que nous pourrions renaître, tel le phénix, de nos cendres humaines encore fumantes. Mais expliquez-moi, monsieur Kugel, quel est l'intérêt pour le phénix de reprendre son vol si tout ce qu'il sait faire c'est contempler d'en haut, avec une nostalgie perverse, ses restes consumés ? Reste à terre, maudit volatile, reste à terre ! Imbécile, toute la beauté c'est de renaître, et non d'avoir été brûlé ! Tout le monde brûle. Brûler ne fait pas de toi un héros !

Elle criait, maintenant, et Kugel s'est écarté du mur.

Il a pris un livre sur sa table, monsieur Kugel, m'a montré un exemplaire du fichu journal avec cette fichue gosse souriant sur la fichue jaquette, et il a dit : Ce n'est pas *vous* qu'ils veulent, c'est *elle*.

Mère a appelé Kugel encore une fois.

Sol, je t'en prie, j'ai peur !

Attrapant la liste de courses, il l'a enfoncée dans sa poche et s'est hâté vers l'escalier.

Je lui ai dit que je travaillais sur une nouvelle ! a hurlé Anne Frank dans son dos. Et vous savez comment le grand éditeur a réagi, monsieur Kugel ? Il a rigolé ! Restez morte, il a répété, restez morte ! Je suis un écrivain, monsieur Kugel ! Je ne suis pas une enfant ! Je n'écris pas de fichus mémoires ! Je suis un auteur ! Trente-deux millions d'exemplaires, monsieur Kugel, ce n'est pas rien ! Je m'en irai de ce grenier quand j'aurai fini mon livre, et pas avant ! Vous entendez ! Je suis un écrivain, monsieur Kugel ! Un auteur !

Il s'est engagé sur la première marche.

Matsot ! a encore hurlé Anne Frank derrière lui. Rapportez-moi mes matsot !

Repliant l'escalier, Kugel a laissé la trappe retomber violemment.

Le silence qui s'est ensuivi a été comme un baume.

Un silence rompu par les appels de mère, encore.

Sol, je t'en prie, j'ai peur !

Anne Frank, a-t-il murmuré en se dépêchant d'aller libérer sa mère de son potager. J'avais vraiment pas besoin de ça.

DANS LE CIEL, LE SOLEIL ÉTAIT COMME... vous savez ce truc. Une brise soufflait tel... Oh et puis peu importe.

J'ai eu tellement peur, a dit mère.

La porte est juste ici, lui a expliqué Kugel. Il suffit de la pousser.

Il lui a montré comment faire, ce qui leur a permis de quitter le potager.

Tu vois, ce n'est pas compliqué, mère. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit et je dois gérer un problème très compliqué, très délicat, enfin, avec plein d'aspects complexes et... bon, je ne peux pas courir jusqu'ici à chaque fois que...

Tirer pour entrer, pousser pour sortir, a résumé mère en secouant la tête. Partout ailleurs, c'est le contraire ! Ils l'ont fait exprès, ces propriétaires allemands, pour me torturer et me rendre folle.

C'est moi qui ai fait ce potager pour toi, mère, pas les Allemands.

C'est toujours la même chose depuis la guerre, a-t-elle murmuré.

Il a passé un bras autour de ses épaules et ils sont revenus à pas lents vers la maison.

Je sais, a soupiré Kugel.

Il avait à peine six ans quand il s'était réveillé un matin et s'était aperçu que son père n'était plus là. Les mois suivants, les explications de mère avaient souvent varié. Parfois, elle lui disait qu'il avait disparu ; d'autres fois, qu'il était mort ; d'autres encore, qu'il avait été assassiné. Mauvais endroit au mauvais moment, concluait-elle alors. Tout ce que Kugel tenait pour certain, c'était qu'il n'était plus là. La vie avait été douce, puis elle était devenue difficile. De nuit comme de jour, ça craignait. Il se demandait parfois s'il n'aurait pas été préférable que père soit parti plus tôt, qu'il ne l'ait jamais connu, n'ait jamais connu non plus de temps meilleurs. D'après le professeur Jovia, le fait de savoir qu'il y avait eu du bonheur, un passé plein de joie, de paix et de sécurité avait rendu tout cet épisode très pénible pour le petit Kugel. Faire le deuil de ce qui n'était plus et non de ce qui avait été : là était l'origine de toute souffrance humaine. La crainte d'un enfer à venir était moins cuisante que la connaissance d'un Éden qui n'existait plus. La punition n'est pas l'enfer, aimait à noter le professeur, mais le fait qu'il y ait eu un paradis.

Quoi qu'il fût arrivé à père, mère le haïssait maintenant, d'une haine farouche et totale, et elle voulait que Kugel le haïsse aussi. C'est donc ce qu'il avait fait. Mère était blessée, triste, en proie à une peine qu'il ne pouvait apaiser. Elle se retrouvait tout à coup mère célibataire de deux enfants en bas âge – la sœur de Kugel, Hannah, n'avait même pas deux ans – et puisqu'il n'y avait pas de dépouille mortelle, pas de mort officielle, il n'y avait donc pas d'assurance vie non plus. Le petit Kugel avait l'impression que du jour au lendemain sa mère était devenue vieille et aigrie, et aucun de ses efforts pour la rassérer – pas même le fait qu'il participe aux tâches ménagères – ni ses bons résultats scolaires ne paraissait la consoler. Ainsi donc, détester père était le moindre qu'il puisse faire. Et aussi le plus. La haine étant tout ce qu'il pouvait offrir à sa mère, il haïssait son père.

C'était peu de temps après la disparition de son mari qu'elle avait commencé à faire référence à la guerre. Il semblait à Kugel que cela avait débuté le lendemain de leur arrivée dans l'appartement minuscule. Mère avait laissé quelques cartons dans la cage d'escalier, si bien que M. Rosner avait tambouriné à leur porte en invoquant toutes sortes de règlements municipaux et en proférant toutes sortes de menaces. Mère lui avait ouvert, avait présenté des excuses et, alors que la diatribe du propriétaire tirait à sa fin, elle avait glissé d'une voix douce :

C'est toujours la même chose depuis la guerre...

Ces mots avaient calmé le courroux de M. Rosner, qui, les mains sur les hanches, avait lentement

secoué la tête avant de répondre :

Ça va aller.

Ces salauds, avait continué mère.

Ça va aller, avait-il répété.

À l'époque, sa mère était tout son univers, il l'aimait profondément, admirait sa force, sa résistance, et la facilité avec laquelle elle avait cloué le bec à ce cochon de Rosner. Il n'avait donc pas été surpris d'apprendre qu'elle était une héroïne de guerre. N'était-elle pas déjà une héroïne, à ses yeux ?

Il ne lui avait jamais demandé à quelle guerre elle faisait allusion, ou pourquoi M. Rosner avait été tellement impressionné par sa remarque. Ses références restaient toujours vagues. « Ces salauds », lançait-elle, ou « Une telle cruauté », ou « Des familles entières décimées », ou « Plus jamais ça ».

Certains soirs, elle venait s'asseoir au bord de son lit et lui racontait des histoires effrayantes d'émeutes, de tortures et de pogroms.

C'est quoi, un pogrom ? avait-il demandé.

Un soir, quand il avait huit ans, mère était entrée dans sa chambre, avait repoussé les mèches sur son front et lui avait annoncé qu'il était temps qu'il apprenne l'existence d'un endroit terrible nommé Buchenwald. Elle avait apporté un gros livre qui avait pour titre *L'Holocauste*, et elle lui avait montré les photographies à l'intérieur : des fosses communes, des prisonniers faméliques, des tas de corps dénudés. C'est ton oncle, disait-elle. Là, c'est la sœur de ton grand-père. Et là c'est le père de ton cousin.

Ça, c'est quoi ? avait-il encore demandé en montrant l'abat-jour qu'elle avait posé sur sa table de nuit.

C'est ton grand-père, avait-elle répondu en poussant un profond soupir.

Puis elle avait enfoui son visage entre ses mains et éclaté en sanglots.

Je suis tellement seule, bredouillait-elle entre deux hoquets. J'ai tellement peur. Comment a-t-il pu me laisser ? Comment a-t-il pu me faire ça ?

Puis elle avait secoué la tête, ne cherchant plus à cacher ses larmes.

Quel salaud, avait-elle chuchoté.

Attrapant l'abat-jour, il l'avait retourné en tous sens.

Ça, c'est Zeide ?

Mère s'était alors aussitôt ressaisie et avait acquiescé d'un signe de tête.

Tu as vu comme ils nous traitent ? avait-elle murmuré. Il n'y a pas de paix, jamais de paix. Partout où nous allons, nous nous cachons. Toujours et encore plus de terreur.

C'est marqué *Made in Taiwan*, avait-il observé.

Mère l'avait dévisagé, la déception se mêlant à la fureur dans ses yeux bouffis par les larmes.

Bon, ils n'allaient pas mettre *Made in Buchenwald*, quand même ? avait-elle rétorqué d'un ton cinglant.

Non, avait reconnu le petit Kugel.

Si le but recherché en lui donnant cet abat-jour avait été de lui apprendre à se méfier de son prochain, l'effet avait été si l'on peut dire inverse : Kugel avait développé une peur phobique des objets inanimés. Puisqu'un abat-jour se révélait être son grand-père, se pourrait-il que le canapé soit son cousin ? Et l'ottomane sa tante ? L'armoire le regardait d'un sale œil, il en était sûr. Des fois, il descendait pour aller pisser contre la façade de l'immeuble parce que l'idée lui était venue que le siège des toilettes était son oncle et le miroir de la salle de bains un lointain parent révulsé par ses pratiques les plus secrètes. Des décennies après, Kugel restait un anthropomorphiste acharné qui souffrait de l'agonie des bûches qu'il condamnait à la cheminée, de la panique des slips qu'il

enfermait dans le cyclone de la machine à laver, de l'affliction de toute la famille des créatures innocentes – sauterelles, fourmis, grenouilles – qui connaissaient une mort ignominieuse sous les lames de sa tondeuse à gazon.

Plus jamais ça, crissaient les araignées.

Plus jamais ça, renchérisaient les criquets.

C'est seulement deux ans après, à son entrée en sixième, qu'il avait appris la vérité. Mme Rosengarten, son professeur d'histoire, avait organisé une visite scolaire au musée de l'Holocauste. La sixième était un tournant important, avait-elle déclaré à la classe, et vous êtes maintenant assez grands pour découvrir le degré d'inhumanité que l'homme peut atteindre à l'égard de son semblable. Les gloussements nerveux des élèves avaient été rapidement remplacés par des chuchotements intimidés et révérencieux. Les yeux larmoyants, les filles avaient reniflé à qui mieux mieux, les garçons avaient feint l'impassibilité typique de leur âge et de leur sexe. Mais leur silence, très atypique, lui, alors qu'ils avançaient d'une salle à l'autre, en disait long. Dans la section intitulée « Les convois », une image notamment avait fait stopper la petite procession. Occupant tout un mur, elle représentait un wagon à bestiaux. Par les barreaux de la petite fenêtre, quatre jeunes femmes avaient passé un bras et faisaient des signes amicaux au photographe. Peut-être était-ce leur jeunesse, vingt ans et quelques, qui les avait impressionnés à ce point, ou peut-être le fait qu'elles étaient jolies, avec de longues chevelures blondes, et paraissaient beaucoup plus humaines que les déportés hagards au crâne rasé qui hantaient la plupart des autres photos, peut-être était-ce aussi parce qu'elles souriaient en agitant la main, s'attendant si peu à ce qui les attendait, si ignorantes de la gravité des événements qu'elles ne se doutaient même pas qu'elles seraient mortes avant que le train n'atteigne sa destination. Enfin, quelle que soit la raison, les élèves étaient restés plantés devant la gigantesque image, tétanisés par l'horreur. Pendant un moment, personne n'avait bougé ni soufflé mot, puis Kugel s'était avancé d'un pas et, le doigt tendu vers celle qui se tenait le plus à droite de l'ouverture, sa voix d'enfant tremblante d'émotion, il avait dit :

C'est... c'est ma mère.

Puis il s'était pris la tête entre les mains et s'était mis à pleurer.

Les autres élèves en étaient restés bouche bée.

Ces salauds, avait-il bafouillé entre deux sanglots.

Ellen, la jolie brune qui était assise à côté de lui en cours de maths, avait posé sur lui ses yeux bleus étincelants mais emplis de tristesse. Kevin, la star de leur équipe de football, lui avait donné une tape réconfortante sur l'épaule.

Ta mère ? s'était récriée Mme Rosengarten. Ce n'est pas ta mère.

C'est elle ! avait insisté Kugel. Elle me l'a dit.

Ta mère a le même âge que moi, Solomon, avait répliqué Mme Rosengarten d'une voix calme. Elle n'était même pas née quand cette photo a été prise. Et elle est née à Brooklyn, en plus.

Comment vous sauriez ? s'était indigné Kugel. Vous ne savez rien du tout !

Je connais ta mère. Nous étions ensemble au camp de vacances Sackamanoff. Dans les Catskills. La cuisine était atroce, jeune homme, mais ça n'avait quand même rien à voir avec Auschwitz.

Secouant la tête de droite à gauche, elle avait fait signe aux élèves de la suivre.

On y va, les enfants.

Ellen avait levé les yeux au ciel quand elle était passée devant lui. Kevin lui avait donné une sérieuse bourrade :

T'es mort, toi, avait-il lancé entre ses dents serrées.

Conséquence de cet incident ou de cette recherche de quelque vérité inatteignable ? Le temps

passant, Kugel était devenu un lecteur avide, affamé de savoir, et il avait excellé dans toutes les matières. Son idée étant que s'il n'était pas en mesure de soulager sa mère de son passé, du moins pourrait-il lui assurer un avenir meilleur. Les livres lui semblaient contenir toutes les réponses, les clés ouvrant au bonheur, à la vie. Il suffisait d'en lire énormément.

Les affirmations de Mme Rosengarten étaient justes, il les avait vérifiées. Mère était née à Brooklyn en 1945, l'année même où les hostilités entre les Alliés et l'Axe s'étaient officiellement achevées. Il en avait conclu que par ses mensonges sa mère avait voulu le protéger d'une horreur encore plus indicible qu'elle avait personnellement vécue. Était-ce d'une autre guerre qu'elle parlait ? Avait-elle été en service au Vietnam ? Envoyée en Corée ? Un après-midi, il avait pris le métro pour se rendre dans l'Upper Eastside, chez sa grand-mère, qui lui avait montré un album rempli de photos illustrant l'enfance insouciante de mère à Brooklyn, son adolescence décontractée dans les Catskills et, plus tard, sa vie de jeune épouse épanouie dans une banlieue cossue.

Jamais souffert un seul jour dans sa vie, avait tranché grand-mère en secouant la tête.

Tout déconfit, il avait refermé le lourd album d'un geste rageur qui avait fait sursauter sa grand-mère.

C'est toujours la même chose depuis la guerre, avait-elle gémi en plongeant son visage dans ses mains.

Il avait vite compris que grand-mère non plus n'avait pas connu la guerre. Les Kugel étaient des Américains de la cinquième génération. Aucun d'eux n'avait vu le feu des armes. Ils avaient perdu de la famille pendant l'Holocauste, évidemment, mais c'était pour l'essentiel des cousins, plutôt lointains.

Grand-mère était morte quelques mois après, et encore quelques mois plus tard, le soir où Kugel avait terminé sa dernière année de collège, mère était entrée dans sa chambre, s'était assise au bord du lit. Après avoir repoussé les mèches sur son front, elle lui avait tendu une boîte peinte en noir. L'intérieur était tapissé de velours rose, le fond de satin rose, et au milieu de cet écrin reposait une savonnette d'un blanc crémeux.

Qu'est-ce que c'est ? avait-il demandé.

Ton arrière-grand-mère, avait-elle répondu.

Et elle avait plongé son visage dans ses mains.

Ces salauds !

Kugel, qui avait alors treize ans, ressentait le besoin de s'affirmer, de déployer ses ailes. Il avait de moins en moins de patience à l'égard des mensonges de sa mère – inventions ? exagérations ? mythes ? –, et cette fois encore il avait osé l'affronter. Saisissant le savon, il l'avait retourné dans sa paume.

Elle s'appelait Bergamote ?

Fronçant les sourcils, mère lui avait arraché la savonnette de la main. Ses yeux étaient noyés de larmes.

Bon, ils n'allaient pas mettre « Auschwitz » dessus, quand même ?

Cela avait été la dernière fois qu'il mettait en cause les allégations de sa mère à propos de la guerre. À partir de ce jour, il avait résolu de ne lui manifester que soutien et sympathie. Puisqu'elle semblait avoir besoin de la guerre, il était content de la lui donner. Au moins était-ce autre chose que la haine, l'offrande qu'il était maintenant capable de faire à sa mère adorée. Il lui offrait la souffrance.

Doucement, a-t-il murmuré en l'aidant à passer par la porte de la cuisine.

Il l'a conduite le long du couloir. Puis, une fois dans sa chambre, il l'a soulevée pour la déposer sur son lit.

Repose-toi un peu, a-t-il conseillé.

Ces salauds, a fait mère.

Je sais, a-t-il répondu. Je sais.

DE RETOUR DANS SA PROPRE CHAMBRE, Kugel s'est assis sur la petite chaise en bois devant la petite table en bois et, prenant sa respiration, il a téléphoné à son bureau. Il a demandé son supérieur et la standardiste l'a aussitôt placé en attente.

Post-it. Poils de chat. Sachets de thé, énumérait le message enregistré.

Le premier chef de Kugel avait l'habitude de dire que vendre n'était pas une « question de convaincre les autres mais de se convaincre soi-même ». Cette flexibilité morale constituait sa principale difficulté professionnelle. Il n'arrivait tout simplement pas à se convaincre qu'une Honda était mieux qu'une Chevrolet, le Prozac meilleur qu'un placebo ou qu'une longue promenade dans les bois. En conséquence, lorsqu'ils avaient envisagé d'ajouter un enfant à cette planète, Bree et lui, il avait accepté un poste de commercial à l'agence locale d'EnviroSolutions, la principale compagnie de compostage résidentiel de la région. Il avait espéré qu'en vendant un produit positif, quelque chose en quoi il pouvait croire, il contribuerait à améliorer à la fois sa situation personnelle et l'avenir du monde.

Coquilles d'œuf, continuait le message. Fromage. Préservatifs en latex.

Il avait vu juste. Sa capacité à présenter la simple activité de compostage comme un acte courageux et altruiste digne d'un super-héros avait amené à la compagnie des dizaines de nouveaux clients. « Et n'oubliez pas, concluait-il chacun de ses appels de prospection, vos déchets sont une merveille à garder. » C'était devenu le slogan publicitaire de la boîte. Et c'était son idée aussi de remplacer la banale musique du message d'attente par une énumération infinie de tout ce qui était biodégradable, et que leurs clients, tous d'ardents défenseurs de l'environnement, pourraient ainsi songer à recycler en terreau.

Ces derniers temps, toutefois, l'industrie verte, comme on l'appelait maintenant, avait connu une véritable explosion : de nouvelles technologies et de nouveaux fournisseurs apparaissant chaque jour, la compétition devenait féroce. EnviroSolutions avait développé son offre en y ajoutant le ramassage à domicile de matériaux recyclables, et là encore Kugel avait déployé d'étonnants talents de vendeur.

La compagnie facturait ses clients sur la base du gallon, plus les gens recyclaient, plus EnviroSolutions gagnait d'argent. À quel point aimez-vous la planète ? demandait Kugel au cours de son exposé téléphonique que les autres commerciaux n'avaient pas tardé à imiter. Soixante-quinze gallons ou quatre-vingt-quinze ? La plupart objectaient que soixante-quinze leur suffisaient, et c'était là qu'il donnait le coup de grâce : si vous aimez la terre, vous prendrez plus.

Bientôt, ce fut à qui entasserait le plus de sacs de recyclage devant sa maison. Un zèle écologique dont Kugel pouvait se vanter d'être le principal instigateur.

Ongles coupés, enchaînait la voix au téléphone. Toasts brûlés. Déjections de chèvre.

Si seulement il était aussi doué pour dire la vérité que pour le baratin.

Son supérieur a pris la communication, enfin.

Oui, je sais, oui... Bien sûr, oui... Non, je ne veux certainement... Ça m'est venu d'un coup hier soir, voyez-vous... Un refroidissement, je pense, un microbe de rien du tout... Oui, je comprends, évidemment... Oui, mal à la gorge, quintes de toux... Exactement, je ne voudrais pas risquer de contaminer tout le bureau... Oui, c'est ça.

Le bruit a recommencé.

Tap, tap-tap, tap sur le conduit de chauffage.

Discrètement d'abord, mais se faisant plus insistant tandis qu'il poursuivait sa conversation.

Il s'est levé pour s'approcher de la bouche de chauffage.

Absolument, oui, oui, a-t-il dit dans le combiné tout en décochant un coup de pied dans la grille. Oui, boire beaucoup d'eau, je sais, *arkkk, arkkk*, vous avez raison, oui... Je suis vraiment désolé mais on n'est jamais trop prudent, n'est-ce pas ? Comment ? Oui, tout à fait, seulement une journée, je pense...

Tap tap.

Peut-être deux, si c'est vraiment mauvais, deux ou trois, maximum... Oui, bien sûr. Merci, merci. Je n'y manquerai pas, oui...

Merci.

Tap tap.

Après avoir pris congé, il a raccroché brutalement et s'est accroupi devant la grille.

Arrêtez ça, vous m'entendez ? a-t-il chuchoté d'un ton furieux, la bouche tout contre le sol. Qu'est-ce que je vous ai dit il n'y a pas cinq minutes, bon sang ? Cinq putains de minutes ? Ne tapez pas sur les tuyaux ! Finissez votre bouquin ! Bouffez votre putain de pomme ! Mais la ferme, merde, la ferme !

Se relevant d'un bond, il s'est mis à faire les cent pas dans la chambre, s'arrêtant devant la fenêtre, puis revenant à la bouche de chauffage devant laquelle il s'est à nouveau accroupi.

La ferme ! a-t-il hurlé.

Il s'est remis debout, et tout en regardant à travers la fenêtre il a passé une main excédée dans ses cheveux. Qu'est-ce que Bree ferait dans une telle situation ?

Elle se montrerait calme, il le savait. Calme et rationnelle. Pour commencer, dirait-elle, voyons qui est réellement cette personne.

Oui. C'était évident.

S'asseyant à la table, il est allé sur Internet, a noté le numéro dont il avait besoin et repris le téléphone. On va bien voir qui est vivant et qui est mort... a-t-il lancé en levant les yeux vers le plafond.

Puis il s'est dirigé vers la penderie, à l'autre bout de la pièce, dans laquelle il s'est installé en prenant soin de bien fermer la porte coulissante. Après avoir goûté un instant la solitude, et l'absence de tout conduit de chauffage, il s'est assis en tailleur par terre, au milieu de ses pantalons, de ses chemises et de ses vestes pendus aux cintres, et a composé le numéro. Au début, il enviait aux vêtements l'obscurité et le silence rassurants dans lesquels ils étaient enfermés, puis il a commencé à se demander s'ils ne détestaient pas la penderie, au contraire, s'ils n'en avaient pas assez de leur isolement, s'ils n'avaient pas peur du noir, s'ils n'auraient pas voulu être comme le lit ou la commode, exposés au soleil et à la brise venant des fenêtres ouvertes, au lieu de n'avoir qu'une porte comme seul vis-à-vis. Cette éventualité l'inquiétait souvent, au point qu'il lui arrivait de porter une chemise qu'il n'aimait pas uniquement parce qu'il craignait qu'elle ne se sente négligée, délaissée jour après jour pour une autre plus neuve, plus nette, plus propre. Il se sentait mal à l'aise et moche toute la journée et le soir venu il haïssait cette chemise qui, le matin même, lui avait inspiré une telle pitié, et il la remettait au placard en se jurant de ne plus jamais la porter.

Bon après-midi ! a lancé une voix féminine et enjouée à l'autre bout de la ligne. Ici le Centre Simon-Wiesenthal, en quoi puis-je vous être utile ?

Était-ce déjà l'après-midi ? Et est-ce que la standardiste du Centre Simon-Wiesenthal était obligée de se montrer aussi allègre ?

Euh, bonjour, a-t-il murmuré, je voulais savoir si vous pourriez...

Je regrette, monsieur, mais il va falloir que vous parliez plus fort, je vous entends à peine...

Oui, bonjour, a-t-il répété plus fort. Voilà, j'essaie de savoir si quelqu'un aurait pu mourir dans

l'Holocauste et je pensais que vous pourriez m'aider...

Tout à fait, monsieur, a répondu la femme d'un ton qui s'était instantanément assombri. Nous avons une très grande base de données, avec le nom des millions de victimes de la barbarie nazie. Évidemment, beaucoup sont aussi morts hors des camps ou pendant leur transfert, vous comprendrez donc que toutes les victimes du nazisme ne figurent pas sur nos listes.

Je comprends, a répondu Kugel d'une voix étranglée.

Beaucoup ont péri dans la rue.

Bien sûr.

Comme des chiens. Sous les yeux de leur femme.

Je sais.

Et de leurs enfants.

Affreux.

Nom de famille ? a-t-elle finalement demandé.

Frank.

Prénom ?

Kugel a avalé sa salive avec difficulté.

Euh, Anne.

Clic.

Et merde.

S'extrayant de la penderie, il a recommencé à faire les cent pas à travers la chambre. Et maintenant, que faire ? Appeler le musée de la Tolérance ? Prendre contact avec la Maison d'Anne Frank ? Il ne voyait pas en quoi ces démarches se révéleraient plus fructueuses. Et si la standardiste du Centre Wiesenthal avait téléphoné à la Ligue antidiffamation ? Si elle leur avait raconté qu'un négationniste de l'Holocauste venait d'appeler ? Si elle avait relevé son numéro ? Il voyait déjà la Ligue antidiffamation débarquer ici, l'entraînant dehors pour le rouer de coups, les cris, le scandale. Il voyait le mépris déformer les traits de mère, sa déception. « Elle au grenier, je le jure ! » hurlerait-il pendant qu'ils le jetteraient dans la camionnette de la LAD et verrouilleraient les portes. « Elle est dans le grenier ! »

Il fallait vraiment le crier sur tous les toits ? dirait mère.

Le tapotement a recommencé.

Et merde.

Il a téléphoné au professeur Jovia.

Le professeur était absent.

Il lui a laissé un message.

MATSOT : 12 BOÎTES

Harengs : 1 pot

Borscht

Gefilte fish

Papier imprimante : 3 paquets (non perforé)

Mini-frigo

Mini-frigo ? a songé Kugel tout en poussant son chariot entre les portes automatiques de Mère Nature, le magasin bio de Stockton. Je rêve.

Où est-ce qu'il était censé trouver du gefilte fish à Stockton ? Et qui avait besoin de douze boîtes de matsot, nom de Dieu ? Rien que prononcer ce mot, *matsot*, lui mettait les nerfs en pelote. Les Kugel n'avaient jamais été vraiment pratiquants, et la seule fête que mère célébrait quand il était jeune était la Pâque.

C'était une célébration de la liberté, disait-elle. Mais Kugel ne le voyait pas tout à fait ainsi. À ses yeux, cela ressemblait plutôt à une célébration de la souffrance, de l'esclavage, une consécration de l'épreuve et de la privation. Kugel, mère et Hannah restaient autour de la table du Seder des heures et des heures pendant qu'elle leur lisait des récits d'ancêtres massacrés, de bébés trucidés, de rabbins brûlés vifs.

Et cela irritait profondément le jeune Kugel. Lui, mère et Hannah n'avaient-ils pas souffert aussi ? Certes, ils n'avaient pas été enfermés dans des rouleaux de la Torah et brûlés par les Romains, mais leur vie n'était pas une longue partie de rigolade non plus... Peut-être que raconter la détresse des autres permettait à mère de mieux supporter la sienne, mais pour Kugel c'était surtout une sorte de compétition absurde, des Olympiades de la Guigne auxquelles il refusait de participer et dans lesquelles les perdants étaient ceux qui voyaient leurs réelles infortunes délégitimisées par des vainqueurs qui ne gagnaient pourtant rien d'autre que de la pitié. Et sa mère était sans cesse en lice pour la médaille d'or.

Ceci, disait-elle en lui tendant un morceau de matsah sèche et insipide, est le pain de notre misère. Et le jeune Kugel pensait : Où est le gâteau meringué de notre rédemption ? Où est le muffin de notre munificence ? Où est notre doughnut qui ne soit pas que de la confiture ?

Avale, disait mère.

Les dernières paroles de Rabbi Akiva, celui que les Romains avaient emballé dans une Torah et incendié, furent : Écoute, ô Israël, le Seigneur ton Dieu, le Seigneur est Un.

Foutaises, s'est dit Kugel alors qu'il cherchait son chemin entre les rayonnages.

Montaigne s'est intéressé à ceux qui affrontaient leur exécution avec humour. Non plus avec le point de vue aussi tragique qu'étriqué de l'être humain mais sous la perspective omnisciente et ironique de Dieu.

Un type sur l'échafaud, à qui l'on demandait s'il avait des derniers mots à prononcer : Qu'Elle fauche !

Un autre, alors que le prêtre le pressait de recommander son âme au Créateur : Je lui dirai quand je le verrai.

Sur son lit de mort, Voltaire fut exhorté à répudier le diable.

Sa réponse : Est-ce bien le moment de se faire des ennemis ?

Messieurs, déclara un certain George Appel alors qu'on l'attachait sur la chaise électrique, vous allez bientôt avoir devant vous une pomme au four.

Marrant.

Un Kugel cramé sur les bords.

Mais enroulé dans une Torah et brûlé ?

Il n'était même pas un peu agacé, Akiva ?

Il n'avait pas une petite envie de laisser tomber les louanges à Dieu et de dire leurs quatre vérités à ses sauvages adorateurs ici-bas ?

Et pourquoi pas : Allez vous faire foutre ?

Et pourquoi pas : Allez tous vous faire foutre, bande de branleurs ?

Garant son chariot le long du rayon légumes, il a sorti son carnet de Dernières paroles et a noté : *Allez tous vous faire foutre, bande de branleurs.*

Il a souligné la phrase.

Pas mal.

Il avait mis du temps à découvrir qu'il ne supportait pas le gluten : une dose infime de blé dans son assiette et son estomac était pris de spasmes, ses entrailles de crampes, et la furie avec laquelle ses intestins tentaient peu après de se débarrasser de la maudite céréale était tellement intense qu'il se demandait souvent – dans le train, en voiture, à la galerie commerciale – s'il aurait le temps d'arriver aux toilettes. Il n'était pas facile d'éviter la farine, et les aliments sans gluten étaient affreusement chers, mais Kugel en était venu à chérir cette allergie aux matsot, une chose qu'il avait haïe dès son enfance et que son organisme s'était révélé incapable de digérer, que les contreforts de son estomac reconnaissaient comme un poison.

Son estomac était antisémite.

Ses intestins s'étaient assimilés.

Son rectum était en pleine haine de soi.

Anne Frank apprécierait.

Mère serait déçue.

C'était comme si tout était devenu toxique, ces derniers temps. Le blé lui donnait la diarrhée. Le sucre le faisait transpirer. La caféine déclenchait chez lui des diarrhées encore pires que le gluten, et aussi des crises d'anxiété aiguë, de sorte que plié en deux sur la cuvette il angoissait en se disant que cette réaction intestinale était la manifestation d'une horrible dégradation, qu'il se décomposait de l'intérieur et qu'il était, selon toute probabilité, au seuil de la mort.

Et que la cuvette était folle de rage contre lui, ce qui était compréhensible.

Pitié ! protestait-elle.

C'est à cause du blé, disait Kugel pour l'apaiser.

Alors essaie la salade, répliquait la cuvette.

Jonas, lui, était allergique aux abeilles. Au pollen. Aux chats.

Comment pourraient-ils se cacher dans un grenier, si Jonas était allergique aux abeilles ? L'hiver, ça irait, mais au printemps, ce serait une catastrophe, ses éternuements incessants trahiraient leur présence. Ne tirez *atchoum* pas ! L'été serait encore pire. Et si les abeilles parvenaient à entrer dans le grenier ? Il ne devait pas oublier de prendre des doses d'EpiPen avec lui.

iPod et EpiPen. Il allait noter ça.

Et du Zyrtec, pour le rhume des foins et les éternuements.

iPod (écouteurs/chargeur).

EpiPen.

Zyrtec.

Une liste. Un début de liste. Ça le reconfortait. Il se préparait. Il résistait. Il ne se laisserait pas

prendre par surprise. Comme des agneaux envoyés à l'abattoir. C'est ainsi que mère décrivait les prisonniers des camps de la mort. Il se demandait comment Anne Frank réagirait à cette image.

Et si les agneaux avaient eu la bonne réaction ?

Allez tous vous faire foutre, bande de branleurs.

Ça va aller, dirait-il en serrant Jonas dans ses bras, tandis qu'ils se dissimuleraient sous les combles de leur grenier de Stockton et qu'en bas des soldats aux lourdes bottes arpenteraient les couloirs en hurlant, en jurant, en tirant des coups de feu. Il essaierait de calmer son fils, d'empêcher son petit corps de trembler de peur, de terreur... À moins que ce ne soit lui qui tremble de peur et de terreur.

Excusez-moi, a lancé quelqu'un qui essayait de passer dans l'allée avec son chariot.

Putain d'Anne Frank, mec.

Il a sorti la liste de la vieille femme.

Borscht ? Ils vendaient du borscht, ici ?

Bree était allergique à une couleur. Un colorant alimentaire d'une nuance précise, même si elle ignorait laquelle, et les médecins étaient incapables de l'aider à la spécifier. Récemment, elle avait acheté un paquet de M&M's et elle avait entrepris de manger des pastilles d'une certaine couleur chaque jour pour essayer d'identifier toute seule la cause du mal : marron le dimanche, jaune le lundi, vert le mardi, rouge le mercredi, orange le jeudi, bleu le vendredi. Le samedi, elle n'en prit aucune. Toutes lui avaient donné de l'urticaire, si bien qu'elle en avait conclu qu'elle était allergique à n'importe quelle couleur. À moins que ce ne soit aux produits laitiers, avaient suggéré les médecins, et maintenant elle évitait les couleurs et les produits laitiers. Et le blé. Et le sucre.

À Mère Nature, les aliments étaient purs, naturels et extraordinairement coûteux. Désormais, on payait surtout pour ce que l'on n'aurait pas : pas de sodium, pas de fructose, pas d'extrait de maïs, pas de glutamate, pas de graisse, pas de fibre, pas de colorant, pas de blé, pas de farine, pas de sucre, et à chaque ingrédient qui n'était *pas* inclus le prix augmentait. Une seule de ces boîtes, sans poison, toxine, pesticide, sans notice de mise en garde énumérant les effets secondaires possibles et les réactions négatives, une seule boîte de quelque chose qui ne représentait pas de danger pour les femmes enceintes ou ne nécessitait pas de consulter votre toubib avant de l'ouvrir, en gros, une boîte remplie d'air, vous aurait obligé à contracter une deuxième hypothèque.

Rester en vie coûtait les yeux de la tête.

Quel genre de monstre faut-il être pour donner naissance à un enfant dans un monde pareil ?

Jésus avait dit : Aie.

Hitler était un optimiste.

Vous auriez des matsot ? a-t-il demandé à un employé du magasin.

Matsot ?

Vous savez, a ajouté Kugel. Comme pour Pâque.

Kugel a jeté un coup d'œil autour de lui et a éprouvé un regain d'espoir. Tous ces remèdes, potions, plantes, parfums, vitamines, lotions, n'était-ce pas une tentative pour faire quelque chose ? Ils résistaient, eux aussi. À coups de baies de sureau et de cartilage de requin, soit, mais résister c'est toujours résister, non ?

Le jeune type s'est gratté le menton.

Kugel n'arrivait toujours pas à croire qu'il était en train de faire des courses pour cette vieille folle, mais il espérait au moins qu'elle terminerait son fichu bouquin sans faire de scandale et qu'elle s'en irait après. Un beau matin il monterait au grenier et Anne Frank serait partie, il pourrait alors reprendre sa vie, une vie sans la moindre trace d'Anne.

Garantie cent pour cent sans Frank.

Et avec moins de génocide !

Matsot, a répété l'employé.

Matsot, a confirmé Kugel.

Je pense pas qu'on ait ça.

L'employé faisait de son mieux pour être serviable.

Ah, mais on a du pain d'Ézéchiél ! a-t-il lancé en claquant dans ses doigts.

C'est quoi, du pain d'Ézéchiél ?

Je sais pas trop mais ça paraît religieux, comme nom. Biblique, quoi.

Je prends, a annoncé Kugel.

Tout de même, c'était dément, il était en train d'acheter toutes ces conneries pour une folle qui squattait son grenier. Peut-être que s'il lui rapportait autre chose que ce qu'elle avait demandé elle serait fâchée au point qu'elle déciderait de s'en aller. Bon, elle avait un air anne-frankien, et alors ? Toutes les vieilles dames l'ont. Cet air rabat-joie.

C'est tout ? s'est enquis l'employé.

Il devrait lui prendre de l'alcool ? Ça semblait stimuler certains auteurs. Et lui acheter des livres, aussi. Du genre *Comment écrire un roman en un mois*.

En une semaine.

En une heure.

Vous avez des multivitamines ? Quelque chose pour personnes âgées ?

Il a payé. Trente-six dollars qu'il ne reverrait jamais. Trente-deux millions d'exemplaires vendus et elle était infoutue de s'acheter son putain de pain d'Ézéchiél...

Il s'est dirigé vers le parking, s'arrêtant à la porte pour attraper le journal local. S'il ne parvenait pas à la jeter à la rue, il pourrait peut-être lui louer un grenier, ou quelque chose. Un « petit pied-à-terreur » où elle aurait le loisir de se planquer dans les coins jusqu'à ce que le monde atteigne sa conclusion et qu'il soit enfin tout à fait sûr de descendre.

En allant à sa voiture, il a aperçu Wilbur Messerschmidt Junior, le fils de Wilbur Messerschmidt Senior, à qui les Kugel avaient acheté la ferme. Will, ainsi que tout le monde l'appelait dans cette petite ville, était un grand gaillard d'une quarantaine d'années, athlétique, à la tignasse rousse et au sourire facile, un membre apprécié de la communauté, conseiller municipal, volontaire à mi-temps dans le service des urgences et à plein temps au département de lutte contre les incendies de Stockton. Son pick-up blanc était connu de tous. En hiver, on le voyait sortir des véhicules pris dans des congères ou dégager la neige sur les allées des voisins, et en été, il s'arrêtait volontiers pour aider des retraités à porter leurs courses jusqu'à leur coffre, ou changer un pneu crevé à des automobilistes reconnaissants.

Accoudé au toit d'une voiture de patrouille locale, Will était en train de bavarder et de rire avec les policiers qui se trouvaient à l'intérieur. Quand Kugel s'est approché, il l'a accueilli d'une bourrade amicale dans l'épaule.

Hé, monsieur K ! s'est-il écrié. Nos gars ici présents l'ont presque attrapé, hier soir.

Attrapé qui ?

Ce fils de pute qui brûle des maisons ! Hé, les gars, monsieur Kugel ici présent a acheté la baraque de mon vieux, il y a deux ou trois mois.

Le policier assis sur le siège passager s'est penché avant d'ajouter : Ouais, l'a essayé d'en cramer une autre du côté de Tanglewood.

Une ferme ? s'est enquis Kugel.

Affirmatif.

Kugel a dodeliné de la tête pour montrer sa désapprobation.

L'a pas pu aller très loin, c'est sûr, a renchéri Will. Nos gars ici présents ont rappliqué et l'ont pris en chasse à travers les bois. Hé, peut-être que le chef va trouver un peu de thune à vous donner, maintenant ?

De la thune ? a ricané le policier. L'enfoiré était furax qu'on l'ait pas coincé !

Ouais, heureux qu'il nous ait pas virés, a ajouté le conducteur. Par chance, il avait bu une ou deux bières de trop...

Ils ont tous ri, puis Will a décoché une tape sur le toit du véhicule, qui a démarré. Kugel et lui sont restés là à agiter la main.

Bons gars, a commenté Will, vraiment. Je connais Kevin depuis le bahut. Un peu étonné qu'il fasse flic, pour être honnête. La vache, le petit salaud a pratiquement mis le feu à la maison des parents un soir, en essayant de fumer en cachette. Alors, comment la petite famille trouve sa nouvelle maison ?

Bien, a répondu Kugel. Tout compte fait, bien.

Il a lancé un regard à la ronde et baissé la voix :

J'ai trouvé quelque chose.

Ah-ah ?

Quelque chose que votre père a peut-être oublié.

Ça arrive, a lâché Will.

Quelque chose qu'il a laissé au grenier.

Au grenier ?

Il a scruté les traits de Will, y cherchant la surprise ou l'inquiétude, mais n'y a trouvé que de la perplexité.

Comme quoi ? Comme un sac ?

Kugel a hoché énergiquement la tête.

Oui, comme un sac ! Comme un *vieux* sac. Et je me suis dit que votre père aimerait certainement le récupérer, ce *vieux sac*...

Will s'est gratté le menton.

Hmmm, a-t-il fait d'un air dubitatif. Un vieux sac... Peux pas dire que je vois ce que ça pourrait être. Où vous dites que vous l'avez trouvé, déjà ?

Kugel a encore observé les alentours.

Au grenier. J'ai trouvé le vieux sac... qui se cachait. Au grenier.

Will a croisé les bras.

Un vieux sac au grenier, a-t-il répété beaucoup plus fort que Kugel ne l'aurait souhaité.

Et là, comme le jeune employé du magasin un peu plus tôt, Will a claqué des doigts.

Hé, et si c'était à Anne Frank ?

Kugel l'a fixé un moment, persuadé d'avoir mal entendu. Will, quant à lui, hochait la tête, certain d'avoir trouvé l'explication.

Ouais, je parie que c'est ça. Je parie que c'est à Anne Frank.

Cette fois, plus de doute possible, Will avait dit très distinctivement *Anne Frank*. Entendre son nom prononcé à voix haute était à la fois un choc et un soulagement. Il y avait bien quelque chose, il n'était pas fou. Ça, c'était la bonne nouvelle. La mauvaise, et le pire sans doute, était que Wilbur en personne, la star locale, semblait convaincu que cette femme était réellement Anne Frank.

Et merde.

Il avait tout de suite remarqué qu'elle avait un air anne-frankien.

Peut-être qu'il pouvait acheter des matsot sur Internet ? Amazon devait probablement en vendre. Et

du borscht, aussi.

Vous lui avez demandé ? a interrogé Will.

Encore trop choqué pour prononcer le moindre mot, Kugel a fait non de la tête.

Bon, c'est peut-être par là qu'il faut commencer, non ? Si vous avez trouvé un vieux sac au grenier, y a de grandes chances que ce soit à elle. Sinon, vous avez qu'à passer un coup de fil à mon vieux.

Il lui a tendu l'une de ses cartes de service de chasse-neige et a posé un doigt sur le numéro de téléphone en bas.

C'est celui de la nouvelle maison. À propos, comment elle va ?

Qui ?

Anne.

Kugel l'a observé un instant, hésitant sur la meilleure attitude à adopter.

Elle est un peu exigeante...

Eh, après tout ce qu'elle a subi, a objecté Will avec un hochement de tête solennel.

Et il a ajouté gravement :

Des horreurs inimaginables.

Ces salauds, a dit Kugel.

Une dame âgée est passée près d'eux, les bras encombrés de sacs de courses.

Madame Lesko ! l'a hélée Will en souriant. Qu'est-ce que j'ai dit que je ferais, si je vous revoyais porter tout ça ?

Elle a eu un petit rire lorsqu'il l'a débarrassée de ses sacs pour les porter à sa voiture.

J'appelle le docteur Zisman, a déclaré Will. Je vous avais prévenue.

Oh, surtout pas ! a protesté Mme Lesko en riant à nouveau.

Si, je vais lui téléphoner.

Wilbur Junior ! Si vous appelez mon docteur, j'appelle votre papa...

Ouais, et vous l'appellerez comment ?

Et ils ont ri ensemble.

Kugel s'est assis au volant de sa voiture et a claqué la portière.

Il n'était pas fou.

C'était déjà quelque chose.

KUGEL N'AVAIT PAS TOUT DE SUITE ÉTÉ CONVAINCU du bien-fondé d'un déménagement. Il avait d'abord pris l'avis du professeur Jovia. Il lui avait décrit la charmante petite ferme, le terrain boisé, l'idyllique village de Stockton. Mais lorsqu'il lui avait confié ses espoirs – prendre un nouveau départ, commencer une nouvelle vie –, le professeur avait lâché un profond soupir en secouant la tête.

Pourquoi le poulet a-t-il traversé la route ? avait-il demandé à Kugel.

Je ne sais pas, avait répondu Kugel. Pourquoi a-t-il traversé la route ?

Parce que c'était un schmock.

Je ne comprends pas, avait avoué Kugel.

Le poulet a traversé la route pour la même raison que nous le faisons tous : parce que nous croyons que ce qui est de l'autre côté sera mieux. Mais, dites-moi, il n'y a pas de guerres, de l'autre côté de la route ? Pas de souffrance, pas de divorces, pas d'échecs ? Pas de famines, pas de maladies, pas de larmes, pas de cris de douleur ? On ne commet pas de génocides, de l'autre côté de la route ? Des parents n'enterrent pas leur enfant ? Les enfants reçoivent-ils toujours l'amour dont ils ont besoin ? Les adultes ne vieillissent pas dans l'amertume et ne meurent pas de dépit ?

Kugel avait baissé les yeux sur ses chaussures.

Des pères disparaissent, avait poursuivi le professeur d'une voix adoucie par l'empathie. Des deux côtés de la route.

Ça ne peut pas faire de mal d'aller jeter un œil, quand même, avait observé Kugel. De l'autre côté de la route, je veux dire.

Oh que si. Personne n'a dit que le poulet était *arrivé* de l'autre côté. La route, ce n'est pas un endroit pour des poulets naïfs qui rêvent d'un monde meilleur. Il y a des voitures. Et des camions. Et plein de poulets écrasés. Rares sont ceux qui parviennent de l'autre côté. Et celui qui y arrive indemne tombera direct sur un Kentucky Fried Chicken, et alors il dira : Zut, je rentre chez moi, et il aura encore plus de chances de se faire aplatir en revenant. Les poulets vivraient nettement plus longtemps s'ils se tenaient tranquilles, et ils seraient nettement plus heureux s'ils arrêtaient d'espérer trouver quelque chose de mieux de l'autre côté de la route. Alors, Kugel, je vous pose encore la question : Pourquoi le poulet a-t-il traversé la route ?

Parce que c'était un schmock, avait répondu Kugel.

Exactement.

Donc, vous pensez que je ne devrais pas acheter cette maison ?

Le professeur Jovia avait fait non de la tête.

Je ne pense pas, non.

Terre promise, l'agence immobilière de Stockton était située en plein centre, dans une imposante maison victorienne réaménagée en bureaux. En gravissant le large perron en bois, Kugel s'est demandé comment la demeure avait pris cette reconversion. Mal, imaginait-il. Elle devait regretter de ne plus avoir une famille chez elle, avoir la nostalgie des rires, des bruits de la vie et des odeurs de dîner si cruellement remplacés par les sons inhumains des télécopieurs et des sonneries de téléphone. Sans compter qu'elle était maintenant utilisée pour vendre d'autres maisons à ces familles qu'elle aurait tant aimé accueillir elle-même. Quelle disgrâce totale !

Kugel a posé la main sur la poignée de la porte.

Fermée.

Bon sang.

Il a frappé.

Rien.

Elle peut fuir, a-t-il pensé, mais elle ne peut pas se cacher.

Il s'est assis sur le banc faisant face à la porte et, après avoir posé le sac de courses à côté de lui, il a croisé les jambes puis les bras.

Je peux attendre.

Donc, c'était bien Anne Frank. Et le fils de l'ancien propriétaire connaissait son existence. Il avait vécu avec elle, et ce toute sa vie... Si Will Junior était au courant, Ève aussi, bien entendu, et elle était légalement obligée de tout dire à Kugel – *obligation de divulgation*, il se rappelait les termes du contrat. Or elle ne l'avait pas fait. Elle lui avait menti et il en détenait la preuve. Très bien. La créature pestilentielle qui occupait son grenier était désormais le problème d'Ève, et non le sien. Si elle ne voulait pas se voir traînée en justice, elle allait devoir mettre Anne Frank dehors, et en vitesse. Avec diligence, comme on disait.

Le soleil de midi était au zénith, d'une chaleur cuisante même dans l'ombre du porche de Terre promise.

Il pouvait attendre toute la sainte journée.

C'est à propos de la maison, dirait-il à Ève. Il faut qu'on parle. Ses traits s'affaîsseraient, les battements de son cœur s'emballeraient dans sa poitrine. Son horrible mensonge était enfin percé à jour. C'est à propos de la maison, répéterait-il. Elle éclaterait en sanglots, entrevoyant déjà la ruine de sa carrière, le discrédit sur sa famille. Elle se jetterait à ses pieds, le supplierait de ne pas la dénoncer, de ne pas porter plainte. Elle jurerait qu'elle allait réparer ses torts envers lui, tout arranger. Ou peut-être que non, peut-être qu'elle se montrerait agressive, belliqueuse, retranchée jusqu'au bout dans le déni. Vous ne me laissez pas le choix, déclarerait-il en tournant les talons. Vous aurez des nouvelles de mon avocat.

Kugel s'est levé, s'est rassis, s'est encore levé pour faire les cent pas sous le porche. Il était pressé de régler cette affaire. Il ne voulait pas que la vieille femme reste une minute de plus chez lui. Si seulement Ève revenait maintenant à son bureau, ils pourraient l'avoir mise dehors avant que mère ne se réveille de sa sieste et que Bree ne rentre de la crèche avec Jonas. Personne ne saurait que cette hideuse anomalie avait jamais été là. Et quand bien même elle serait vraiment Anne Frank ? Une expulsion n'était pas le pire qui lui soit arrivé dans la vie. En fait, il était presque *mieux* qu'il s'agisse d'Anne Frank : en comparaison de ce qu'elle avait subi, une simple délocalisation n'était rien du tout, bon sang !

Il s'est arrêté pour examiner les annonces collées à la fenêtre.

Nichée dans quelque chose.

Votre rêve de ceci enfin réalisé !

Vue imprenable sur cela.

Si seulement il avait choisi une autre propriété. Tout sauf une ferme. Une maison sans grenier. Une réalisation ultra-moderne avec un plafond cathédrale, pleine de lumière et vierge de tout rescapé.

À y repenser, j'aurais dû opter pour la brique, avait dit le deuxième petit cochon lorsqu'il avait été obligé d'aller vivre chez son frère après avoir perdu sa maison.

Il a vu son reflet dans la vitre de Terre promise, une surimpression hagarde et dépenaillée par-dessus une impeccable maison contemporaine de quatre chambres avec piscine et vue imprenable, au milieu de deux splendides hectares de collines verdoyantes, une très bonne affaire.

Cadre exceptionnel, proche comme ci.

Prestations de niveau comme ça.

Bienvenue quelque part.

Il avait l'air d'un mort vivant. Il avait besoin de sommeil.

Il s'est rassis sur le banc. Quand ses yeux se sont arrêtés sur le Stockton Café and Bakery juste en face de l'agence, il s'est soudain rappelé qu'il mourait de faim. Il n'avait rien mangé de la journée, son estomac grondait, mais il ne pouvait pas abandonner son poste près de la porte. Ève était probablement à l'intérieur, attendant qu'il s'en aille pour s'enfuir en courant.

Lamentable.

Ou bien elle était dehors, attendant le moment propice pour courir s'enfermer dans l'agence.

Les gens, il n'y avait rien de pire.

C'était quoi, du pain d'Ézéchiël, au fait ?

Il était affamé. Du pain ordinaire aurait provoqué une violente réaction stomacale, mais le pain d'Ézéchiël ne contenait sans doute pas de gluten, du moins fallait-il l'espérer. Dans cette boutique, tout était sans gluten, de toute façon. Il en a coupé un bout, et tout en mastiquant avec voracité, il s'est radossé au siège avec un grognement de satisfaction.

Foutu Ézéchiël, a-t-il pensé en prenant un autre morceau de pain. En quoi c'était si difficile d'être prophète, déjà ? Vous pouvez prédire les pires calamités que l'on puisse imaginer, persécutions, massacres, incendies, inondations, famines, il y a de très grandes chances pour qu'elles finissent par se produire.

Je vois misère et souffrance, je pressens douleur et affliction. J'entends des grincements de dents et des prières suppliantes, mais aucun secours n'arrivera.

Ah bon ?

T'es sûr ?

Isaïe, Jérémie, Ézéchiël... Chacun a prédit des désastres encore plus grands que son prédécesseur, et que leur a rapporté cet abject pessimisme, ce cynisme sinistre et sempiternel ? Ils ont eu un livre à eux dans la Bible, rien de moins. Et pas des petits, en plus : cinquante, soixante chapitres chacun. Vous savez qui n'a pas eu son livre dans la Bible ? Celui qui a dit : Ça va aller, les amis. Honnêtement, je crois que tout baigne. Nostradamus n'était pas un imbécile. S'il avait prédit la paix, la tranquillité et des cieux toujours cléments, qui se souviendrait de lui, aujourd'hui ?

La chaleur de la mi-journée ajoutée à un estomac plein a plongé Kugel dans la torpeur. Il a bâillé, s'est rencogné sur son banc et, fermant les yeux, il s'est endormi.

À son réveil, son visage était couvert d'une fine pellicule de sueur. Il ne savait pas combien de temps il avait dormi, mais son ventre brûlait tout autant que le soleil là-haut. La douleur transperçait son abdomen. Gémissant, la bouche tordue, il s'est plié en deux.

Foutu gluten, a-t-il grondé entre ses dents serrées. Foutue Anne, foutue Frank.

En se redressant, il a aperçu un jeune couple debout sous le porche, en face de la fenêtre où étaient affichées les annonces immobilières.

Ils le fixaient d'un drôle de regard.

Ils étaient du genre très grands.

Gluten, a grommelé Kugel en se forçant à sourire.

L'homme a passé un bras protecteur autour des épaules de sa compagne. À moitié recroquevillé sur lui-même, Kugel a alors donné sa meilleure interprétation d'Adenoid Hynkel.

Ah, le gluten, a-t-il dit en secouant son poing levé. Le gluten, le gluten.

Peu convaincu, le couple s'est à nouveau tourné vers les annonces. Kugel n'aimait pas les grands et ces deux-là étaient bronzés, en plus, ce qui rendait leur haute taille encore plus insupportable. Le genre de bronzage que l'on n'obtenait que de manière délibérée. Ils ne passaient pas leur temps dehors à cultiver leur potager, ne s'adonnaient pas à quelque sport idiot : non, ils avaient résolu de bronzer,

ensemble et avec une détermination obstinée. Soyons bronzés, tel était le pacte qu'ils avaient passé et réalisé avec beaucoup d'efforts, de sacrifice et d'aloë vera.

Connards.

Il avait l'impression qu'un rongeur furibond se débattait dans son ventre, déchirait ses entrailles, attaquait la chair à coups de griffes dans une tentative effrénée pour sortir de là. La douleur explosait à un endroit, puis à un autre, s'atténuait un instant puis renaissait peu à peu, ailleurs.

Le couple se tenait enlacé, bras dessus bras dessous, et à chaque fois que l'un montrait une annonce à l'autre ils la lisaient ensemble puis s'embrassaient. Si Kugel ne les avait pas pris en grippe sur-le-champ, il leur aurait peut-être parlé de l'incendiaire, les aurait mis en garde contre Ève, cette dissimulatrice. Mais ils lui déplaisaient, et souverainement, alors il les laissait se gorger d'espoir. Par ailleurs, il avait besoin de trouver des toilettes au plus vite et son esprit était tout occupé à empêcher ses intestins d'agir de manière unilatérale. S'il ne pouvait blâmer son organisme de réagir aussi violemment à ce qu'il tenait pour du poison, l'instinct de survie déterminait tous les messages que son cerveau tentait d'envoyer à son côlon, et il savait d'expérience que dans de telles situations il n'avait qu'un contrôle limité sur cette partie de son anatomie. Mais il ne pouvait pas s'en aller maintenant, pas après avoir attendu tout ce temps.

Excusez-moi, a-t-il grogné à l'intention du couple, vous avez l'heure ?

L'homme s'est retourné et a baissé les yeux sur Kugel, qui soudain s'est senti tout petit.

Non, a-t-il lancé en serrant encore un peu plus sa compagne contre lui.

La montre de plongée en argent qu'il avait au poignet était pourtant visible.

Les grands ont toujours la vie plus facile que les autres. Kugel trouvait cela exaspérant. C'était comme si jamais aucun obstacle ne se dressait devant eux. Allez, on achète une maison ! Allez, on se paie une montre de plongée hors de prix ! Pourquoi pas, puisqu'on est grands ? Qu'est-ce qui pourrait bien nous arriver ?

La femme n'était pas aussi grande que l'homme, elle avait acquis son statut de grand par alliance. Elle avait voulu sa part du gâteau de la haute taille et pour cette raison Kugel la détestait encore plus que lui.

La créature dans son ventre a encore déployé ses griffes, un élancement continu de douleur insupportable. Elle voulait sortir, trouver sa liberté.

Il n'aurait jamais tenu le coup à Auschwitz. Pas une semaine. Pas un jour. N'avaient-ils rien d'autre à manger que du pain ? De la soupe parfois. Il aurait succombé, il le savait, et non dans une chambre à gaz ou un four crématoire, non, pas lui, pas Solomon Kugel. Solomon Kugel aurait expiré aux latrines. Mort aux chiottes. Ses descendants évoqueraient sa mémoire avec tristesse – Ces salauds, diraient-ils –, et ils feraient de lui une sorte de martyr, de héros, mais ils ne mentionneraient jamais les circonstances réelles de son décès : plié en deux sur le trou, mort de déshydratation. Mort de gluten. Mort de merde.

La femme a pointé le doigt sur la publicité pour une grande maison blanche de style victorien devant laquelle s'élevait un chêne au feuillage automnal d'un orange resplendissant. En retour, l'homme lui a montré le pneu-balançoire suspendu à l'une des branches massives. Elle l'a enlacé de plus belle et il a déposé un baiser sur sa tête.

Il ne pourrait jamais survivre à un génocide. Pas avec son estomac. Et Bree non plus, avec son allergie aux colorants. Toutes mes excuses, Herr Kommandant, vous auriez de la soupe transparente ? Je suis très réactive aux couleurs.

Il faudrait que quelqu'un les cache, c'était certain.

Si quoi ?

Si quelque chose arrivait.

Si quoi arrivait ?

Quelque chose.

Quoi ?

N'importe quoi.

Mais qui ? Sur les quelque deux mille quatre cents habitants de Stockton, il devait en connaître environ vingt de nom, et sur ces vingt il y en avait probablement sept, au maximum, qui accepteraient de les cacher au grenier, lui et sa famille. Et ce en supposant que ces sept-là n'aient pas déjà promis leurs combles à d'autres juifs, Noirs, homosexuels, Asiatiques, musulmans, immigrés, ce que deux ou trois avaient sans doute déjà fait. Premiers arrivés, premiers sauvés. Les Kugel, toutefois, avaient un désavantage majeur dans la compétition pour les quatre ou cinq greniers restants : ils étaient trois, et même quatre si mère continuait à s'accrocher de la sorte, et... Mais non, ils n'allaient quand même pas emmener Anne Frank avec eux. Il fallait être réaliste, ils auraient sans doute besoin de tout un grenier pour eux. Bree et lui partageraient un lit, mais Jonas devenait trop grand pour dormir avec eux et mère devait avoir le sien. Kugel préférerait pousser lui-même Jonas dans un wagon à bestiaux avant de verrouiller la porte plutôt que de le faire dormir dans le même lit que sa grand-mère. Ce n'était pas trop demander, c'était juste du pragmatisme. Et bien sûr, si le grenier où ils se cachaient était assez grand, il serait heureux de faire abri commun avec un autre jeune couple, ou peut-être avec des enfants dont les parents auraient été arrêtés par les autorités, sauf que... Non, ceux-ci devraient sans cesse être rassurés, ce qu'il ferait volontiers les premiers jours, mais ensuite cela finirait par lui porter sur les nerfs si jamais le génocide traînait en longueur. Il voyait déjà le tableau : Assez d'enfantillages ! Les gosses, ce n'est facile pour personne...

Ce qui était certain, c'est qu'avec leurs multiples restrictions alimentaires les Kugel seraient dans l'obligation d'informer d'entrée leurs éventuels compagnons de clandestinité qu'il était hors de question de partager leurs réserves en nourriture, et il ne reviendrait pas là-dessus, même si la situation devenait dramatique. Bon, il monterait un pot de beurre de cacahuète en plus, quelque chose comme ça, ou quelques boîtes de maïs supplémentaires, ils pourraient en donner un peu, et il savait que s'ils finissaient par accueillir dans leur grenier deux enfants en bas âge dont les parents avaient été incarcérés, il infléchirait sans doute sa position et les inviterait à manger avec eux, même s'il soutenait maintenant le contraire. Et tant qu'on y était, il était probable qu'il prendrait Anne Frank avec eux, de sorte qu'ils seraient cinq, et peut-être même qu'il la ferait passer avant les... orphelins (parce que, soyons clairs, leurs parents seraient certainement déjà morts).

Le mieux serait que le grenier en question se trouve non loin de leur domicile, non seulement pour le cas où il aurait oublié quelque chose – il oublierait à coup sûr l'iPod, ça lui arrivait sans cesse, et, maintenant qu'il l'avait mentionné, les boîtes de maïs – mais aussi parce que le trajet de retour ne serait pas trop long, une fois le génocide terminé. C'est pour cette raison que, sur les cinq familles qui seraient en mesure de les abriter si elles n'avaient pas déjà promis leur grenier à d'autres, sa préférence allait d'abord aux Amberson, mais ceux-ci venaient malheureusement d'adopter un chiot afin de remplacer une chatte récemment disparue. Si la maudite bestiole ne passait pas sa journée plantée dans le couloir à aboyer en direction des combles, elle ne ferait que rappeler cruellement sa condition de reclus à Jonas lorsqu'il la verrait gambader dans le jardin et donner la chasse aux écureuils. Les autres options n'étaient pas meilleures, toutefois. Les Miller, un peu plus loin sur la route, étaient juifs, donc autant les oublier. Fuir un génocide dans un grenier juif revenait à se protéger du lion en se mettant dans la peau d'une gazelle. Les Dooner, assez proches géographiquement eux aussi, étaient les seuls autres voisins que Kugel connaissait, mais il avait emprunté un jour leur

tondeuse à gazon et l'avait rendue en oubliant de remplir le réservoir, et il n'avait jamais osé leur parler de cet oubli. Il était même allé s'acheter une tondeuse, pour ne plus avoir à emprunter celle des Dooner mais aussi dans l'espoir qu'en voyant sa machine toute neuve ceux-ci comprendraient tacitement que son achat était une manière de reconnaître son erreur initiale.

Quel monde merveilleux. Sa famille et lui allaient périr dans un camp de concentration uniquement à cause d'une tondeuse dont il avait omis de refaire le plein. La destinée humaine résumée en une image : deux litres d'essence suffisent à distinguer la vie de la mort.

Dernières paroles ?

Oui, éventuellement. S'il souffrait trop pour noter la formule sur-le-champ, il s'est promis de le faire plus tard.

Même si Dooner glissait sur l'affaire de la tondeuse, sa femme et lui étaient en plein divorce, qui se passait très mal, et elle serait bien capable de les dénoncer rien que pour créer des ennuis à son mari.

Il fallait se rendre à l'évidence : en cas de génocide, sa famille et lui risquaient de devoir s'en remettre à la bonté de parfaits inconnus.

Et comme mère le disait souvent : Je peux nommer six millions de personnes qui se sont fiées à la bonté de parfaits inconnus.

Quand Kugel était parti à l'université, elle l'avait pris à part et, saisissant son visage entre ses mains, elle avait déclaré :

Où que tu ailles, tu seras toujours un Kugel.

Ce qui signifiait un juif, avait-il compris à la nuance dans sa voix. Ce n'était pas un encouragement mais un avertissement. Le message était clair : Il serait assassiné un jour par des gens qu'il tenait pour des amis.

Excusez-moi, a-t-il bredouillé en se levant difficilement.

Il sentait qu'une nouvelle attaque abdominale se préparait dans ses entrailles. Parfois, marcher soulageait un peu.

Oui ? a fait le grand type.

Ça ne vous dérange pas de surveiller mon sac ? Il faut absolument que je trouve des toilettes.

Nous allons bientôt partir, a répondu le grand type.

Juste une minute.

Nous partons.

Kugel a grimacé de douleur.

Vous avez un grenier ?

Pardon ?

Je me demandais, c'est tout. Pas grave.

Vous vous demandiez si j'avais un grenier ?

Je me demandais si, *aouch*... si, au cas où vous auriez un grenier, je pourrais me cacher dedans.

Quoi ?

Avec ma famille.

Vous êtes fou ? C'est ça ?

Kugel a de nouveau grimacé de douleur.

Pas tout de suite, *là*, a-t-il haleté. Aïe ! Ne soyez pas ridicule. *Aouch*. Je veux dire... si quelque chose arrivait.

Si quoi arrivait ?

Quelque chose.

La femme est finalement intervenue.

Vous vous croyez drôle ? J'ai perdu de la famille dans l'Holocauste.

Et alors ? s'est enquis Kugel.

Alors, je suis choquée.

Moi aussi, j'ai perdu de la famille dans l'Holocauste, a répliqué Kugel. Oh, Dieu...

Ah vraiment ?

Vraiment, a confirmé Kugel en grimaçant de plus belle. Oh, Dieu...

Elle a croisé les bras.

Combien ?

Combien de quoi ?

Combien de proches ?

Kugel a senti que ses jambes étaient sur le point de flancher.

Suffisamment, a-t-il chuchoté en se retournant pour prendre appui sur le banc. Ah, laissez tomber...

Suffisamment ? Combien ?

Suffisamment.

C'est combien ?

Vous, combien ? a rétorqué Kugel.

Elle a eu un sursaut d'indignation.

Plus que vous ! a-t-elle lancé.

Nouvelle explosion abdominale. Fermant les paupières, il a ordonné à ses organes et à ses orifices de continuer à résister, mais la cause était déjà perdue.

Oh, Dieu !

Mais qu'est-ce qui vous prend ? a demandé le type, intrigué.

Kugel a dévalé les marches du perron, cassé en deux, les mains crispées sur son ventre.

Surveillez mon sac, surveillez mon...

Pressentant qu'il n'aurait même pas le temps de traverser la rue, l'adepte des nouveaux départs et des pages tournées n'a donc eu d'autre solution que de détalé en contournant la maison, de filer à travers les buissons décoratifs et les arbrisseaux plantés le long des fondations, de s'accroupir et de se soulager sur le sol.

Je ne survivrais pas dix minutes, a-t-il songé, cramoisi. Je ne tiendrais même pas jusqu'à la tonte des cheveux.

Une voix féminine derrière lui :

Nick, Sharon ! Vous attendez depuis longtemps ?

C'était Ève.

J'entrevois honte et humiliation. J'entrevois des entrailles torturées, des journées perdues, des...

Une voix d'homme, maintenant :

Pas de problème ! Ravi de vous voir.

Le grand type. Nick.

Ève était devant l'entrée de l'agence. Il avait fallu qu'il s'absente une seule minute et...

La voilà, c'est celle-là, a annoncé ladite Sharon. Avec la balançoire, là. Est-elle aussi belle dedans que dehors ?

Se hâtant de corriger sa tenue, Kugel est sorti des rhododendrons en titubant.

Encore mieux, a-t-il entendu Ève déclarer. Elle vient juste d'être mise sur le marché, en plus. On va la voir ?

S'arrêtant un instant au bord du gazon, Kugel s'est de nouveau rajusté, a pris sa respiration et, la tête haute, a tourné le coin de la maison d'un pas qui se voulait assuré.

Monsieur Kugel !

Ève semblait surprise.

Vous connaissez cet individu ? lui a demandé Nick.

Les mains croisées derrière le dos, Kugel a fixé l'agent immobilier droit dans les yeux.

C'est à propos de la maison, a-t-il lancé, un peu trop fort.

Évidemment, a répondu Ève.

Elle a prié Nick et Sharon de l'attendre à sa voiture. Elle n'en avait que pour une minute.

Vous avez l'air fatigué, monsieur Kugel, a-t-elle constaté une fois qu'ils se furent éloignés. Un déménagement, ça peut être très stressant.

C'est à propos de la maison, a-t-il répété.

Il y a un problème avec, a-t-elle dit en prenant une cigarette dont elle a tapoté le bout sur son poignet.

Pas avec, a-t-il corrigé. *Dedans.*

Des souris ?

Non, pas des souris.

Des chauves-souris ?

Je me réfère à...

Il a baissé la voix.

Je parle d'une certaine victime de l'Holocauste.

Il s'est penché vers Ève pour souligner la gravité de l'information.

Dans *mon* grenier.

Une rescapée de l'Holocauste ? Dans votre grenier ?

Nick et Sharon l'ont regardé fixement.

Ne parlez pas si fort, a dit Kugel d'un ton autoritaire.

Après avoir allumé sa cigarette, Ève a rejeté la fumée du coin de la bouche, l'air sincèrement préoccupée.

Est-ce que c'est Elie Wiesel ?

Ne soyez pas ridicule.

Dr Ruth ?

Dr Ruth n'est pas une rescapée de l'Holocauste.

Ah bon ?

Je... Je crois qu'elle est partie avant que ça commence.

Vous êtes sûr ?

Nick et Sharon se sont approchés pour demander s'ils pouvaient utiliser les toilettes de l'agence. Ève leur a tendu la clé des bureaux en ajoutant que, tant qu'ils y étaient, ils pouvaient goûter les cookies se trouvant sur le comptoir de réception. Elle a attendu qu'ils soient entrés pour se tourner de nouveau vers Kugel. Celui-ci a croisé les bras sur la poitrine.

C'est Simon Wiesenthal, alors ? a-t-elle suggéré.

Anne Frank vit dans mon grenier et vous le savez pertinemment ! a-t-il lâché d'un ton cassant.

Ah... Je peux imaginer que ce soit un problème, en effet, mais je vous assure que je l'ignorais.

Et pourquoi je devrais vous croire ?

Je suis agent immobilier, monsieur Kugel. Par définition, vous ne devriez *jamais* me croire. Dans ce cas précis, pourtant, je dis la vérité.

Elle ne veut pas s'en aller...

Ça se comprend. Vous avez une pente de toit très modérée et des murs de soubassement plus élevés

que la moyenne.

Vous n'avez pas l'air très surprise, a-t-il constaté.

Le remords de l'acheteur est un phénomène intéressant, monsieur Kugel. C'est l'idée, vague mais insistante, qu'on s'est fait avoir, qu'on a trop dépensé, qu'on n'a pas eu ce qu'on était en droit d'attendre. Alors l'acheteur se met en tête que la maison a quelque chose qui cloche, quelque chose de bien précis et de structurel. Et il vient m'en parler. Le chauffe-eau est mal branché, les fondations sont un peu de travers, le système électrique nécessite une inspection... Pas de défauts majeurs, mais de *vrais* défauts néanmoins. Ils essaient d'obtenir quelque chose, de faire un troc avantageux, de récupérer un peu d'argent, espérant ainsi que le remords se dissipera. En général, c'est comme ça que cela se passe. Mais la *culpabilité* de l'acheteur, là, c'est très différent. Ils viennent me voir pour me dire qu'il y a un problème, mais ils sont incapables de citer quoi que ce soit de particulier, de tangible. Et je ne peux rien faire pour eux. Ils prétendent être mécontents, mais ils se trompent. Ils sont contents et *c'est* le problème. Ils sont très contents et ça les rend malades. Vous savez pourquoi ? Parce qu'ils pensent qu'ils ne le méritent pas. Ils ont été égoïstes, malhonnêtes, ils ont trafiqué leur déclaration de revenus, ils se comportent mal avec leur conjoint, ils ont été injustes avec leurs parents, indifférents à leurs enfants. Ils ont choisi la facilité. Ils ont écouté leur portefeuille au lieu d'écouter leur cœur. Ils se masturbent devant des pornos gore. Quels que soient leurs travers, ils sont persuadés qu'ils les rendent indignes d'être heureux. Ils ne *méritent* pas l'allée en pierre, la salle de bains en marbre, le dressing adjacent à la chambre, les nuits à faire l'amour devant la cheminée, les promenades à travers leurs vingt-cinq hectares de forêt, les étoiles qui se reflètent dans leur piscine, les feuilles mortes qui tourbillonnent derrière leur Audi 4 × 4 décapotable avec sièges en cuir crème. En Afrique, les gens meurent de faim, mais eux ont une cuisinière Wolf à quinze mille dollars à laquelle ils ne touchent jamais. À Treblinka, on dormait à dix sur des planches, mais eux ont un king-size californien dans une chambre tellement grande qu'il y a encore de la place pour un canapé en cuir et un petit salon près des portes-fenêtres. Un puits de pétrole vomit de la merde noire dans le golfe du Mexique, de jeunes enfants souffrent de leucémie, tout fout le camp, alors pourquoi auraient-ils une véranda avec sol en terre cuite et un ventilateur de plafond à huit cents dollars ? Ils ne méritent pas tout ça ! Et moi, vous savez ce que je leur dis ?

Non, a répondu Kugel. Qu'est-ce que vous leur dites ?

Je leur dis qu'ils ont raison : ils ne le méritent pas. Ni personne, d'ailleurs. Abraham pratiquait allègrement l'adultère. Moïse était un assassin. Jésus se branlait, on peut parier là-dessus, c'est pour ça qu'il pleurait tout le temps. Ce monde n'est pas affreux à cause de vous, je leur dis. Vous êtes affreux parce que vous vivez dans ce monde. Vous savez qui mérite le chauffage au sol, le carrelage en travertin, les cabines de douche transparentes, les jacuzzis ? Personne. Pas un seul individu sur toute la planète. Moi encore moins que les autres. Je vends des maisons gigantesques à des gens qui n'en ont pas besoin, j'ai fait passer ma carrière avant mes enfants, j'ai trompé mon mari, et ensuite j'ai juré sous serment qu'il me battait. Aujourd'hui, j'ai deux enfants, zéro compagnon, six chambres et sept hectares. J'ai un cheval et une étable. Je couche avec un de mes employés que je n'aime même pas et qui est marié, et je le licencierai quand le sexe deviendra ennuyeux. Et je suis contente. Pas enthousiasmée, pas transportée, mais plus heureuse que je ne le mérite. Alors je leur dis : il y a des gens bien meilleurs que vous qui possèdent bien moins, et d'autres pires que vous qui ont plus. S'il y avait une véritable équité, et si chacun d'entre nous recevait ce qu'il méritait, nous serions presque tous face contre terre, en sang, dans une flaque de bouse infestée de mouches.

Et eux, qu'est-ce qu'ils répondent ? a demandé Kugel.

Ils répondent qu'ils ont Anne Frank dans leur grenier. Qu'il y a une mauvaise odeur qui vient des

conduits de chauffage, que la maison part de traviole, que les fenêtres ne s'ouvrent plus ou que personne ne leur avait dit qu'ici l'hiver était si rude. Ils veulent fuir. Pas la maison, mais le bonheur. Il y a des gens qui sont tout bonnement incapables de faire avec. Et là, vous savez ce que je leur dis ?

Non. Qu'est-ce que vous leur dites ?

Ève a laissé tomber sa cigarette au sol, l'a écrasée du bout de son escarpin à talon haut.

Je leur dis d'aller se faire foutre. Je leur dis que c'est pour ça qu'on a inventé la visite d'expertise indépendante, que j'ai leur signature sur un document légal qui dégage la responsabilité de Terre promise en cas de problèmes que le vendeur nous aurait délibérément cachés, ou que l'acheteur, au cours de la transaction, aurait négligé de signaler au vendeur ou à ses représentants. Je leur dis que si le bonheur leur fait peur, ils feraient mieux d'aller voir un psy. Enfin, je leur dis que s'il y a quelque chose qui cloche avec la maison, ils n'ont qu'à appeler l'ancien propriétaire. Et je leur claque la porte au nez.

Il y a une mauvaise odeur qui vient des conduits de chauffage, a dit Kugel.

Et Ève lui a claqué la porte au nez.

EN RENTRANT CHEZ LUI, Kugel a trouvé la voiture de sa sœur, Hannah, garée dans son allée.

Génial.

Hannah ne prenait pas très bien la mort imminente de mère. Quand il était parti s'installer à Stockton et que mère l'avait rejoint peu après, Hannah avait décidé de louer une maison dans une petite ville de la région. Pour être plus près, avait-elle dit. Au cas où.

Au cas où quoi ? avait demandé Kugel.

Au cas où, avait répondu Hannah.

Son mari, Pinkus Stephenor, était spécialiste en biologie de l'évolution et il avait obtenu un poste d'enseignant à l'université du coin. Hannah rendait souvent visite à mère et souvent, en compagnie de mère, elle fondait en larmes. Mère la prenait dans ses bras et disait :

Allons, arrêtons cela.

Hannah hochait la tête et se ressaisissait.

Tu as raison, murmurait-elle, tu as raison. Et de toute façon nous n'y pouvons rien.

Alors mère ajoutait :

Ne passons pas nos dernières heures ensemble à pleurer comme des enfants.

Et à ces mots Hannah s'effondrait à nouveau.

Hello ? a lancé Kugel en passant la porte d'entrée.

Il entendait des voix.

À l'étage.

Mère et Hannah.

Qu'est-ce qu'elles fabriquaient là-haut ?

Posant le sac de courses sur le guéridon du hall, il s'est agenouillé et a plaqué l'oreille contre la grille de chauffage. La ventilation était en marche, ce qui non seulement rendait l'écoute plus difficile mais diffusait les effluves nauséabonds en provenance du grenier, qui l'enveloppaient dans un nuage écœurant. Retenant sa respiration, il a essayé d'entendre ce qu'elles disaient malgré le vrombissement de la chaudière.

Hannah (sanglotant) : Oh, maman, je...

Il n'a pas pu saisir le reste. Il s'est redressé et a pris une bouffée d'air moins vicié avant de rapprocher son visage de la grille.

Mère : Arrête ça, Hannah.

Hannah : Tu as raison.

Mère : Bon, où est-ce que j'ai bien pu mettre ces photos ? Je suis sûre qu'il y avait une autre caisse par ici...

Elles étaient au grenier. Kugel a frissonné d'effroi. Si mère tombait sur Anne Frank, il était fichu. Elle ne le laisserait jamais la mettre dehors. Il est hors de question que mon fils expulse Anne Frank de cette maison, proclamerait-elle. Cela étant, elle n'apprécierait pas non plus que la pitié de Kugel se concentre sur quelqu'un d'autre, ce qui rendrait la situation encore plus intolérable.

J'entrevois des jours de ténèbres.

J'entrevois des kilomètres et des kilomètres de culpabilité.

Retire cette boîte-là, Hannah, a-t-il entendu. L'autre est peut-être derrière.

Attrapant au vol le sac de chez Mère Nature, il s'est précipité dans l'escalier. Il lui restait une toute petite chance de redresser la situation. Mère, qui avait toujours besoin d'être le centre de l'apitoiement général, ne serait sans doute pas enchantée d'être sous le même toit qu'une rescapée de

l'Holocauste. Ce serait comme voir Carl Lewis s'installer dans les starting-blocks juste à côté de vous au moment où vous vous apprêtez à courir le 500 m aux jeux Olympiques de la Souffrance... En fait, il se pourrait même qu'elle exige qu'il jette Anne Frank à la rue.

L'espoir fait vivre, avait-il dit un jour au professeur Jovia.

Ou pas, avait répliqué celui-ci.

Il avait foncé au grenier aussi vite qu'il l'avait pu, mais Hannah avait déjà descendu près de la moitié des cartons du mur occidental lorsqu'il est parvenu en haut. Penchée au-dessus du restant des cartons et des caisses, elle scrutait l'obscurité du grenier assise par terre à côté de mère, qui fouillait dans une boîte ouverte.

Non, a dit Hannah, il n'y a pas d'autres caisses par là. Seulement quelques vieilles couvertures dans un coin et... un ordinateur. Tiens, c'est bizarre, il est allumé.

Qu'est-ce qui est allumé ? a fait mère.

L'ordinateur.

L'ordinateur est allumé ?

Dans l'espoir de les distraire, Kugel les a appelées, rabrouant gentiment sa mère – elle ne devrait pas soulever ces caisses toute seule – et exigeant de sa sœur qu'elle vienne lui dire bonjour sur-le-champ.

Il faisait encore jour. Du peu qu'il avait lu du journal d'Anne Frank, il se rappelait que celle-ci dormait durant la journée et écrivait la nuit. Elles avaient dû la réveiller, donc, mais où était-elle passée ?

Il avait honte de reconnaître qu'il n'avait jamais lu son journal en entier. Quand mère le lui avait offert pour ses treize ans, elle lui avait déjà fait lire *La Nuit* d'Elie Wiesel, et *L'Aube*, et *Le Jour*, ainsi que *Si c'est un homme* de Primo Levi, et l'avait obligé à regarder les trois heures du *Jugement à Nuremberg* de Stanley Kramer, les sept heures et demie du programme de la NBC intitulé *Holocauste*, et les neuf heures de *Shoah* de Claude Lanzmann.

Alors, quand elle lui avait donné *Anne Frank, la voix d'une enfant*, il s'était rebellé : J'en ai ma claque, de ce foutu Holocauste. Mère avait été tellement horrifiée qu'elle ne s'était pas mise en colère, ne lui avait pas fait la leçon. Elle avait tourné les talons et était partie. C'est lui qui était allé la trouver plus tard et lui avait demandé pardon.

Elle lui avait donné le choix : le *Journal* d'Anne Frank, ou *Le Chagrin et la Pitié*.

Il avait pris le livre des mains de sa mère, l'avait retourné. Quelque chose de déchirant, de tragique, disait la présentation. Il avait opté pour le documentaire, cinq heures en tout. Au moins pouvait-il le passer en accéléré quand mère ne regardait pas, et puis il connaissait plus ou moins la fin.

Il a longuement serré Hannah dans ses bras, avec une tendresse peu habituelle, tout en cherchant Anne Frank des yeux par-dessus l'épaule de sa sœur. Il ne l'a pas vue, mais en revanche il a noté que le sol était parsemé de photographies et de coupures de presse, au milieu desquelles reposait une paire de ciseaux.

Mère, a-t-il lancé en lâchant Hannah, qu'est-ce qu'on a dit à propos des photos ?

Depuis un an, mère s'était attelée à la confection d'un album de famille destiné à Jonas. Kugel l'avait suppliée d'abandonner cette idée mais, sous prétexte que sa mémoire déclinait et que son temps était compté, elle était déterminée à léguer une histoire familiale à son unique petit-fils. Elle avait sollicité tout le monde : cousins, oncles et tantes, afin qu'ils lui envoient les documents photographiques d'époque, et ils s'étaient empressés de la satisfaire. Toutefois, ces photos reflétaient un passé très différent de celui dont elle se souvenait, ou qu'elle voulait se remémorer, ou qu'elle tenait à ce que Jonas connaisse. Des clichés noir et blanc représentant de joyeux groupes à la plage, de

jeunes mariées resplendissantes et de jeunes mariés se rengorgeant, des parties de badminton en sépia dans le parc impeccable d'un centre de vacances à la montagne, des amoureux se tenant par la main sur l'embarcadère du ferry de Coney Island et provoquant le sourire attendri des estivants autour d'eux...

Complètement inutile.

Elle avait donc décidé de compléter cette collection en intercalant de-ci de-là des photos documentaires de prisonniers à Buchenwald, des coupures de presse à propos de pogroms en Union soviétique, un collage sur la Nuit de cristal, des monceaux de cadavres à Dachau, des fosses communes à Auschwitz, à tel point que ces images terrifiantes d'événements épouvantables supplantaient maintenant les photos de la vie des Kugel.

Leonard Zelig aurait été fier d'elle. Enfin, avant qu'il ne se transforme en abat-jour.

Mère avait entrepris ce projet au moment où Jonas était tombé malade. Dès le début, Kugel l'avait priée de ne pas réviser l'histoire familiale, mais elle avait soutenu qu'elle ne faisait qu'ajouter du contexte, rendre le passé plus vivant. S'il comprenait et approuvait son désir de transmettre une mémoire à son petit-fils, il aurait préféré que ce soit un récit plus édifiant, plus réel : celui de la vie de mère. Une histoire de recommencement, avait-il argué, celle d'une femme abandonnée faisant face à l'adversité et élevant seule deux enfants à peu près normaux, plus ou moins équilibrés et présentant des troubles de la sexualité somme toute assez mineurs.

Il faut qu'il soit au courant de son passé, avait plaidé mère.

Son passé, c'est toi, avait rétorqué Kugel.

Elle avait secoué la tête. Non. Moi, j'ai eu une vie facile. Si tout ce qu'on apprend à un jeune garçon sur les ouragans est le calme qui règne dans l'œil du cyclone, il ne sera jamais prêt quand le vent arrachera le toit au-dessus de sa tête et que la pluie noiera tout ce qu'il possède.

Kugel l'avait dévisagée.

Mais de quoi tu parles, enfin ? avait-il fini par demander.

Je parle de la vie, avait dit mère.

Tu parles de la mort, avait-il corrigé.

Quelle est la différence ?

Inutile de la raisonner, avec elle cela ne marchait jamais, il avait préféré faire appel à ses émotions, comme souvent. Bien que sa manière de le manifester puisse être destructrice, son amour pour Jonas était profond et elle privilégierait toujours le bien-être de son petit-fils, du moins le croyait-il.

Tu vas l'effrayer, avait-il donc répondu en la regardant dans les yeux.

Mais mère n'avait pas cédé.

Quelqu'un doit le faire.

Alors qu'Hannah aidait mère à ramasser les photos jonchant le plancher du grenier, Kugel a soudain aperçu l'œil jaune et voilé d'Anne Frank dans une fente de la paroi de cartons.

Il faut mettre le dîner en route, s'est-il hâté de lancer.

Avec un grand soupir et un mouvement navré de la tête, mère fixait la coupure de presse qu'elle venait de ramasser. La photographie désormais célébrisime de prisonniers du camp de concentration de Buchenwald entassés sur les planches en bois qui là-bas faisaient office de lits.

Votre cousin Alex, a-t-elle annoncé.

D'aussi loin qu'il s'en souvienne, un énorme agrandissement de cette même photo avait orné le mur de leur lugubre salon. Elle avait l'habitude de montrer l'un ou l'autre des déportés – le jeune qui se servait de sa gamelle comme d'un oreiller, ou celui de la couchette du bas qui avait ces yeux terribles, hagards, des yeux de ragondin –, de secouer la tête et de dire : « Pauvre cousin Alex », ou : « Oh, ce

cher oncle Morris », ou : « Comme ton grand-père Solomon me manque, c'est de lui que tu tiens ton prénom, Sol »...

Kugel a jeté un nouveau coup d'œil à Anne Frank.

Il faut vraiment qu'on prépare le dîner.

S'il se rappelait si précisément cette photo, si elle le hantait jusqu'à ce jour, c'était moins à cause de ses supposés parents que d'un prisonnier en particulier, celui qui se tenait debout tout à droite, presque nu, squelettique, la peau livide tendue sur les os, un bout de tissu drapant son bas-ventre dans une ultime réaction de décence et de dignité. Et il souriait, Kugel en était sûr depuis la première fois que mère lui avait montré la photo. Pas un large sourire, non, plutôt un soupçon de sourire, à la Mona Lisa, mais un sourire quand même.

Pourquoi est-ce qu'il sourit, lui ? avait-il demandé à sa mère.

Il ne sourit *pas* !

Elle avait été outrée.

Mais il souriait, indéniablement. Encore maintenant, alors qu'il aidait sa mère à se relever et que ses yeux étaient tombés sur la photo, l'homme était toujours là, toujours nu, toujours squelettique et toujours souriant. Pourquoi souriait-il ? La question le taraudait encore. Qu'y avait-il de si amusant ? Comment pouvait-on sourire dans cet univers de souffrance et de mort ? Et, puisqu'il en était à se poser ces questions, pourquoi continuait-il à jouer le jeu de mère ? Pourquoi ne l'avait-il jamais obligée à admettre la vérité, à savoir que leur vie, hélas, n'avait pas été si mauvaise ? Que, tout compte fait et même si on pouvait trouver cela malheureux, ils avaient été favorisés ?

Allons-y, mère. On doit mettre le dîner en route.

Ces salauds, a chuchoté mère.

Ça va aller, a répondu Kugel.

Il l'a aidée à se mettre debout et elle s'est mise à protester – Il ne me reste pas beaucoup de temps – jusqu'à ce qu'il lui promette de descendre la boîte dans sa chambre plus tard pour qu'elle puisse poursuivre son travail. S'il redoutait que Jonas ne découvre ce qu'elle concoctait, la chambre à coucher de mère était l'endroit le plus sûr puisque le petit garçon n'y avait jamais mis les pieds depuis qu'elle était venue habiter avec eux.

À genoux devant le carton, Hannah avait ramassé une petite photo en noir et blanc qu'elle tenait au creux de sa paume tel un oiseau blessé. Elle a secoué la tête en soupirant. C'était une photo de père.

Ce salaud ! a-t-elle dit, la haine vibrant dans sa voix. Une femme, un foyer, deux enfants magnifiques... Quel degré de lâcheté faut-il atteindre pour se suicider ?

Se suicider ? s'est exclamé Kugel. Tu m'as dit qu'il avait disparu. Ou qu'il avait été tué, a-t-il ajouté en se tournant vers leur mère.

Qu'est-ce que ça change ? a répondu mère.

Qu'est-ce que ça *change* ? s'est-il indigné.

Qu'est-ce que ça change ? a coupé Hannah, venant à la rescousse de mère. De toute façon, les choses arrivent, et on n'y peut rien, alors qu'est-ce que ça change ?

Pourquoi tu le détestes autant, alors ? a demandé Kugel.

Qui ?

Père.

Qu'il y ait une explication à son geste ne veut pas dire que je ne puisse pas éprouver de la haine pour lui, a déclaré Hannah en jetant la photo par terre. Et que j'éprouve de la haine pour lui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'explication. Il y a une raison à tout.

Mais Kugel n'était pas d'accord.

C'est complètement ridicule de penser un truc pareil.

C'était une forme de pensée répandue, le « raisonisme », comme il l'appelait. Et les raisonistes étaient une catégorie difficile à cerner : alors que tous les chrétiens sont raisonistes, par exemple, tous les raisonistes ne sont pas chrétiens. Hannah était plutôt *raisoniste dans l'absolu*, c'est-à-dire que, sans se montrer très précise sur ce que la raison pourrait être, elle était convaincue qu'il y en avait une. Cela ne l'aurait pas irrité si sa sœur avait été plus honnête, plus encline à reconnaître, même brièvement, que, s'il y avait en effet une raison à tout, elle avait autant de chances d'être mauvaise que bonne. Mais pour les raisonistes la raison est toujours un truc positif. Grâce à elle, nous comprenions enfin les tenants et les aboutissants des choses. Mais l'idée que tout ne soit qu'une mauvaise blague, l'idée que cette fameuse Raison se foute quand même un peu de notre gueule, eh bien non, jamais ça ne traversait l'esprit d'Hannah.

Hannah était rouge de colère, et si la tête et le torse du locataire n'étaient pas apparus à travers la trappe du grenier, une dispute familiale aurait bel et bien éclaté.

Pas de place, monsieur Kugel ? a-t-il lancé en jetant un regard circulaire. J'ai au contraire l'impression que vous en avez plein, de place.

On était justement en train de ranger, a expliqué Kugel.

Parfait, a rétorqué le locataire. Je vais donc pouvoir enfin monter mes affaires ?

Oui, bien sûr. Laissez-moi seulement trouver un moment plus propice...

Un moment plus propice ? s'est étonné le locataire. Et si c'était maintenant, là, tout de suite ?

Il est tard, a répliqué Kugel. Mon fils sera bientôt couché et je crains que du bruit là-haut ne l'empêche de dormir.

J'espère vraiment que nous n'aurons pas à régler ça au tribunal, monsieur Kugel, a déclaré le locataire.

Que du blabla, a lancé mère.

Je vous demande pardon ?

Penses-tu réellement, a demandé mère à Hannah, qu'il ouvrirait aussi grand son clapet si Alan Dershowitz était ici ?

Descendons, mère, a proposé Kugel en l'entraînant vers l'escalier.

Tu oublies ton sac de courses, a remarqué Hannah.

Je reviendrai le prendre plus tard.

Mère a secoué un doigt vengeur à l'adresse du locataire.

Il vous transformerait en serpillière, voilà ce qu'il ferait, a-t-elle ajouté. Un seul coup de fil d'Alan Dershowitz, un seul petit courrier et vous détaleriez la queue entre les jambes.

Allons-y, mère, a insisté Kugel.

Oui, jeune homme, a-t-elle poursuivi alors que le locataire était déjà redescendu. Si Alan Dershowitz était ici, vous trembleriez dans vos bottes.

MÈRE ÉTAIT ALLÉE AU LIT TÔT, ce qui était heureux car le tapage sur les conduites n'avait pas cessé durant tout le dîner. Parfois, Kugel avait l'impression qu'Anne Frank se servait de ses doigts noués par l'arthrose pour tambouriner sur le tuyau en fer, parfois que c'était ses ongles durs comme des griffes et parfois quelque chose de métallique, une cuillère ou un couteau.

Tap, tap-tap.

Non, a-t-il pensé.

Tap. Tap-tap.

Non.

Qu'elle aille se faire foutre.

Il refusait de réagir. Ce serait l'encourager.

Six millions, il en a tué six millions, et celle-ci s'en est tirée.

Il n'aurait jamais dû penser une chose pareille.

Au moins ne l'avait-il pas dite.

Mais il l'avait pensé !

Ce n'était pas aussi grave.

C'était quand même pas rien.

Il voulait seulement qu'elle arrête. Seulement qu'elle s'en aille.

Dès que le bruit recommençait, Kugel se livrait à une épuisante pantomime : couverts bruyamment reposés sur la table, raclements de chaise, toussotements... Tout cela pour détourner l'attention.

Ça va ? s'est inquiétée Bree.

Fausse route, a-t-il expliqué en se tapotant la poitrine.

Mais de toute façon Bree semblait n'avoir rien remarqué et s'était lancée dans une conversation animée avec Hannah à propos de Brooklyn.

Bree adorait parler de Brooklyn. Quand mère était venue vivre avec eux, Hannah et Pinkus avaient repris son vieil appartement près du pont de Williamsburg et le sujet la captivait.

Elle avait toujours rêvé d'écrire et c'était ce qu'elle faisait depuis un moment, mais si elle était farouchement déterminée à exceller dans cette nouvelle activité il lui restait encore à se faire une place dans le monde de l'édition. Lors de ses instants de doute les plus aigres, quand elle jurait qu'elle n'écrirait plus jamais une ligne avant de prétendre, deux secondes plus tard, qu'elle ne pourrait jamais se consacrer à rien d'autre que l'écriture, il essayait de la convaincre que son style était en constante amélioration et que c'était tout ce qui importait. Chacun a besoin de reconnaissance au-delà du cercle des proches, et sur ce plan Bree n'était pas différente des autres. Les doutes et les regrets commençaient à l'assaillir. Elle avait parlé de s'inscrire à une autre université, de suivre plus de stages d'écriture, de lire plus de livres... Et ces derniers temps, Brooklyn était devenu sa nouvelle obsession.

Tu sais qui j'ai vu, l'autre jour ? lui a demandé Hannah. Philip Roth !

Il semblait que Brooklyn soit devenu le centre névralgique de la vie littéraire, de sorte que Bree ne pouvait s'empêcher de se demander si vivre dans un environnement plus urbain, plus artistique, ne serait pas profitable à sa carrière. Une source d'inspiration. Qu'aurait été Joyce sans Dublin, Miller sans Paris, Kafka sans Prague ?

Vraiment ? a lâché Bree. Est-ce qu'il habite Brooklyn ?

Évidemment ! a répondu Hannah. Philip Roth ? Évidemment !

Tap, tap-tap.

Je pensais qu'il était mort, a dit Bree.

Tap, tap-tap.

Kugel s'est levé pour aller allumer la stéréo sur le buffet.

Peut-être que c'était l'autre type, alors, a ajouté Hannah, plongée dans une intense réflexion.

Comment il s'appelle, déjà ?

Tu peux baisser ce truc ? a lancé Bree à Kugel.

Pardon.

C'est quoi, d'ailleurs ?

Wagner, a répondu Kugel.

Très déprimant.

Kugel a éteint la musique.

Tap, tap-tap.

Il a fait couler l'eau dans l'évier.

Il est allé tirer la chasse d'eau.

Qu'est-ce qui te prend ? a dit Bree. Assieds-toi et mange, enfin !

Je n'ai pas faim.

Plus tard, alors que Bree avait posé la tête sur son torse et se pressait tendrement contre lui dans le lit, Kugel, les yeux au plafond, songeait à ce qu'Anne avait bien pu réclamer. Les coups s'étaient arrêtés depuis un moment. Était-elle morte ? Elle avait eu son pain, ses vitamines... De l'eau ? Lui avait-il laissé de l'eau ?

Caressant le bras de Kugel, Bree a levé les yeux vers les siens.

Je m'inquiète pour toi, a-t-elle dit.

Il dormait mal et peu, ces derniers temps, a-t-elle remarqué, et maintenant il ne mangeait plus...

Est-ce que tu es vraiment préoccupé à ce point par un imbécile d'incendiaire ?

Kugel a haussé les épaules.

Il détestait lui cacher quoi que ce soit, ce fossé sans fond que même le plus petit mensonge creusait entre eux.

Oh, on s'en fiche, a dit Bree avec un sourire, et elle a posé sa jambe par-dessus la sienne en se pelotonnant contre lui. Qu'il la brûle, cette baraque, l'assurance rapportera plus que son prix, de toute façon.

Elle l'a regardé à nouveau et lui a fait un clin d'œil.

Et on ira vivre à Brooklyn.

Il l'a embrassée, souriant à son tour, et lui a assuré que tout allait bien, que c'était juste le stress du déménagement. Bree lui a passé tendrement la main dans les cheveux, déclarant que l'orage était fini, qu'ils n'avaient plus désormais qu'à profiter de leur nouvelle vie. Ses doigts étaient maintenant sur les lèvres de Kugel.

Le tambourinement a repris.

Tap, tap-tap.

Bree l'a embrassé sur la joue, le menton, la bouche.

Il a détourné la tête vers la grille du chauffage, alors elle a embrassé son cou.

Je ne peux pas, a-t-il soufflé.

Tap, tap-tap.

Bien sûr que tu peux. Ça fait si longtemps... lui a-t-elle murmuré à l'oreille, tout en caressant son torse.

Je sais.

Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je ne peux pas, c'est tout.

Pourquoi ?

C'est juste qu'il...

Il a secoué la tête.

C'est juste qu'il y a trop de monde, dans cette maison.

Bree s'est redressée pour le dévisager.

C'est à cause de ta mère, c'est ça ?

Kugel a soupiré. Le moment qu'il redoutait était sur le point d'arriver. Ils n'avaient jamais vraiment discuté de l'installation de mère chez eux, ni de l'impact qu'elle avait sur leur existence. Mais le ressentiment de Bree, il le savait, était allé en grandissant.

Quittant le lit, Bree a enfilé son peignoir et noué la ceinture d'un geste furieux – tap, tap-tap – tout en se lançant dans une diatribe indignée contre mère, et contre Kugel aussi. Elle a repris toutes les accusations qu'elle avait déjà exposées lorsqu'il lui avait annoncé son arrivée : il ne pensait qu'à sa mère, il était le petit chéri à sa maman, il était en train d'abrahamiser leur avenir sur l'autel de son lamentable passé. Elle en avait ras le bol, de tout ça. Trop c'était trop et elle refusait de tout encaisser sans rien dire.

Tandis qu'elle l'accablait de reproches, Kugel était tombé à genoux sur le sol et entassait en hâte sur la bouche de chauffage tous les coussins et toutes les couvertures qu'il avait sous la main, formant un monticule au-dessus de la grille.

Qu'est-ce que tu fabriques ? a demandé Bree.

Elle peut nous entendre, a chuchoté Kugel en continuant à s'activer.

Non, mais c'est dingue ! s'est-elle écriée. C'est vraiment dingue ! Je suis en train de te reprocher de ne penser qu'à ta mère et toi, tu bouches la grille du chauffage pour qu'elle ne m'entende pas ! C'est génial, Sol.

Il s'est arrêté et a levé la tête vers elle.

Ce n'est pas pour mère, a-t-il dit tout bas.

Pour qui, alors ? Jonas ? Il comprend plus de choses que tu ne crois...

Kugel s'est remis debout. Le moment était venu.

C'est... quelqu'un d'autre, a-t-il dit en se grattant le crâne.

Quelqu'un d'autre, a répété Bree en croisant les bras. De quoi tu parles ? Tu te prends pour quelqu'un d'autre, c'est ce que tu essaies de me dire ?

Kugel s'est assis sur la chaise du petit bureau, la tête dans les mains. Au bout de quelques secondes, il a tenté d'affronter le regard de Bree.

C'est Anne Frank.

Bree l'a observé un instant, les poings sur les hanches.

Tu sautes Anne Frank ? a-t-elle demandé. Elle n'est pas un peu trop jeune pour toi, Sol ?

La nuit dernière, a-t-il commencé, j'ai entendu quelque chose...

Il lui a tout raconté. Qu'elle vivait là-haut, qu'elle était si vieille que c'était même grotesque, qu'elle se prenait pour Anne Frank et que Wilbur Junior avait l'air de penser qu'elle l'était en effet. Tantôt stupéfaite, tantôt incrédule, Bree ne le quittait pas des yeux. Il se sentait déjà mieux. Pourquoi ne le lui avait-il pas dit tout de suite ? Le professeur Jovia le lui avait déjà maintes fois expliqué : en mentant dans l'espoir de la protéger, il n'était parvenu qu'à lui faire du mal, alors qu'elle ne lui avait jamais rien apporté d'autre que soutien et encouragement.

Tap, tap-tap.

Bon sang ! s'est-il exclamé. C'est elle !

Repoussant d'un coup de pied le tas de coussins et de couvertures, il s'est aplati devant la bouche de chauffage et a hurlé par la grille : La ferme ! La ferme, bordel !

Horrifiée, Bree s'est écartée.

Tu es devenu fou, a-t-elle dit dans un murmure. C'est le déménagement, l'argent, le stress... Tu as besoin d'aide, Sol. On va t'en trouver.

Kugel s'est assis en tailleur, les mains croisées sur la tête.

L'important, a-t-il déclaré, c'est que nous communiquions. Que nous soyons honnêtes l'un envers l'autre. Quand nous sommes unis, rien ne peut se mettre entre nous. Ces dernières vingt-quatre heures ont été un enfer, Bree. Je suis simplement... vidé...

Tap, tap-tap.

La ferme ! a-t-il lancé à la grille. Elle est un peu exigeante, c'est tout, a-t-il ajouté.

Vraiment ? a déclaré Bree, un doigt pointé vers la bouche de chauffage. Là, maintenant ? Il y a quelqu'un là-haut ? Au grenier ?

Elle parlait tout doucement, la voix tremblante.

Kugel a hoché la tête.

En ce moment même, il y a quelqu'un dans le grenier ?

Il a encore fait oui de la tête.

Essaie de te calmer, a-t-il dit.

De me calmer ?

Oui, de te calmer.

De me *calmer* ? a-t-elle répété plus fort, les yeux brillants de colère.

Alors, Bree a explosé. Comment aurait-elle pu garder son calme ? Comment pouvait-il être sûr qu'elle n'était pas dangereuse, que ce n'était pas une criminelle, une voleuse ?

Elle peut à peine bouger, Bree.

Comment était-il sûr qu'elle n'était pas porteuse d'une quelconque maladie ? Il avait un fils dont il devait se préoccuper, même s'il ne tenait aucun compte de sa femme. Avait-il songé à son fils un seul instant ?

Bien sûr que je tiens compte de toi !

Mais Bree continuait sur sa lancée.

Quel genre d'homme était-il devenu ? Quel genre de père ? Et c'était à cause de ça qu'il n'était pas allé travailler ? Il mettait en péril l'équilibre financier de sa famille, et en pleine dépression économique en plus, uniquement pour s'occuper de cette vieille folle ? Quelles étaient ses priorités ? Avait-il appelé la police ?

Il s'est remis debout et s'est de nouveau dirigé vers la chaise.

J'ai appelé le Centre Simon Wiesenthal, a-t-il répondu à Bree, non sans une certaine fierté.

Il n'était pas idiot, tout de même...

Tu as appelé le Centre Simon Wiesenthal.

Oui.

Avant de prévenir la police ?

Oui. Et ne parle pas si fort. Pour vérifier si elle était morte.

Tu as appelé le Centre Simon Wiesenthal pour vérifier si Anne Frank était bien morte ?

Oui.

Et comment ça s'est passé ?

Ils n'ont pas été très coopératifs.

Son livre s'est vendu à vingt millions d'exemplaires, Sol.

Trente-deux, a corrigé Kugel. Pas facile de réitérer un tel exploit...

Mais Bree en avait assez.

C'était exactement comme avec mère, s'est-elle plainte. Il y avait toujours quelqu'un d'autre qui passait en premier, qui avait soi-disant plus besoin de lui que sa femme et son fils. Elle exigeait qu'il vienne cette intruse sur-le-champ. Et il fallait qu'il téléphone à la police, aussi. Ou bien elle prendrait Jonas et s'en irait. À Brooklyn. Elle ne lui ferait pas subir une chose pareille.

Assis, la tête entre les mains, incapable de riposter, il endurait toute la colère et toutes les insultes qu'elle faisait pleuvoir sur lui. Il savait qu'elle avait raison, tout comme il savait qu'il lui était impossible de faire ce qu'elle demandait.

Tap, tap-tap.

Elle a un numéro, a-t-il murmuré sans lever les yeux.

Elle *quoi* ?

Elle a un numéro.

Quel numéro ?

Sur son bras. Un numéro de déportée.

Et alors ?

Alors, c'est une rescapée.

Et alors ?

Stupéfait par son manque d'empathie, il a cherché son regard.

Et alors ? a-t-il répété. Et *alors* ?

Je ne comprends pas, a rétorqué Bree. Si Elie Wiesel vient sonner chez nous demain, on est censés lui donner la chambre d'amis ?

Pas s'il se pointe comme ça, pas s'il frappe à la porte. Mais si jamais on le découvrait un jour dans la chambre d'amis ?

Découvrait ?

Oui, on le découvre sous le lit, ou dans le placard, ou Dieu sait quoi... Comme je l'ai trouvée, elle. Tu voudrais que je jette Elie Wiesel dehors ?

Qu'est-ce que tu racontes ? a crié Bree. Si je trouvais Elie Wiesel sous le lit en faisant le ménage dans la chambre d'amis, tu ne le mettrais pas dehors ?

Kugel a secoué la tête.

Non, a-t-il déclaré, étonné par sa propre réponse.

Pourquoi non ?

C'est Elie Wiesel, chérie.

Tu as perdu la raison !

Pas si fort.

Tu as perdu la raison.

Moi ? a-t-il répondu. Tu veux que je flanque Elie Wiesel à la rue et c'est moi qui ai perdu la raison ?

Donc, si Simon Wiesenthal s'installe dans le sèche-linge, tu ne vas pas lui dire de s'en aller ?

Il est mort, chérie.

C'est une hypothèse.

Une hypothèse ? a répété Kugel.

Il n'aimait pas ce qu'il était en train de faire ni ce qu'il était en train de penser, et encore moins le ton avec lequel il lui parlait.

Une hypothèse, a-t-elle insisté.

Une *hypothèse*, non, a-t-il répliqué. Quoi qu'il arrive, je ne jetterais pas Simon Wiesenthal hors du putain de sèche-linge.

Et Soljenitsyne, alors ? a supposé Bree. Imaginons qu'on s'apprête à sortir pour aller dîner, je prends une douche, j'ouvre la penderie pour choisir une robe et là, qui je trouve, Alexandre Soljenitsyne assis par terre. Il a le droit de rester, lui ?

C'est ridicule, a lancé Kugel.

Mais au fond il était soulagé d'être enfin parvenu à sa limite. Soljenitsyne, il le jetterait dehors ; ça, c'était sûr et certain.

Ah, c'est moi qui suis ridicule ?

Soljenitsyne n'a pas été victime de l'Holocauste, chérie.

Il était au goulag ! Le goulag, ce n'est pas l'Holocauste ? Donc, tu n'accueilles que des rescapés de l'Holocauste, exclusivement ?

Pas si fort, a-t-il de nouveau demandé.

Il s'est levé, la mine navrée, et s'est tourné vers la fenêtre. Les bois étaient sombres, sinistres. Il aurait tellement aimé tomber sur un incendiaire ou même des crottes de souris. Il avait conscience de ne pas bien se comporter avec Bree, et il s'en voulait terriblement, mais elle se montrait déplaisante. Elle avait de la famille qui avait péri dans les camps, elle aussi. Comment pouvait-elle être aussi froide ?

Tap, tap-tap.

Tu sais, a-t-il repris, ça n'a pas été facile, pour moi non plus. J'ai essayé de te protéger, de t'épargner tout ça... Ça fait des jours que je ne dors pas, Bree. Je me suis fait envoyer paître par un agent immobilier, par une fondation pour la mémoire de l'Holocauste, qu'a d'ailleurs peut-être contactée la Ligue antidiffamation... Ça n'a pas été facile, tu comprends ?

Tap, tap-tap.

Kugel a retiré les derniers coussins de la bouche de chauffage.

La ferme, bordel ! a-t-il bramé en se penchant dessus. Je vous ai entendue, OK ? J'ai entendu !

Il a attrapé sa robe de chambre sur le lit, l'a enfilée avec rage.

Et Sharansky, alors ? s'est enquis Bree. Il n'a pas connu l'Holocauste, lui non plus...

Bree, a gémi Kugel en se dirigeant vers la porte. Je ne virerais pas Sharansky, non.

Où tu vas ?

Il a gagné le couloir en quelques pas furibonds, tiré sur l'escalier escamotable, gravi les marches quatre à quatre, et, ce faisant, il a songé : Peut-être que je devrais en effet la virer, cette salope.

Le grenier était plongé dans l'obscurité.

Qu'est-ce qu'il y a ? a-t-il crié.

Pas de réponse.

Qu'est-ce que vous voulez ? a-t-il ajouté en marchant vers le mur de cartons. Je ne suis pas d'humeur à plaisanter. À jouer à ce jeu de cache-cache à la con !

Il a jeté un œil par-dessus les boîtes. Anne Frank était là, allongée sur le flanc, endormie. Son ordinateur portable était éteint. Il entendait sa respiration bronchitique. Il entendait...

Tap, tap-tap.

Se tournant vers le conduit situé au milieu du grenier, il s'en est approché lentement.

Tap, tap-tap.

Il s'est agenouillé à côté du tube en métal.

Mère ?

Sa voix lui est parvenue, lointaine mais audible.

J'ai peur...

Kugel a fermé les yeux et sa tête s'est affaissée.

Mère, il faut dormir, maintenant.

Je vous entends vous disputer, a-t-elle répondu. Je n'aime pas ça.

On ne se dispute pas, mère !

Je ferais mieux de partir.

Tu n'as pas à partir, mère. On ne se disputait pas.

Pardon.

Il faut dormir, maintenant.

Je suis un poids.

Dormir, mère...

Après s'être relevé, il est allé jeter un dernier coup d'œil à Anne Frank, puis il a redescendu l'escalier à pas de loup. Lorsqu'il s'est recouché, Bree lui tournait le dos, étendue tout au bord de l'autre extrémité du matelas.

Elle ne restera pas, a-t-elle annoncé.

Je ne vais pas traîner Anne Frank dans un escalier amovible, chérie. Je ne vais pas la jeter sur mon épaule, hurlante et furieuse, pour l'abandonner sur la pelouse devant ma maison. Excuse-moi, mais je ne ferai pas ça.

Anne Frank est morte, a dit Bree.

Si seulement...

Elle a éteint sa lampe de chevet et remonté les couvertures sous son menton. L'obscurité qui l'entourait, maintenant, était une vraie bénédiction pour Kugel.

Elle ne restera pas, a répété Bree.

Le dos tourné, Kugel a contemplé le mur en face de lui.

Pourquoi n'avait-il pas pu trouver de la merde, et point final ?

Elle veut juste terminer son livre, a-t-il expliqué.

Je ne suis pas d'humeur à plaisanter.

Telle fut la réponse de Bree.

CETTE NUIT-LÀ, KUGEL A RÊVÉ qu'il était à la fenêtre de sa chambre et que soudain il apercevait une longue procession de vieillards clochardisés, hommes et femmes décharnés, flétris, qui se traînaient à perte de vue le long de son allée dans un concert de râles et de geignements. Pieds nus, vêtus de tuniques d'hôpital souillées ou de pyjamas gris repoussants qui drapaient leur anatomie dévastée, ils avançaient cassés en deux, les membres tordus et couverts de pansements. Certains avaient la tête bandée, d'autres s'appuyaient sur des déambulateurs ou des béquilles en bois, d'autres encore tiraient des perches à perfusion dont les petites roulettes noires s'accrochaient au gravier. Il y en avait qui perdaient l'équilibre, s'effondraient par terre et n'arrivaient plus à se relever, mais les autres ne leur prêtaient aucune attention, n'essayaient même pas de les aider à se remettre debout, continuaient à tituber sans hésiter à les piétiner parfois dans leur avancée têtue. Ils lui faisaient peur même s'il ne pouvait s'expliquer pourquoi, vieux et chétifs comme ils étaient. Il se précipitait en bas, sortait sur le perron et leur criait de quitter sa propriété immédiatement, les menaçait d'appeler les autorités s'ils ne s'en allaient pas, mais ils ne tenaient pas compte de ses cris, poursuivaient leur marche chancelante vers la maison en grognant et gémissant, un bruit qui suggérait plus un troupeau de bétail harassé que des êtres humains, et toujours plus proche maintenant. Comme Jonas avait suivi Kugel dehors, il lui ordonnait de rentrer, de verrouiller la porte et de dire à Bree de téléphoner à la police. Ils se rapprochaient toujours. Il se penchait, ramassait une pierre aux angles coupants et la lançait de toutes ses forces dans leur direction. Le projectile atteignait un vieillard à la tête, il entendait l'impact sur son crâne, mais cela ne semblait pas l'avoir affecté, ou en tout cas cela ne le ralentissait pas et après un brusque mouvement de la tête il continuait à se traîner en avant. Kugel lançait une autre pierre, et une autre encore, atteignant des épaules, des torsos, des crânes, mais sans plus d'effet que la première fois, et ils se rapprochaient toujours plus, jusqu'à ce qu'ils l'encerclent. Il appelait Bree au secours, se cachait le visage dans les mains et fermait les yeux, se préparant aux coups qui allaient pleuvoir sur lui, car même là il se sentait incapable de les attaquer avec ses poings. Mais les coups ne venaient pas. Les paupières closes, il les entendait passer autour de lui avec leurs grognements, leurs gémissements, leurs « oy-vé », comme s'il n'existait pas. Ils dégageaient une odeur rance, celle de vieux livres abandonnés dans un coin sale. Il ouvrait les yeux et les voyait, leurs jambes nues et maigres couvertes de suie et de boue. Certains avaient enveloppé leurs pieds dans des chiffons et des journaux qui n'étaient pas écrits en anglais, mais dans une langue étrangère qu'il n'arrivait pas à reconnaître. Quand le dernier l'avait dépassé, il se retournait et les suivait au coin de la maison tandis qu'ils poursuivaient leur marche obstinée vers la falaise abrupte au bout du terrain. Hé ! leur criait-il. Faites attention là-bas ! Mais cette fois encore ils ne lui prêtaient aucune attention. Hé ! Ils continuaient à claudiquer en bêlant, en brayant, en direction de leur destin et bientôt ils atteignaient le précipice et tombaient dedans un par un, sans broncher, à la rencontre de leur mort qui les attendait en bas...

Il s'est réveillé dans un sursaut.

Redressé sur son séant, il a tendu l'oreille.

Un bruit ?

Il s'est rallongé sur le dos pour tenter de se rendormir, mais de nouveau il a entendu un bruit, la même chose.

Quand je serai mort, a-t-il pensé. Quand je serai mort, je pourrai peut-être enfin trouver un peu de putain de sommeil.

Tiens, d'ailleurs cela pourrait faire l'affaire pour ses dernières paroles. « Dormir, enfin. » Ou : « Enfin dormir. » Ou : « Dormir, qui sait ? » Ou : « Peut-être dormir ? » Ou : « Dormir et dormir plus

encore ? »

Quelque chose dans ce style.

Il a noté tout ça dans son calepin.

Byron, sur son lit de mort : Maintenant, je vais dormir. Bonne nuit.

Et pourquoi pas : « Ne me réveillez pas pour le petit déjeuner » ?

Ou encore : « N'oubliez pas d'annuler mon abonnement au *New York Times*. »

Ou cette plaisanterie éculée : « Ne plus déranger, svp. »

Ça ne ferait pas mal, sur une pierre tombale.

« Solomon Kugel. Né. Décédé. Ne plus déranger, svp. »

Ce bruit, encore. Un grincement.

Ça pourrait être... rien.

Une porte qui s'ouvre.

Deux arbres secoués par le vent dont les troncs froteraient l'un contre l'autre. Rien de plus.

Ces derniers temps, la Nature essayait sans cesse de lui flanquer la trouille. Elle se foutait de sa gueule. À cause des variations de température, toutes les boiseries de sa maison se dilataient ou se contractaient avec des bruits terrifiants. Comme si une poutre de la toiture venait de céder, comme si la baraque entière menaçait de s'effondrer, les réduisant tous en charpie. Impossible de ne pas noter non plus que la foudre ne semblait tomber que la nuit, quand c'était encore plus effrayant, ou que si la Nature vous surprenait assis tranquillement dans votre véranda un beau matin, goûtant la chaude brise estivale et une bonne tasse de thé, elle s'ingéniait alors à vous gâter le plaisir : une porte qui claque, le journal qui s'envole, une table qui se renverse. D'accord, d'accord, François-Marie, il faut cultiver notre jardin et tout ira bien. Mais si notre jardin essaie de nous tuer, on fait quoi ?

Ce crissement, encore.

Tout en prenant soin de ne pas réveiller Bree, Kugel est allé de nouveau poser son oreille sur la grille du chauffage. Il a retenu sa respiration. Même si la ventilation ne la vomissait pas à travers toute la ville, la puanteur était insupportable. Il a capté le léger ronflement de Jonas endormi, ainsi qu'un gémissement de douleur qui provenait sans doute de mère. Le clavier d'Anne était silencieux, alors que d'habitude il pouvait l'entendre taper sur son ordinateur, à cette heure de la nuit. Ce grincement, ce crissement venait-il d'elle ? Était-elle en train de déambuler dans la maison ? Cette folle arpentant les lieux...

Anne ? a-t-il chuchoté dans le conduit.

Rien.

Mère ?

Rien.

Maman ?

Il est sorti sur la pointe des pieds dans le couloir obscur. Soulagé de constater que la trappe du grenier était fermée, il a décidé d'aller jeter un coup d'œil à Jonas. Il n'ignorait pas que les parents étaient censés aimer regarder leur enfant dormir, mais pour sa part il faisait tout pour l'éviter. Son fils lui paraissait encore plus vulnérable dans son sommeil, son fragile thorax se soulevant et s'abaissant délicatement, comme s'il pouvait s'arrêter à tout moment sans raison, sans aucun symptôme avant-coureur, vivant un instant, privé de vie le suivant. De nuit comme de jour, ça craignait.

Il fallait qu'il s'achète une arme.

Une petite.

Juste pour se protéger.

Enfin, pas trop petite non plus.

Il est descendu précautionneusement au rez-de-chaussée et a pris la torche électrique près de la porte du jardin avant de sortir.

Y a quelqu'un ? a-t-il chuchoté.

Ou un chien. Un gros. Enfin, pas trop gros non plus.

Il a allumé sa lampe. Le faisceau de lumière semblait d'une faiblesse lamentable face à la noirceur de la nuit. Il faisait frais. Il s'est demandé si le grenier était moins étouffant, maintenant, ou s'il devrait lui acheter un ventilateur. Mais il ferait peut-être trop froid, alors ? Elle était vieille, après tout. Peut-être valait-il mieux lui rapporter des couvertures.

Braquant la torche sur la première ligne d'arbres à l'orée du bois, Kugel a crié :

Je sais que tu es là-bas, putain d'enfoiré !

Il a attendu.

Rien.

Quel monde.

Qui que vous soyez, où que vous vous trouviez, que ce soit la nuit ou le jour, vous pouvez ouvrir la porte de derrière, beugler Je sais que tu es là-bas, putain d'enfoiré, et neuf fois sur dix vous aurez raison. L'enfoiré n'est peut-être pas dans votre jardin, ni dans celui du voisin, il se peut qu'il soit dans la ville d'à côté, l'État d'à côté, le pays d'à côté, mais il est là *quelque part* et il vous veut du mal.

Pourquoi souriait-il, le Type au sourire ? Il avait perdu la raison ? Le photographe lui avait lancé une blague ? Ou bien se moquait-il de lui-même, de son piteux état, du fait qu'il était nu et décharné ?

Le photographe lui avait peut-être demandé quel était son meilleur profil. Et le Type au sourire de baisser les yeux sur son corps squelettique.

Je ne suis qu'un seul et même profil.

Peut-être qu'il ne souriait pas, après tout. Pourquoi Kugel tenait-il tant à ce qu'il sourie ? Parce que c'était le cas, qu'il l'ait voulu ou non.

Je sais que tu es là-bas, bordel ! a-t-il encore hurlé.

Un calibre 22.

Rien de trop dingue.

Une petite arme. Mais pas trop petite. Pour se protéger.

Un doberman.

Juste au cas où.

La défense de mère face à tous les enfoirés du monde était la paranoïa.

Mieux vaut gémir que guérir.

C'était une théorie, il fallait au moins le reconnaître.

Le professeur Jovia désapprouvait les armes à feu, non à cause du danger qu'elles représentaient mais parce qu'elles symbolisaient un espoir préoccupant. La simple notion d'autodéfense lui faisait froncer les sourcils, à tous les niveaux, de la Défense nationale aux armes de poing, et il voyait une inquiétante similarité entre les propriétaires de revolver et les fanatiques de la santé, les premiers avec leur fol espoir de se prémunir contre la menace des hommes, les seconds contre celle de la vie, de l'âge, de la Nature, de la mort.

Il n'y a pas de joggeur heureux, disait-il. Et pareil pour quelqu'un qui possède un flingue. Vous savez pourquoi ?

C'est une blague ? avait demandé Kugel.

Non, avait répondu le professeur. C'est parce que l'un comme l'autre sont à la poursuite de l'inatteignable. Alors ils courent plus longtemps, soulèvent plus de poids, consomment plus de protéines et moins d'hydrates de carbone, ou plus d'hydrates de carbone et moins de protéines, ou ils

achètent une arme plus puissante, une deuxième, une troisième. Ces schmocks. Dans toute l'histoire des armes à feu, est-ce qu'un seul amateur de flingues s'est contenté de quelque chose de petit ? Si un petit revolver suffit à me protéger, imagine ce que je pourrais faire avec une arme plus grosse ? Et la plus grosse de toutes ? Et une bombe ? Dites-moi, Kugel, ce qui est arrivé à Helen Keller quand elle est tombée dans l'étang.

Kugel avait soupiré.

Je ne sais pas. Qu'est-ce qui est arrivé à Helen Keller quand elle est tombée dans l'étang ?

Elle s'est noyée, avait répondu le professeur. Elle a lutté pour remonter à la surface, mais l'effort n'a qu'aggravé le manque d'oxygène, ses poumons se sont affolés, rapidement les spasmes de sa poitrine ont cessé, elle a perdu conscience et elle est morte.

Je ne comprends pas, avait avoué Kugel.

Peut-être avait-elle fait un jogging, le matin même. Peut-être avait-elle un calibre 22 dans le tiroir de sa coiffeuse.

Il a balayé de sa torche le spectre de la forêt. Rien n'a bougé.

Connard ! a-t-il crié.

Et : Déconne pas avec moi !

Puis il est rentré dans la maison et a fermé la porte à clé.

Ou un rottweiler. Avec un collier à clous.

Après l'air frais du dehors, la puanteur ambiante lui a paru encore plus forte. Les techniciens du service de nettoyage avaient émis l'hypothèse qu'elle provenait peut-être d'un animal ayant trouvé la mort dans un conduit où il était venu chercher son salut, mais cela n'expliquait pas que l'odeur soit revenue après leur passage, ni qu'elle ait empiré depuis quelque temps.

Je suis debout, de toute façon, a-t-il pensé, autant essayer de voir d'où ça vient.

À quatre pattes, le nez levé, il s'est dirigé vers le salon en reniflant. Ici, l'odeur était moins forte, mais elle revenait dans le couloir et le hall d'entrée. Devant la chambre du locataire, elle lui a semblé gagner en intensité.

Il savait bien que le salaud tramait quelque chose...

Il a hésité à frapper à la porte, à demander ce qu'il fabriquait là-dedans, mais comme il était tout de même trois heures du matin il a décidé d'attendre le lendemain. Pour en avoir le cœur net, il a continué à avancer à quatre pattes et bon, pour être tout à fait honnête, l'odeur était particulièrement atroce devant la chambre de mère.

Se relevant d'un bond, il a donné quelques coups discrets sur la porte, sans obtenir de réponse. Prenant doucement le loquet dans sa main, il l'a tourné avant de pousser le battant sans bruit.

Mère ? a-t-il murmuré.

Rien.

Il est entré. Le lit était vide.

Mère ?

Il a perçu un bruit au fond de la chambre. Après avoir allumé la lumière, il a contourné le lit.

Maman ?

Il l'a découverte accroupie au-dessus de la bouche de chauffage, d'abord le halo argenté de ses cheveux tandis qu'elle regardait attentivement quelque chose entre ses genoux, tête baissée.

Mère ? a-t-il répété.

Et quand elle s'est redressée il a tout de suite reconnu l'expression sur son visage, la même que celle qu'il avait chaque année, chaque jour et chaque soir après la Pâque, une fois qu'il avait mangé les matsot, le maudit pain de misère. En le voyant, elle a secoué la tête et, les joues rougies par

l'effort, elle a déclaré :

C'est toujours la même chose, depuis la guerre.

Je sais, a dit Kugel.

Depuis le mur, Alan Dershowitz les observait.

Ces salauds, a sifflé mère.

Ça va aller, a répondu Kugel. Ça va aller.

LE LENDEMAIN, KUGEL S'EST RÉVEILLÉ TÔT, incommodé par les rayons de soleil qui s'étendaient dans la pièce comme de foutus machins peuvent s'étendre sur un foutu truc.

Pourquoi les enfants représentent-ils toujours le soleil avec un sourire ? C'est une mégaboule de feu, les gosses ! C'est la furie et la dévastation. On ne sait pas ce qu'il fait mais en tout cas, putain, il ne sourit pas !

Kugel s'est levé et habillé. Il s'est rendu dans le jardin, a éparpillé des légumes pour mère, et après avoir fait un doigt à Anne Frank, il a décidé d'aller se balader en vélo. La bicyclette était un cadeau de Bree après le déménagement – ça semblait tellement lointain, maintenant –, toute de titane, fibre de carbone et peinture jaune vif. Elle la lui avait offerte dans l'espoir d'apaiser son humeur, mais ce n'était pas du tout l'effet qu'elle avait eu sur lui. Il trouvait stressant de devoir vérifier l'état des pneus, de s'inquiéter de la prochaine côte à grimper, des voitures et des camions qui filaient à quelques centimètres de lui... Certes, il ne pouvait renoncer à l'idée, au fait que le vélo *devait* être apaisant, même si ça ne marchait pas avec lui, et il ne voulait pas que Bree pense qu'il n'appréciait pas son attention ou, pire, qu'il était incapable d'y prendre plaisir, à ça comme à quoi que ce soit d'autre. Anhédonie : l'incapacité à éprouver du plaisir, avait diagnostiqué un psychiatre qu'il avait consulté. Ce à quoi Kugel avait rétorqué que non, ce n'était pas une incapacité, c'était la conscience que le plaisir n'est qu'un prélude à la souffrance, à quoi le psychiatre avait répondu : Exactement.

Et donc Kugel pédalait, avec l'espoir que ça le calmerait et en sachant que ce ne serait sans doute pas le cas, avec l'espoir que ça atténuerait la colère de Bree et en sachant que c'était très improbable. Il espérait qu'elle le verrait remonter l'allée sur sa bicyclette et qu'elle penserait : Bon, il essaie, au moins. Peut-être qu'elle l'épierait par la fenêtre du salon pendant qu'il se battrait avec l'insupportable gravier. Voilà, c'est pour ça que je l'aime, que je l'ai toujours aimé, se dirait-elle. Il a commis des erreurs, bien sûr, mais c'était avec les meilleures intentions, et ne fait-il pas de son mieux maintenant pour les corriger, pour prendre un nouveau départ ? Ça ne doit pas être facile pour lui, non ? Et alors peut-être envisagerait-elle même de lui présenter des excuses...

Il est parti, le vent dans ce qui aurait pu être, quelques années auparavant, ses cheveux.

Tout était mort, ce matin.

Tortues broyées.

Ratons laveurs éventrés.

Écureuils écrasés.

De tous les animaux ayant péri sur la route, il trouvait toujours que les écureuils gris étaient les plus dérangeants. Était-ce parce qu'ils semblaient si innocents ? Ils ne l'étaient pas du tout, il le savait pour les avoir observés de temps à autre dans le jardin, se battant, se volant leurs réserves de nourriture, attaquant les oiseaux. Ils étaient adorables, ces enfoirés obsédés par leur territoire. Ils étaient dans la survie permanente et ce n'est jamais joli, de survivre. Mais alors pourquoi étaient-ils si touchants lorsqu'ils finissaient en cadavre sur la route ? Peut-être était-ce justement à cause de ça, leur lutte incessante pour la vie, sans cesse en train de galoper, de sauter, de fuir. Parce que les crêpes aplaties sur la chaussée justifiaient les peurs des futures générations d'écureuils gris. Ce tas de poils, dirait Mère Écureuil à ses enfants, était votre grand-père ; cette tache de sang votre tante. Ou bien c'était parce que quand ils s'élançaient pour traverser la route ils paraissaient si sûrs de parvenir de l'autre côté, beaucoup plus que les autres animaux. Les chevreuils, tout comme Kugel, avaient l'air de savoir qu'ils n'y arriveraient jamais. Ils faisaient deux pas hésitants sur le macadam, frissonnants d'effroi, attendant le camion qui allait les écraser, la voiture qui les couperait en deux. Ou bien c'était la façon

dont ils explosaient, a-t-il songé en arrêtant son vélo et en posant un genou à côté de l'un de ces écureuils gris désormais réduits à la double dimension. Il a ramassé une branche, l'a plantée dans la dépouille. Alors que les autres espèces semblaient avoir été passées au fer à repasser, nettement aplaties sur la route sans se répandre partout, les écureuils gris paraissaient avoir imploré sous l'impact comme un tube de dentifrice pressuré à la base, comme de petits paquets de ketchup poilus, le poids du gigantesque véhicule ayant fait jaillir toutes les entrailles et toute la matière grise de leur corps menu. Celui-ci était comme tous les autres écureuils victimes de la circulation : une forme hirsute et aplatie dont la petite tête avait laissé échapper une éjaculation rouge-gris de sang et de matière cervicale. Kugel avait l'impression qu'ils étaient morts d'avoir eu une bonne idée, une excellente idée, une idée si révolutionnaire qu'elle avait fait exploser leur adorable petite tête. Comme s'ils avaient trouvé le remède à quelque maladie, ou s'ils avaient prouvé l'existence de Dieu – ou sa non-existence –, ou s'ils avaient saisi la signification profonde de la vie.

Tu le croiras jamais, Stan, mais la vérité c'est que notre existence n'est que *tchac-bam*.

Quelle ironie, s'est dit Kugel tout en détachant le cadavre tout aplati de la chaussée à l'aide de sa branche. Car en réalité la cause de leur mort était une mauvaise idée, une idée épouvantable, la pire idée de l'univers mais qui leur avait sans doute semblé lumineuse quelques instants avant d'être écrabouillés. Ils mouraient de « et si on traversait ? », de « et si on allait voir de l'autre côté ? ».

Je me demande si la vie est mieux là *splatch*.

Ça semble être un endroit génial pour élever ses *bang* !

Eh bien, on pourra toujours revenir s'il ne *uuuuff*...

Si ces bestioles le dérangent tant, avec leur espoir désespéré, c'était parce qu'elles lui rappelaient lui-même. Peut-être que le professeur Jovia avait raison. Pendant que le cadavre de cet écureuil naïf se délitait, l'écureuil Anne Frank était à l'abri, amassait ses noix pour l'hiver et laissait les autres, les doux rêveurs, tenter leur chance de l'autre côté de la route.

Et si elle mourait ?

Anne Frank.

Et si elle était déjà morte ?

Il a jeté la dépouille sur le bas-côté, content d'aider l'indécrottable optimiste à atteindre, fût-ce dans la mort, sa destination rêvée, puis il est remonté en selle et s'est remis à pédaler. Ce n'était pas tant le décès d'Anne Frank qui était un souci que l'idée d'avoir un cadavre chez soi, même pour peu de temps. Et si elle mourait sur sa couche, juste au-dessus de la chambre de Jonas ? Et si elle mourait d'avoir eu une grande idée ? Il était surprenant de constater avec quelle rapidité il était passé de l'envie de la tuer à l'inquiétude de la savoir morte. Qui pouvait la blâmer, d'ailleurs ? Peut-être que la vraie folie n'était pas de se cacher toute sa vie dans un grenier mais au contraire de ne pas le faire. Demandez à l'écureuil.

Quelles seraient les dernières paroles d'Anne Frank ? La question lui est venue pendant qu'il roulait. On est à court de carburant, a constaté Amelia Earhart dans son dernier contact radio avant que son avion ne disparaisse. Bien sûr, c'étaient seulement les derniers mots qu'on avait pu recueillir, son ultime déclaration, alors que l'appareil piquait du nez, pouvait avoir été Meeerde. C'était le plus probable, en fait. Mais personne n'acceptera jamais que les dernières paroles de quelqu'un soient Meeerde, et cela même si ce commentaire est le plus approprié qui soit. Il était aussi possible qu'elle ne soit pas morte en s'écrasant au sol, qu'elle ait atterri saine et sauve sur une île, qu'elle ait remercié Dieu puis se soit aperçue que l'île était déserte, sans rien à manger, et qu'en conséquence ses derniers mots aient été : Merde, et maintenant, je fais quoi ?

Pas mal, ça.

Et maintenant, je fais quoi ?

Il fallait qu'il le note une fois rentré chez lui.

Dernières paroles de Laurence Sterne : Maintenant, c'est le moment.

Mais au fond de lui il pensait : Meeeeerde.

Goethe : Lumière ! Plus de lumière !

Mais au fond de lui il pensait : Meeeeerde.

Meeeeerde, ce n'était pas mal, pour s'en aller. Au diable toutes les remarques profondes, spirituelles ou absconses. En y réfléchissant, Anne Frank lui semblait quelqu'un qui voudrait que son dernier mot soit meeeeeerde.

Gary Gilmore : Allons-y.

Allen Ginsberg : Ciao, les gars !

Plongé dans une méditation sur les dernières paroles des uns et des autres et sur la disparition d'Anne Frank, Kugel a dérivé au milieu de la chaussée et une camionnette noire l'a esquivé en klaxonnant furieusement.

Connard ! a beuglé le chauffeur.

Tout en rectifiant sa trajectoire, Kugel lui a fait un doigt, s'attirant ainsi un autre coup de klaxon vengeur.

Les camionnettes sont le véhicule préféré des assassins. Tueurs en série, violeurs, cambrioleurs. Rien de bon ne peut arriver dans une camionnette. La police devrait avoir le droit d'arrêter les conducteurs de camionnette sans raison. La raison, c'est ta camionnette, connard !

Il a passé le reste du trajet à se demander avec inquiétude si le sinistre engin allait revenir pour le pousser dans un fossé, lui rouler dessus ou lui loger une balle dans la tête. Ensuite, il volerait le vélo que Bree lui avait offert et le vendrait sur eBay. Comme neuf, n'a servi qu'une fois. Légères éraflures sur le cadre.

La vie de grenier. Voilà qui était fait pour lui.

Je devrais aller faire un tour à vélo, ça m'aiderait à *bang*.

Il faut que j'apprenne à m'arrêter et à respirer le *vlam*.

Quel merveilleux *tchac-pang*.

À son retour à la maison, il était en nage. Il a jeté un dernier regard dehors avant de fermer la porte, au cas où la camionnette noire l'aurait suivi. Il a tourné la clé. Puis il a rouvert, poussé sa bicyclette à l'intérieur et reverrouillé la porte.

Il est resté là, l'oreille tendue. À part Bree en train de préparer le petit déjeuner, aucun bruit. Il s'est agenouillé pour écouter par la bouche de chauffage. Pas de tambourinage sur les conduits, tant mieux. Il a entendu le locataire parler au téléphone. Et rire. Qu'est-ce qui le faisait rire ? Il devait sans doute se moquer de Kugel, le ridiculiser.

P'pa ?

La voix de Jonas l'a obligé à se redresser. Il était encore en pyjama Spiderman, lequel était couvert de miettes.

Oh, ah... Hé, mon grand.

Qu'est-ce que tu fais ?

Je... oh, je vérifiais juste le chauffage.

Il est cassé ?

Non, non, il marche très bien.

P'pa ?

Ouais, mon grand ?

Pourquoi le vélo il est dans la maison ?

Pourquoi ? Je me suis dit qu'il serait plus en sécurité ici... Mais qu'est-ce que tu manges ?

Jonas a levé le bout de pain qu'il avait dans la main.

Le pain de Grandma, a-t-il répondu.

Le pain de Grandma ?

Jonas a acquiescé.

Elle te l'a donné ? a demandé Kugel.

Jonas a secoué la tête.

Je l'ai trouvé dans le canapé.

Kugel a poussé un soupir. Depuis qu'elle avait lu que c'était une habitude chez nombre de rescapés de l'Holocauste, mère s'était mise à cacher du pain un peu partout, sous son matelas, sous les tapis, entre les coussins du sofa...

Est-ce que ta grand-mère a dit que tu pouvais le prendre ? a-t-il demandé en se remettant debout.

Jonas a fait signe que oui, et il a mordu dans la tranche.

Vraiment ?

Je l'ai vue le mettre là-bas, hier soir.

Et elle a dit que tu pouvais le prendre ?

Hmm-hmm, a fait Jonas. Elle a dit que je lui dirais merci.

Joney, a dit Kugel en se baissant pour embrasser son fils sur le crâne, ne mange pas le pain de Grandma. Si tu veux du pain, demande-moi.

P'pa ?

Ouais, mon grand ?

Pourquoi Grandma elle met du pain dans le canapé ?

Eh bien, tu vois, mon grand, elle est vieille...

Toi, tu mettras du pain dans le canapé quand tu seras vieux ?

Probablement.

Et moi ?

J'espère que non.

Mère est entrée, chapeau de paille sur la tête et panier plein de légumes au bras, et Kugel a prié Jonas d'aller prendre son petit déjeuner à la cuisine.

Je t'avais demandé de ne pas faire ça ici, a-t-il lancé à mère lorsque Jonas a quitté la pièce.

Pas faire quoi ?

Cacher du pain.

Elle a eu un geste d'impatience.

Quoi, il n'y a pas d'holocaustes, à Stockton ?

Non, justement.

On verra.

Je te l'avais demandé, mère. J'avais peur que Jonas s'en aperçoive.

Et ?

C'est fait.

Et ?

Et je ne veux pas avoir à lui expliquer ce qu'est un génocide à son âge.

Pourquoi pas ?

Il a *trois* ans.

Et alors ?

Et alors, je ne veux pas l'effrayer.

Quand ils viendront enfoncer sa porte à coups de botte, il me remerciera.

Quand qui viendra enfoncer sa porte ?

Qui que ce soit.

Qui que ce soit ?

Quelle différence ? Une porte enfoncée est une porte enfoncée. C'est si important pour toi, l'identité de la personne qui l'enfonce ?

À cet instant précis, Kugel a décidé qu'il mourrait heureux et estimerait que son humble vie avait été un succès si dans les années à venir, quelque part, un jour, qui que ce soit enfonçait la porte de Jonas et que celui-ci se montrait surpris. Ébahi. Choqué. Complètement stupéfait. S'il te plaît, mon Dieu. Sourcils levés, mâchoire pendante. Quoi, ils enfoncent les portes, maintenant ? Depuis quand ? Attendez, une minute, ils mettent les gens dans des *fours* ? Ce doit être une blague de mauvais goût. Depuis quand des gens mettent d'autres gens dans des *fours* ?

Si tu tiens absolument à cacher du pain, a-t-il repris, fais-le dans ta chambre.

Avec une autre moue ennuyée, mère s'est dirigée vers la cuisine.

Ne sois pas si bête, a-t-elle lancé. Ce sera le premier endroit où ils iront regarder.

Oui, il espérait que Jonas serait sous le choc...

Éberlué.

Après avoir vérifié qu'il avait bien fermé à clé la porte d'entrée, Kugel est allé à la cuisine, lui aussi. Devant la plaque de cuisson, Bree préparait des œufs brouillés. Jonas était assis à la table garnie d'assiettes de pain et de muffins. Par la fenêtre, il a vu mère qui, retournée à son potager, remplissait un deuxième panier de légumes achetés au supermarché et se réjouissait de la belle récolte qu'elle avait mise au monde.

En regardant Bree s'activer, ses hanches se balancer légèrement, Kugel a éprouvé une vague de désir. Dans sa vie, il n'avait aimé qu'une autre femme, une Afro-Américaine appelée Aliyah, que mère avait réprouvée parce qu'elle n'était pas juive. Elle serait la fin des Kugel, gémissait-elle, ce qui lui faisait désirer Aliyah encore plus, au point qu'il était prêt à négliger que son prénom signifiait en hébreu « montée », un terme employé communément pour désigner le fait d'émigrer en Israël et qu'il détestait pour le jugement implicite et le complexe de supériorité qu'il contenait. Il aimait Aliyah, l'adulait même, mais il se demandait aussi, non sans inquiétude, si une partie de lui, même infime, ne désirait pas Aliyah par simple contradiction. Hélas, elle s'impliquait avec passion dans la défense de la cause de la communauté afro-américaine et ne semblait vouloir discuter avec lui que de son peuple, de l'esclavage, de Tuskegee et de Birmingham.

On peut parler d'autre chose ? avait-il suggéré, un soir.

Comment, parler d'autre chose ?

Je n'ai pas envie de parler du passé sans arrêt.

Le passé est le présent, avait répondu Aliyah.

Alors parlons d'Auschwitz, avait-il proposé. Remplissons la baignoire, mettons plein de mousse dedans, déshabillons-nous, entrons dans l'eau et parlons d'Auschwitz.

J'en ai marre, de ces histoires d'Holocauste, avait répliqué Aliyah.

Lorsqu'il avait rencontré Bree quelques mois plus tard, sa judéité avait été compensée par le fait qu'elle entretenait un rapport pour le moins ténu avec ses origines. Elle ne les rejetait pas, ne les chérissait pas, elle n'y pensait pas beaucoup, simplement. Il l'admirait pour cela, cherchait à l'imiter, à devenir comme elle. Quel bonheur ce serait s'il parvenait à transformer l'ambivalence en indifférence...

Alors ? a demandé Bree quand il a pris place à la table.

Alors quoi ?

Elle a jeté un coup d'œil à Jonas.

Tu as parlé à la f-e-m-m-e ?

Kugel s'est assis pesamment à côté de son fils.

C'est une r-e-s-c-a-p-é-e, chérie.

Elle a posé sans ménagement un plat d'œufs brouillés devant lui.

Qui ne l'est pas ?

Bree avait été victime de violence parentale dans son enfance, son père était alcoolique et n'hésitait pas à la brutaliser. Quant à sa mère, elle était trop faible et complexée pour la protéger. Dès qu'elle avait eu dix-huit ans, Bree était partie pour New York et ne leur avait plus adressé la parole depuis. Au début de leur liaison, elle avait éprouvé le besoin de lui en parler et Kugel ne demandait pas mieux que de l'écouter, mais comme sa propre mère il avait l'impression de ne pas avoir souffert suffisamment, par rapport à Bree, et donc de ne pas être qualifié pour l'aider, ni même pour la comprendre. Un père absent, qu'est-ce que c'était en comparaison d'un père abusif ? Un bon père qui s'en allait, était-ce aussi traumatisant qu'un mauvais qui restait ?

Lequel est le pire ? avait demandé Kugel.

Ils sont nuls tous les deux, avait répliqué Bree.

Oui, mais lequel est le pire ?

C'est suffisant d'écouter, avait-elle déclaré.

Mais il ne pouvait s'empêcher de vouloir l'aider, bien que la seule idée qu'il ait pu trouver était de l'aider à s'aider elle-même. Avec des livres. Ceux-ci ayant toujours été sa réponse favorite, il avait acheté à Bree tellement d'ouvrages de développement personnel – Surmonter ceci, Comment en finir avec cela, Accepter son machin chose – qu'elle avait cessé d'éprouver le besoin de lui en parler. Cela lui avait sans doute donné la désagréable impression que cette souffrance passée qu'elle avait voulu partager avec lui s'était transformée aux yeux de Kugel en une caractéristique déterminante de son identité. Elle n'était plus Bree, elle était devenue Bree des Douleurs, Bree de la Ceinture de cuir, Bree des Coups de tatane, la Patronne des Ex-enfants d'alcooliques.

J'ai souffert, soutenait-elle, mais je ne me réduis pas à la souffrance.

Il n'était pas certain de saisir la distinction.

Le locataire est apparu sur le seuil. Kugel n'était pas d'humeur à l'écouter déblatérer à propos du grenier. Il y avait des écureuils morts plein la route. Est-ce qu'il était au courant de ça, cet emmerdeur ? Est-ce qu'il se souciait deux secondes des pauvres écureuils gris victimes de leur optimisme ?

Sans entrer dans la cuisine, le locataire s'est adossé au chambranle de la porte, les bras croisés sur la poitrine.

Cette maison pue la *merde*, monsieur Kugel, a-t-il lâché.

Kugel a senti la rage monter dans son cœur et se répandre dans tout son corps, de la racine des cheveux à ses doigts de pied. Elle était peut-être seulement due au manque de sommeil, ou à tout à la fois – Anne et mère, Bree et Ève, vélo et écureuils, passé et présent –, mais il a eu soudain la conviction que sa situation n'aurait pas été aussi catastrophique, voire qu'il n'aurait eu aucun souci à se faire, si ce foutu locataire n'avait pas croisé sa route. Sans ses jérémiades permanentes, sa maudite insolence, sa maudite arrogance, sa maudite indiscretion, son maudit égoïsme, aurait-il perdu à ce point le contrôle de son destin, et celui-ci aurait-il paru aussi insoluble ?

Visiblement inconscient de la haine qu'il venait de susciter, l'autre s'est entêté.

Je n'aurais pas été surpris que ça sente la pisse, monsieur Kugel. Cela sentait déjà mauvais le jour où je suis arrivé ici. Mais cette odeur de merde, monsieur Kugel, c'est tout bonnement...

Kugel s'est dressé d'un bond, renversant sa chaise au passage, et a pointé un doigt menaçant sur le locataire.

Dehors ! a-t-il rugi.

Le locataire a reculé d'un pas.

Dehors, a répété Kugel en s'avançant vers lui. Ou fermez-la ! Cessez de me menacer, cessez de geindre, cessez, ou je vous jure que je vous fous dehors à coups de pied au cul !

Le sang cognait dans ses oreilles. Si jamais il ne se maîtrisait pas, il serait capable de le tuer, ce fils de pute.

Solomon ! s'est écriée Bree.

Jonas s'est mis à hurler.

Le locataire a tourné les talons et s'est esquivé.

Bree a pris Jonas dans ses bras, et soudain Kugel s'est retrouvé à son tour avec un doigt menaçant pointé sous le nez.

Tu as intérêt à ce qu'il reste, a-t-elle sifflé entre ses dents. Puis, montrant le plafond : Et tu as intérêt à ce qu'elle s'en aille.

Attrapant le petit déjeuner de Jonas sur le plan de travail, elle est partie comme une furie.

Bree ! a appelé Kugel en la suivant.

À la porte d'entrée, elle s'est arrêtée et l'a fusillé du regard.

Et si ta mère ne casse pas sa pipe rapidement, je me charge de la t-u-e-r moi-même.

Elle a claqué la porte derrière elle. Il est resté dans le hall, les mains sur les hanches, tête baissée. Le silence soudain qui avait suivi l'esclandre de Bree était un soulagement. C'était toujours ça.

Tap.

Il a fermé les yeux.

Tap-tap.

Ne tapez pas sur les conduits, a-t-il dit tout haut.

TAP.

TAP-TAP.

Ne tapez pas sur les conduits, a-t-il répété, plus fort.

Des larmes de colère voilant ses yeux, il s'est jeté à terre et a hurlé dans la grille :

Ne tapez pas sur les conduits ! Cessez de taper ! Partez de chez moi, d'accord ? On a tous nos problèmes ! Vous n'avez rien de particulier ! Vous êtes comme les autres, vous êtes ordinaire, vous comprenez ? Vous faites chier, vous êtes une dégonflée, vous êtes peinarde, vous avez le foutu grenier pour vous, alors cessez de vous plaindre ! Moi, je suis en bas, j'essaie de vivre, de faire face à la réalité, pendant que vous vous planquez, que vous chouinez, que vous emmerdez tout le monde, alors fermez-la, fermez-la ! Trente-deux millions d'exemplaires, trente-deux millions d'exemplaires, voilà ce que vous avez eu pour votre peine ! Et moi, j'ai quoi ? Et les autres ? Rien, pas une seule putain de récompense, et c'est comme ça tous les jours, toute la sainte journée, alors fermez-la. Vous allez la fermer, oui ?

Il a entendu la porte de service s'ouvrir, et un moment plus tard mère a fait son entrée.

Le maïs pousse très bien, cette année, a-t-elle annoncé. Et les avocats ! Qui aurait cru ? J'ai toujours su que j'avais la main verte. Mais comment s'occuper d'un potager quand on est toujours sur la route, toujours en fuite, toujours pourchassé ? Pfffeuh. C'est sans fin, sans fin. Ils ne nous laisseront pas un instant de répit.

Elle a soupiré avant de se tourner vers lui.

Qu'est-ce que tu fais par terre ? À qui parles-tu ?

Tap.

C'est quoi, ce bruit ? a-t-elle poursuivi.

Tap-tap.

Et c'est ainsi, alors qu'il se tenait à quatre pattes devant une bouche d'aération malodorante dans laquelle il venait de s'époumoner, incliné devant sa mère qui le dominait de toute sa taille et se vantait d'une récolte qu'elle n'avait jamais semée, oui, c'est ainsi qu'il a trouvé la solution au problème Anne Frank.

Elle se tenait juste devant lui.

Il y avait déjà pensé auparavant, au fait que mère ne supporterait pas de descendre de la première marche du podium, mais désormais il en était certain. Il était là, des larmes d'indignation coulant sur ses joues, et elle se lamentait d'être chassée de son jardin...

Mère, a-t-il dit en se remettant lentement debout, je dois te dire quelque chose.

Elle ne pourrait pas supporter la concurrence d'une autre martyre dans la maison, pas une seconde, et surtout une qui avait les fameux chiffres sur le bras pour le prouver. Impossible. Il l'a entraînée jusqu'au canapé, s'est assis à côté d'elle.

Qui est mort ? s'est-elle enquis.

Personne n'est mort, a-t-il répondu. Je ne veux pas t'inquiéter, hein, mais l'autre nuit j'ai découvert quelqu'un... une vieille femme, bien plus vieille que toi... qui se cache dans notre grenier.

Mère a porté la main à sa gorge.

Dans notre grenier ? a-t-elle chuchoté.

Kugel a hoché la tête. Un grand bruit de chute provenant du haut de la maison leur est soudain parvenu.

Là, c'est elle, a-t-il dit à sa mère.

Tu me fais marcher.

Oh non. Et tu dois encore savoir quelque chose.

Il l'a dévisagée tandis qu'il prononçait les paroles fatidiques.

C'est une rescapée, mère.

Elle a froncé les sourcils en se raidissant.

Touché.

Une rescapée ? Je t'en prie ! Rescapée de quoi ?

De l'Holocauste, mère. Elle a le numéro. Et elle prétend... c'est là que j'ai besoin que tu m'aides... elle prétend qu'elle est Anne Frank.

Oh, par pitié, a-t-elle protesté. C'est une mauvaise plaisanterie, ou quoi ?

Il a fait non de la tête, puis il s'est mis à tout lui expliquer. Ses coups de fil, ses recherches, ses propres recoupements. Il n'était pas facile d'y voir clair, car elle ressemblait foutrement à Anne Frank et son histoire semblait vraisemblable.

Tu as appelé la police ? a demandé mère.

Non.

Tu as appelé le Centre Simon Wiesenthal ?

Oui.

Et ?

Tap, tap-tap. Tap, tap-tap.

Il a baissé les yeux sur la bouche de chauffage.

Elle m'appelle, a-t-il constaté.

Comment ?

Elle tape sur les conduits.

Pourquoi fait-elle ça ?

Elle est du genre exigeante. Viens, on va là-haut.

Maintenant ?

Mère n'en menait pas large, mais, chemin faisant, il lui a assuré que tout irait bien, et que si la situation la dérangeait, eh bien c'était sa maison, à elle aussi, et elle ne devrait pas se gêner pour prier la vieille dame de s'en aller, de se casser, quoi, d'aller trouver un autre grenier ailleurs. Il a ajouté que compte tenu de sa propre expérience de la guerre elle était plus à même que quiconque de décider si cette dame mentait ou pas, non seulement quand elle soutenait être Anne Frank mais encore quand elle prétendait avoir traversé l'Holocauste. Et si mère concluait que la vieille dame était une falsificatrice et qu'elle devait déguerpir sans attendre, eh bien, lui, Kugel, agirait selon ses vœux. Parce que après tout c'était aussi chez elle, ici...

Il a tiré sur la trappe, déployé l'escalier.

J'ai peur, a murmuré sa mère.

Il n'y a rien à craindre, mère. Elle est vraiment vieille. Elle ne pourrait pas faire de mal à une mouche.

Levant la tête, il a appelé Anne pour qu'elle descende.

Anne ? Vous êtes là, Anne ?

Rien.

Elle dort pendant la journée, a-t-il expliqué à mère.

C'est ridicule, a-t-elle rétorqué.

Il a attendu un instant.

Anne, c'est moi ! Je vous ai entendue taper, donc je me suis dit que j'allais venir voir si vous aviez besoin de quoi que ce soit.

Il a souri à mère tout en faisant tourner son doigt sur sa tempe, pour signifier qu'elle était un peu dérangée.

Tout va bien, Anne, a-t-il poursuivi. J'aimerais que vous fassiez la connaissance de ma mère. Je lui ai parlé de vous. Elle a adoré votre livre.

Comme il ne se passait toujours rien, mère lui a demandé s'il ne se payait pas sa tête, ou s'il n'était pas surmené par le déménagement. Soudain, ils ont entendu un grand bruit, celui d'un gros carton tombant lourdement sur le sol. Sursautant, mère a saisi Kugel par le bras.

Ça va aller, a affirmé Kugel.

Au-dessus de leurs têtes, il pouvait entendre quelque chose se traîner sur le plancher, s'approchant peu à peu de l'ouverture, et finalement le visage hideux de la vieille femme est apparu par la trappe.

Oh, Dieu du ciel... a balbutié mère, le souffle coupé.

Kugel était ravi. Elle était encore plus répugnante à la lumière du jour que dans la pénombre des combles, et il pouvait entendre la respiration haletante de sa mère.

Il a fait les présentations.

Anne Frank, voici ma mère. Mère, voici Anne Frank.

Les mains plaquées sur sa bouche, mère a ouvert des yeux énormes. Appuyée contre la trappe, Anne Frank a tendu un bras au bout duquel se trouvait une moitié de miche de pain d'Ézéchiél.

Comment appelez-vous cette saleté ? a-t-elle lancé.

Du pain d'Ézéchiél.

Est-ce que j'ai demandé ça ? a-t-elle crié. Ai-je *demandé* ça ?

Euh, non, a-t-il concédé, pris de court par cet accès de colère.

Bien sûr que non, a continué Anne Frank, puisque je ne sais même pas ce que c'est ! Mais je sais ce que ce n'est *pas*, monsieur Kugel. Ce n'est pas de la matsot !

À ces mots, elle a levé son bras et jeté la miche à toute volée. Kugel l'a esquivée de justesse et elle a atterri bruyamment derrière lui.

Vous n'auriez pas tenu cinq minutes, à Auschwitz ! s'est exclamé Anne Frank d'un ton méprisant. Pas cinq !

Sortant la tête des épaules, Kugel a regardé la moitié de pain rebondir le long du couloir avant de relever les yeux vers Anne Frank.

Bergen-Belsen, a-t-il corrigé.

J'ai d'abord été à Auschwitz, crétin ! Vous n'avez même pas lu mon journal, donc ?

Mère lui a lancé un regard de reproche en soupirant tristement.

J'ai lu *La Nuit*, a-t-il répondu, penaud. Quand Oprah en a parlé. Dans son émission littéraire, vous savez...

Avec un glapissement terrible, Anne Frank a levé le gros flacon de multivitamines pour personnes âgées qu'elle tenait dans son autre main et a visé Kugel. Cette fois, malheureusement, le projectile a atteint sa cible, en plein entre les yeux, et il a senti une vive douleur dans son crâne, au point qu'il n'a pas pu savoir tout de suite si c'était le flacon ou l'os qui s'était brisé. C'était l'un et l'autre, a-t-il conclu alors qu'il tombait à genoux. Plaquant ses mains sur sa figure, il les a tenues un instant devant ses yeux, comme s'il s'adonnait à quelque prière, effaré de découvrir que ses paumes étaient couvertes de sang.

Quand je dis matsot, a déclaré Anne Frank, j'attends des matsot. J'essaie d'écrire, monsieur Kugel. De composer des phrases, de décrire... Enfin, vous croyez que c'est facile ? Trente-deux millions d'exemplaires ! Et vous, voilà comment vous me récompensez ? Elie Wiesel ! Oprah Winfrey ! Pas de matsot ! Pas de harengs ! Pas de borscht ! Des vitamines ! Des *vitamines* !

Soudain, elle a tiré sur une corde et la trappe s'est refermée. Kugel n'avait pas remarqué cet astucieux stratagème qui lui permettait de replier la trappe d'en haut.

Ils l'ont entendue ramper tandis qu'elle regagnait sa cachette derrière les cartons.

Toujours à genoux, il a tâté son arcade sourcilière et senti qu'elle était déjà enflée. Du sang coulait jusque sur son menton, et il éprouvait toujours une vive douleur dans le crâne.

Il a levé les yeux vers sa mère. Celle-ci fixait du regard la trappe hermétiquement close, la bouche ouverte, les mains posées sur la base de son cou.

Elle est un peu exigeante, a-t-il marmonné.

Mère a secoué la tête.

Elle est merveilleuse, a-t-elle affirmé d'une voix transportée.

Et merde !

IL ÉTAIT DÉJÀ MIDI PASSÉ QUAND WILBUR MESSERSCHMIDT SENIOR a ouvert sa porte en peignoir et savates.

Kugel, a-t-il dit.

Senior, a répondu Kugel.

Dans la région, c'était ainsi que tout le monde l'appelait : Senior, et Kugel, qui se préparait à une dispute, à des dénégations, avait pensé qu'il était bon d'établir d'entrée une forme de complicité.

Senior s'est penché pour mieux examiner la bosse de la taille d'une balle de golf que Kugel avait sur le front, son œil violacé et enflé. La plaie faisait près de trois centimètres de long. Il avait posé un sac de glace dessus le matin, pendant que mère téléphonait à tous les magasins de la ville pour trouver des matsot. Il avait même pensé aller se faire poser des points de suture à l'hôpital avant de se raviser. Qu'allait-il raconter aux urgentistes ? Anne Frank m'a blessé avec un flacon de vitamines ? S'était ensuivie une série de réflexions :

Ils n'avaient pas de points de suture, à Auschwitz.

Ils n'avaient pas de Tylenol.

Ils avaient l'appel à quatre heures du matin, et ça durait des lustres.

Il n'aurait pas tenu cinq minutes.

Senior a claqué la langue et secoué la tête.

On dirait que vous avez contrarié la mauvaise personne, a-t-il dit.

Le passé est le présent, a déclaré Kugel.

Je suis pas sûr de suivre, a répondu Senior.

Son haleine sentait nettement le whisky.

C'est à propos de la maison.

Quoi, la maison ?

Kugel a lâché un soupir.

À propos du vieux sac que j'ai trouvé.

Kugel espérait une réaction, un signe, un tressaillement révélateur. Rien ne s'est produit.

Le vieux sac, a-t-il insisté. Au grenier.

Senior a fait non de la tête.

Des nerfs d'acier, a conclu Kugel en son for intérieur. S'il devenait nécessaire de se cacher dans le grenier de quelqu'un, Senior ne serait pas un mauvais choix.

Votre fils ne vous a rien dit au sujet d'un vieux sac que j'ai trouvé dans le grenier ?

Oh, celui-là, il entre, il sort, s'est emporté Senior avec un geste de colère. Il arrive, il s'en va, à toute heure. Il s'occupe de tout le monde, sauf de sa foutue famille...

Vous auriez laissé quelque chose ? a insisté Kugel, craignant que la conversation ne dévie. Au grenier, Senior ? Vous avez oublié quelque chose ?

Comme... un vieux sac ?

Exactement.

Naaon. Me rappelle pas avoir laissé le moindre vieux sac. Qu'est-ce qu'il y avait dedans ?

Finalement Kugel s'est jeté à l'eau.

Il s'agit... il s'agit d'une certaine victime de l'Holocauste.

Senior a incliné la tête de côté.

Au grenier, a précisé Kugel.

Senior s'est gratté le menton.

Elie Wiesel ?

Kugel a croisé les bras sur sa poitrine.

Vous m'avez vendu une maison avec Anne Frank dedans.

Senior a baissé les yeux, poussé un profond soupir, puis il a hoché la tête à plusieurs reprises et, reculant dans le hall, il a fait signe à Kugel de le suivre à l'intérieur.

Les Messerschmidt étaient l'une des familles fondatrices de Stockton. Arrivés aux États-Unis lors de la grande vague d'émigration allemande du milieu du XIX^e siècle, ils avaient débarqué du bateau à New York mais ils étaient avant tout des fermiers et des charpentiers, comme tant de leurs semblables, et après de premières années difficiles, la génération suivante avait quitté la ville pour aller trouver un travail plus adapté à la campagne. Avec leurs maigres économies, ils avaient acheté un lopin de terre rocailleuse, qu'ils avaient fait fructifier grâce à un labeur aussi pénible qu'acharné. Bientôt à la tête d'une ferme prospère, les Messerschmidt avaient acquis plus de terres, sur lesquelles ils avaient bâti d'autres maisons qui pour beaucoup existaient encore aujourd'hui. La ferme initiale, dont une photo trônait au-dessus du canapé de Senior ainsi que sur les murs du conseil municipal de Stockton, et une autre plus grande, construite par leur fils, Angus, figuraient parmi les victimes de l'incendiaire. Ces incendies avaient profondément peiné les habitants de Stockton, qui avaient fait une collecte dans le but de reconstruire ces fermes historiques à l'endroit même où elles s'étaient jadis élevées.

Bref, a poursuivi Senior – ils étaient dans le salon de son petit pavillon et il était allé se verser un autre verre à la table derrière le sofa –, les Messerschmidt sont venus ici dans l'espoir qu'on leur fiche la paix. C'est ça, la vraie promesse de l'Amérique pionnière. On n'y cherche rien de plus qu'un peu d'espace et de solitude.

La bouteille de whisky dans une main et son verre dans l'autre, il s'est lourdement assis dans le fauteuil en face de la cheminée.

Mes ancêtres n'étaient pas américains et fiers de l'être, a-t-il reconnu, mais ils n'étaient pas allemands et fiers de l'être non plus. Il n'y a rien de plus dangereux que d'être fier de sa terre, c'est ce que je dis, moi. Le sol, c'est le sol, et c'est le même partout. Enfin, leur vie n'était pas mauvaise, en ce temps-là, ils ont construit, ils se sont enrichis et ainsi de suite, et puis la Première Guerre mondiale est arrivée. Teddy Roosevelt, ce gros fils de pute, s'est mis à rouspéter contre ceux qu'il appelait « les Américains avec un tiret ». « Germano-Américains », par exemple. Et paf, les bibliothèques ont enlevé tous les livres en allemand de leurs étagères, les rues avec un nom allemand ont été rebaptisées... Pendant ce temps, nous autres, Américains avec un tiret, on se précipitait pour acheter des bons pour l'effort de guerre, histoire de prouver notre patriotisme, et on a changé nos noms, on a fait semblant d'être ce qu'on n'était pas alors qu'on n'était ni l'un ni l'autre, pareil que tous ces Arabes qui ont couvert leurs bagnoles de petits drapeaux américains après le 11 septembre. Toujours la même histoire. Mes arrière-grands-parents ont changé Messerschmidt en Messersmith, et quelques années après mes grands-parents ont tout raccourci en Smith. De Messerschmidt à Smith en cinq décennies d'Amérique, alors toutes ces conneries de serment à la patrie... Si tu ne peux pas les battre, joins-toi à eux, ils disent, mais moi ce que je dis c'est que la plupart du temps tu peux pas les battre, et le reste du temps ils te laisseront pas te joindre à eux, alors qu'est-ce qui te reste ? Whisky ?

Non merci, a fait Kugel. À propos d'Anne Frank... ?

Mais Senior était lancé.

Bon, la guerre s'est terminée et mon père et ma mère ont décidé de revenir à leur nom de Messerschmidt, juste à temps pour la Seconde Guerre mondiale. Là tout a recommencé. Les Allemands ont été parqués dans des camps, mais on a eu la chance que les Américains détestent les

Japs encore plus que nous. C'est parce qu'on leur ressemblait plus, donc on s'en est sortis un peu mieux. Mes parents étaient des Américains de la troisième ou quatrième génération... Mon père a construit la maison où vous vivez maintenant... Et ils étaient vachement plus yankees que nazis, mais laissez-moi vous dire un truc, quand ils ont appris tout ce que les nazis avaient fait aux juifs et consorts, c'était comme si c'était de leur faute à eux. Un truc terrible, ça. J'oublierai jamais. J'étais qu'un gosse à l'époque, mais ils m'ont montré toutes ces photos de camps, de cadavres... Ils ont dit que je devais voir ça, que je devais regarder ce que mon peuple avait fait. Un truc terrible. Je suis prêt à parier tout l'argent que j'ai pas et que j'ai jamais eu que personne à mille bornes à la ronde détestait les Allemands autant que mes parents. Ils ne voulaient plus en entendre parler ! Enfin bon, à vingt ans j'ai rencontré ma chère, chère Esther, qu'elle repose en paix, et on s'est mariés pas longtemps après. Et pas longtemps après ça mon père est mort, et ma mère a pas tardé à le rejoindre. Ça nous a laissé la maison pour nous, ma femme et moi, alors on a rangé un peu, on a mis leurs affaires de côté, et c'est comme ça qu'on est tombés sur elle au grenier.

La vieille dame ?

Senior a fait oui de la tête et s'est envoyé un coup de whisky.

Anne Frank, ouais.

Ce n'est *pas* Anne Frank, a dit Kugel.

Oh que si ça l'est, oh que si. C'est elle, sûr de sûr. Et c'est une vieille siphonnée, ça aussi c'est sûr. Quoique je la blâme pas, hein, après ce qu'elle a traversé et tout... Un truc terrible, vraiment terrible. Vous imaginez qu'Esther voulait que je la mette dehors, évidemment, et comment ! Mais c'est qu'elle était pas allemande, Esther. Je l'ai suppliée de ne pas m'obliger à le faire. Comment un Allemand pouvait jeter Anne Frank de son grenier, je lui ai demandé ? Tu vois déjà les gros titres ? « Les nazis frappent encore » ? « Un habitant de Stockton en rajoute une à six millions » ? Non, non merci, j'ai une vie privée et j'y tiens. Alors, j'ai fait lire le *Journal* à Esther et ça l'a touchée, et elle a été d'accord pour laisser Anne Frank rester encore un peu, le temps qu'elle finisse le livre sur lequel elle travaillait à cette époque.

Elle travaille *toujours* dessus, a précisé Kugel.

Senior a haussé les épaules.

Ça doit pas être facile, faut croire. Trente-deux millions de bouquins vendus, c'est pas de la rigolade. Enfin, les premières années ont pas été trop dures. Elle dormait la journée, bossait la nuit. Je lui achetais de la bouffe de temps à autre, mais c'est tout. Quand Wilbur Junior est arrivé, par contre, c'est devenu plus compliqué. Junior pleurait beaucoup, bébé, et ensuite ç'a été un petit gars très joueur, et tout ce bruit la rendait chèvre, la pauvre Anne. Quoique, bon, il a fini par l'appeler tata Frank et ils ont même été assez proches, quand il est devenu un peu plus grand. Il avait quinze ans lorsque Esther nous a quittés – elle avait le palpitant fragile – et je crois que ç'a été plutôt dur pour lui. Dur, ouais. Je ne suis pas parfait, monsieur Kugel, pas même très bon, faut reconnaître. Trop de petite, pas assez de jugeote, qu'est-ce que je peux dire ? J'ai pas été correct avec ce garçon, c'est un fait, et croyez pas qu'il me pardonnera un jour, non plus. Peux pas dire que je le blâme pour ça, non plus. Des trucs terribles, je lui ai fait, terribles.

Vous m'avez menti, a déclaré Kugel en se levant. Vous avez dit qu'il n'y avait aucun problème avec la maison.

Vous voulez me coller un procès ? Tout ce que je possède, vous l'avez sous vos yeux. J'avais pas l'intention de vous l'imposer, monsieur Kugel. Quand la bonne femme de l'agence m'a dit que vous étiez juif, j'ai pensé que c'était le Seigneur en personne qui vous avait envoyé, tout pareil qu'Il a envoyé son juif de fils, Jésus. Un Allemand peut décentement pas virer Anne Frank de chez lui, mais un

juif, et comment qu'il peut !

De nouveau Kugel s'est insurgé.

Un juif ne peut pas virer Anne Frank de chez lui.

Plus facilement qu'un Allemand, en tout cas, monsieur Kugel. Ça, c'est sûr. Franchement, je suis désolé, mais j'ai payé plus que ma part. J'ai passé mes plus belles années à expier quelque chose que j'ai pas fait, ni mes parents, quelque chose qui est arrivé avant que je vienne au monde. Je me plains pas mais j'en ai soupé, d'expier, et j'ai même pas eu le temps d'expier des trucs que j'ai vraiment faits. Vous allez oublier qu'elle est là. Ça prendra un certain temps mais vous verrez, bientôt vous aurez oublié. Bon, vous dépenserez un brin plus en provisions, vous entendrez peut-être deux ou trois bruits la nuit, mais ce sera tout. Elle se suffit pratiquement à elle-même et tout ce qu'elle fait là-haut, c'est quoi ? Dormir et écrire.

Incroyable, a marmonné Kugel.

Senior s'est versé un autre whisky.

On a tous une croix à porter, monsieur Kugel. Vous avez jamais eu envie de vous cacher quelque part ? Vous avez jamais pensé que le monde est fichtrement trop laid pour qu'on le supporte un jour de plus ? Vous vous êtes jamais demandé dans quel univers de cinglés vous vous êtes fait entraîner, et vous avez entraîné votre fils ? On ne peut protéger ses gosses de personne, pas même de soi-même. Non, je la blâme pas, pas une seconde. De se cacher, et surtout pour écrire. On commet tous des erreurs, monsieur Kugel. Dieu sait si ç'a été mon cas. Vous y viendrez. Vous arriverez au point où vous comprendrez que ça y est, que ce qui reste à écrire de votre vie est sacrément moindre que ce qui a déjà été écrit et que ces pages ont rien, mais alors rien d'emballant. Tantôt elles sont trop tristes et vous auriez voulu qu'elles soient plus gaies, tantôt elles sont trop gaies et vous auriez préféré plus de tristesse. Et donc vous réécrivez, voilà. On fait tous ça. Vous ajoutez ici, vous biffez là. Vous êtes peut-être pas encore assez vieux, Dieu vous bénisse, mais moi j'aurai soixante-douze ans en janvier. Tous ceux de mon âge sont morts, et les plus jeunes attendent que je m'en aille. Je m'enferme à double tour, je prends soin de toujours rentrer chez moi avant la nuit. Je ne sors plus jamais avec mon portefeuille. Oui, j'en suis arrivé là. Vous saviez qu'il arrive un moment où vous pouvez plus sortir avec votre portefeuille ? Mais vous ne savez pas car, non, on n'y pense jamais. Toute sa vie, on s'inquiète de combien on a dans son portefeuille, et où on l'a laissé, et si on a mis tel reçu, et où est cette carte de crédit, et pourquoi je peux jamais retrouver mon permis de conduire là-dedans, mais on se dit jamais qu'il y aura un jour où on sera tellement faible et vulnérable qu'on prendra plus le risque de sortir avec ce foutu truc dans la poche. Moi, j'ai un peu de liquide sur moi, quelques billets à donner au gamin qui va vous coincer au coin de la rue. Si vous avez rien à leur donner, ils cogneront plus fort. En théorie, du moins. Je sais pas si c'est vrai, mais j'ai pas envie de vérifier par moi-même. D'accord, j'ai pas connu ce par quoi Anne Frank est passée. J'ai jamais vu un camp de la mort ou une chambre à gaz de mes propres yeux, mais la peur, c'est la peur. Vous avez jamais eu envie de prendre votre charmante épouse, votre petit bambin innocent et de vous enfermer dans un grenier quelque part ? Vous vous dites jamais que vous aimeriez ne plus jamais sortir, trouver quelqu'un d'assez généreux – une seule personne, ça suffit – pour vous apporter à manger de temps en temps ? Eh bien moi, si. Acceptez le conseil d'un type qui a de l'expérience, monsieur Kugel : tout ce qu'il y a de bon dans le « bon vieux temps », c'est que c'est presque fini. Si je pouvais trouver un gars qui me laisse me cacher dans son grenier, réécrire l'histoire de ma vie et attendre la fin, je signerais tout de suite.

Ils ont été interrompus par un claquement de portière. Kugel, qui s'était approché de la fenêtre, a vu Will descendre de son pick-up et se diriger vers l'entrée de la maison.

J'ai envisagé de prendre un chien, a-t-il dit tout haut.

J'ai envisagé de prendre une arme, a répondu Senior.

Un gros.

Une petite.

Will est entré, l'air renfrogné, puis son visage s'est soudain éclairé quand il a aperçu Kugel.

Hé, mister K, comment va ?

Ça va.

Senior a fait discrètement glisser la bouteille et le verre sur le sol derrière le fauteuil, là où son fils ne pouvait pas les voir.

Content de l'entendre, a dit Will, très content. Hé, on dirait que vous avez pris une balle de baseball dans la caboche, mister K !

À peu près ça.

Comment va notre amie ?

Elle est un peu exigeante, a répondu Kugel en haussant les épaules.

Vous lui transmettez mon bon souvenir.

Kugel a promis à Will que ce serait fait, puis celui-ci est allé dans la cuisine sans adresser la parole à son père. Senior l'a regardé s'éloigner.

Ouais. Quelques remaniements du manuscrit, je dirais pas non..., a-t-il lâché en reprenant son verre.

JE PEUX VOUS RENSEIGNER ? a demandé la jeune femme assise au comptoir de la librairie.

Je cherche le *Journal* d'Anne Frank, a annoncé Kugel.

Le ... *Journal*... d'Anne... Frank, a-t-elle scandé tout en entrant le titre dans son ordinateur. Je ne l'ai pas, celui-là. Je devrais, pourtant.

Hmm.

Mais j'ai vu le film, a-t-elle ajouté. Super.

Kugel a penché la tête de côté.

Quel film ?

Oh, vous savez bien ! s'est écriée la jeune femme. Celui avec... Comment elle s'appelle, déjà ? Je ne me rappelle plus l'actrice, mais vous savez, celle qui joue l'enseignante de la fille, qui lui apprend le langage des signes à la fin ?

C'est Helen Keller, ça...

Elle a claqué des doigts.

Oui ! Exactement, Helen Keller ! Quelle histoire, hein ? C'est juste dingue.

Un soupir.

Oui ! Vraiment ! Elle meurt à la fin, non ?

Ça, c'est Anne Frank.

OK, OK, a-t-elle repris d'un ton ravi, donc je n'étais pas complètement à côté de la plaque. Et voilà, on l'a ! Au rayon autobiographies. Je vous y emmène.

En pénétrant dans la librairie, il n'avait pas l'intention d'acheter le *Journal* d'Anne Frank, mais depuis sa conversation avec Senior il en était venu à se dire que le meilleur moyen de se débarrasser d'Anne Frank était sans doute de l'aider à terminer son travail. Même s'il ne voulait pas lui en parler directement, il supposait qu'écrire un roman et un journal n'était peut-être pas comparable, et qu'elle pouvait avoir besoin d'une certaine forme de soutien. Après avoir choisi quelques ouvrages de technique rédactionnelle – le guide de ceci, le manuel de cela –, il a décidé de lui prendre aussi un ou deux livres sur l'Holocauste.

On en a un, a constaté la jeune femme en plissant les yeux pour déchiffrer les petites lettres sur l'écran de son ordinateur. *Une histoire de B... Butcherworld ?*

Buchenwald, a corrigé Kugel, tout en se demandant si Anne Frank avait faim.

Et un autre sur Austerlitz.

Auschwitz.

Il s'est demandé aussi si elle avait besoin de davantage de papier pour son imprimante.

Et c'est là qu'il a posé la question à propos du *Journal*.

Après avoir payé – non sans pouvoir s'empêcher de remarquer qu'il y avait une ristourne de 20 % sur les livres consacrés à l'Holocauste –, il est rentré chez lui en faisant avant un petit arrêt chez Vince, le quincaillier de Stockton.

Ma chatte a pissé dans le conduit du chauffage, a-t-il déclaré sans préambule.

Débarrassez-vous d'elle, a suggéré Vince.

C'est clair.

Une fois qu'une chatte se met à pisser dans un conduit, très probable qu'elle va continuer.

C'est clair.

Vince a recommandé de récurer les gaines et les grilles à l'eau coupée de vinaigre, puis de condamner toutes les entrées du fichu système.

Mais le mieux, c'est de balancer cette foutue chatte.

C'est clair.

Après avoir fait l'achat d'un seau en plastique, d'une brosse en fer et d'une boîte de gants en latex, Kugel a consacré le reste de la journée à nettoyer les dégâts causés par une chatte qui n'existait pas et par une mère bien réelle, elle, qui pâtissait des effets post-traumatiques d'un génocide, bien réel lui aussi, quand bien même elle ne l'avait pas connu. Ensuite, il est allé dans la petite cabane de jardin à la lisière de la forêt, où il a débusqué un vieux marteau et une plaque de bois rectangulaire qu'il a clouée sur la bouche de chauffage dans la chambre de mère. Il a enfoncé les clous en écrasant les fibres de bois avec la tête du marteau, scellant la plaque aussi hermétiquement que le couvercle d'un cercueil. Il n'a éprouvé de remords ni pour le sapin ni pour les clous. Le problème était résolu. Le bon vieux Kugel était de retour. Imposant et parfois efficace.

Il aimait bien ce marteau.

Il l'aimait beaucoup, même.

Cette nuit-là, une quatrième ferme a brûlé.

Il était près de minuit. Kugel, qui était en train de rapporter à Bree son échange avec Senior, lui expliquait comment ce dernier était convaincu que la femme du grenier était réellement Anne Frank, et qu'elle était dans sa tanière depuis plus de quarante ans.

Est-ce que tout le monde est devenu fou, dans ce bled ? a demandé Bree. Qu'est-ce qu'on fait ici ?

C'est à ce moment que la sirène d'incendie s'est déclenchée.

Kugel s'est posté devant la fenêtre ouverte, écoutant le hululement funèbre s'élever et s'éteindre dans l'air de la nuit. Il était persuadé de sentir une odeur de fumée, mais ce n'était peut-être que le poêle à bois d'un voisin. Il a eu un élan de sympathie à l'égard des bûches, en espérant que les enfants des bûches se souviendraient de sa sollicitude. Frissonnant, il a fermé la croisée.

Nous finirons par oublier qu'elle est là, a-t-il déclaré.

On croirait que tu es d'accord avec lui !

C'est juste de l'eau et un peu de nourriture, Bree. Pas de quoi en faire tout un plat. Elle aura bientôt terminé. On ne se rendra même pas compte de sa présence.

Non, on ne s'en rendra pas compte, parce qu'elle va s'en aller. Tout de suite.

Sa mère lui avait donné la vie, au moins, a-t-elle ensuite argumenté, et elle pouvait comprendre qu'il se sente responsable d'elle, qu'il veuille lui donner un abri et veiller sur elle. Mais la vieille du grenier, qu'avait-elle fait pour qu'il estime avoir la moindre dette envers elle, qu'il se préoccupe d'elle encore plus que de sa propre famille ?

Réponds, a-t-elle lancé, ça m'intéresse. D'accord, c'est Anne Frank. Admettons. Mais qu'est-ce qu'elle a fait, Sol ? Elle s'est cachée. Elle a tenu un journal. Elle a été arrêtée. Je pourrais presque comprendre, je dis presque, si c'était Miep Gies qui se planquait là-haut. Elle a été héroïque, elle, elle a risqué sa vie pour d'autres, elle a *fait* quelque chose !

Parle moins fort, l'a suppliée Kugel.

Elle est peut-être folle, a continué Bree. Elle risque d'être violente. Regarde-toi, avec ton œil à moitié fermé, ta coupure au front... Par quoi dois-tu encore passer avant de mettre un point final à ça ? Elle a peut-être une maladie contagieuse. Ton fils vit dans cette maison, ta famille est là, ton avenir est là. Qu'est-ce que tu essaies de réparer ? Qu'est-ce que tu cherches à expier ? Ce qu'elle a vécu, ou ce que tu n'as pas connu ? Si un autre rescapé de l'Holocauste la mettait dehors, tu serais rassuré ? Il faudrait qu'on fasse venir Elie Wiesel pour qu'il la mette dehors ? Peut-être que ça pourrait devenir son job d'appoint, histoire de compléter ses revenus ?

Les sirènes des camions anti-incendie ont gémi au loin.

Si Bree n'arrivait pas à le comprendre, l'inverse était vrai aussi : il ne la comprenait pas. Anne Frank restait un moment dans votre grenier, où était le problème ? Vous lui donniez un peu de matsot de temps en temps, vous supportiez ses conneries d'écrivain, où était le problème ? Quand elle serait partie, quand elle aurait fini son livre ou crèverait en tentant de le terminer, ils monteraient tous là-haut, ils balanceraient ses affaires à la poubelle, ils mettraient un cadenas à la trappe du grenier et ils seraient contents ! Le fils d'un nazi avait pris soin d'elle pendant des années et un juif allait la mettre dehors au bout de quarante-huit heures ?

Il s'est détourné de la fenêtre pour faire face à Bree.

Est-ce que tu as seulement lu le livre ?

Quel livre ?

Son *Journal*.

Non, a-t-elle répondu carrément. Et toi ?

Non. Je ne l'ai pas lu, mais je connais l'histoire.

Tout le monde la connaît ! Et alors ?

Alors, c'est tragique.

Non. *C'était* tragique. On *a cru* que c'était tragique. Mais elle a survécu. Elle est dans notre grenier, Sol, c'est ce que Will prétend, et Senior aussi. La putain d'histoire se termine bien !

Ça n'en est pas moins une tragédie.

Mourir, c'est toujours plus tragique que survivre, a remarqué Bree. Tu n'écoutes donc jamais ta mère ?

Kugel venait de découvrir un aspect de la personnalité de Bree qu'il ignorait jusqu'alors, et qui le préoccupait beaucoup. C'était comme si cet incident avait creusé un fossé entre eux, un fossé impossible à combler. Comment pouvait-elle penser que mourir était toujours plus tragique que vivre ? Lui-même croyait fermement que la mort n'était pas une si mauvaise chose, au bout du compte, que la vie atteignait souvent un niveau de nullité tel qu'il était préférable de passer l'arme à gauche. C'était même probablement pour cela que le Type souriant souriait sur la photo. Parce qu'il avait compris que ce serait bientôt terminé. Il ne souriait pas de joie, mais de soulagement. Tous les autres, eux, figés dans leur lamentable situation, s'accrochaient encore à l'idée – celle de Bree – que n'importe quelle vie était meilleure que la mort, ce qui, dans leur cas, n'était vraiment pas évident. Le Type au sourire, cet homme famélique et malade qui avait perdu sa femme et ses enfants, et dont le monde était devenu un enfer, devait savoir que la fin était proche et il s'en réjouissait...

Allez tous vous faire foutre, bande de branleurs.

Ciao !

Survivre ? a-t-il repris. Mener une existence de rat pendant ces soixante-dix dernières années, de grenier en grenier ? C'est bien plus tragique que si elle avait été tuée.

Comment la vie pourrait-elle être plus tragique que la mort ? s'est offusquée Bree.

Si on la passe dans un grenier.

Tu penses sérieusement, a-t-elle demandé en élevant la voix, que quelqu'un aurait lu ce foutu livre, si elle avait survécu ?

Parle moins fort !

Il a imaginé Anne Frank là-haut, l'oreille collée au conduit, en train de les écouter, d'entendre Bree prononcer ces mots terribles qui ne manqueraient pas de lui fendre le cœur.

Bien sûr que oui, a-t-il dit, en espérant qu'Anne Frank l'entendrait. C'est un livre super, émouvant, magnifiquement écrit.

Parce qu'elle est *morte*, a rétorqué Bree. Il y a une dizaine de livres de survivants... non, des

dizaines de dizaines, mais personne ne les lit. Tu sais pourquoi ? Parce qu'ils ont été écrits par des *survivants*. Les gens lisent le *Journal* d'Anne Frank parce qu'elle est morte !

Où veux-tu en venir, Bree ?

Je veux dire que la mort est plus tragique que la vie, n'importe quelle vie, parce que dans toute vie il y a un espoir. Elle est vivante, et elle doit partir.

Kugel s'est mis à entasser des coussins sur la bouche de chauffage.

Mon Dieu, a-t-elle lancé.

Imagine, a-t-il dit dans un chuchotement indigné, imagine un peu que tu apprennes qu'un Noir a découvert Martin Luther King Junior dans sa cave, Martin Luther King Junior vivant, et qu'il l'a mis dehors. Qu'est-ce que tu penserais de lui ?

Tu as besoin de voir un médecin.

On lui a tiré dessus, mais si ça se trouve il n'était que blessé et il a été rafistolé en cachette. Sauf que ça lui a atteint le ciboulot, et comme il ne pouvait plus sortir, il a décidé de laisser tout le monde *croire* qu'il avait été assassiné. Parce que des fois c'est plus facile de vivre sur cette terre si tous les autres sont persuadés que vous êtes mort. Donc, on est au salon, toi et moi, un soir, devant la télé, et la nouvelle tombe. MLK n'est pas mort, et un type l'a découvert dans sa cave. Un Noir. Et il l'a jeté dehors. Un Noir, un descendant d'esclaves, a fichu Martin Luther King Junior à la porte. Qu'est-ce que tu dirais de ça, Bree ? Tu me regarderais en secouant la tête et tu dirais : Quel salaud. Et tu aurais raison.

C'est donc ça, le problème ? Ce que les autres vont penser ? Quand accorderas-tu de l'importance à ce que ta famille pense ?

Le problème, c'est ce qui est juste ou pas.

Donc qu'est-ce que tu vas dire à Jonas ? Tu vas lui expliquer qui elle est, qui sont les nazis, et ce qui s'est passé durant la Seconde Guerre mondiale ?

Non.

Donc, tu vas lui mentir. C'est ça, ta conception de ce qui est juste ou pas ?

Kugel a senti son cœur se serrer. Il détestait se disputer avec Bree, ce qui ne leur arrivait jamais. L'une des bases essentielles de leur relation était que quel que fût le sujet de discussion ils restaient toujours calmes, rationnels, prêts au compromis.

Je lui dirai que c'est sa tata Frank, a-t-il murmuré.

Dans tes rêves, a-t-elle riposté avant d'ajouter d'une voix d'un calme effrayant : Tu veux vivre avec Anne Frank au-dessus de ta tête, ne te gêne pas. Mais jamais je n'imposerai ça à mon fils.

Et cette nuit-là, Bree a dormi par terre dans la chambre de Jonas.

LE LENDEMAIN MATIN, tentant de recouvrer une certaine normalité, Kugel s'est rendu au bureau. Mais il était préoccupé, fatigué, nerveux, et cet état s'est prolongé toute la journée. Il s'est montré distrait pendant les réunions, incapable de se souvenir de quoi il était question lorsque les autres sollicitaient son avis. Il a téléphoné chez lui avec insistance, toutes les heures ou presque, raccrochant chaque fois que Bree répondait, mais soulagé de savoir que la maison n'avait pas brûlé de fond en comble ; quand c'était sa mère qui décrochait, il demandait des nouvelles d'Anne.

Elle dort, l'informait mère.

Tu es sûre ?

Je dois aller voir ?

Non, non, tu la réveillerais.

Je pense qu'elle va bien. Tu le penses aussi ?

Probablement.

Je dois aller voir ?

Tu entends quelque chose ?

Attends... Non.

Tu devrais peut-être aller voir, alors.

L'impact de la récente crise économique sur EnviroSolutions était notable. Pour pallier une perte de revenus et de parts du marché, ils avaient encore étendu leur gamme de produits, proposant maintenant du mobilier de bureau respectueux de l'environnement. La pression des vendeurs était impressionnante. Avec toutes ses absences, Kugel avait pas mal de retard à rattraper. Il a donc appelé l'un de ses clients, M. Thomason. Celui-ci était le proviseur de l'école la plus importante de la ville, et Kugel l'avait converti à la philosophie d'EnviroSolutions avec succès. Toute la compagnie avait fêté ce juteux contrat, qui avait fait de lui un héros. En fait, il avait eu de la chance, rien de plus. Sous la pression des groupes écologistes, l'administration locale avait commencé à octroyer des avantages aux institutions prêtes à instaurer un programme de recyclage des déchets à long terme, et M. Thomason avait négocié avec lui un plan tellement avantageux qu'il faisait des bénéfices et pouvait se mettre la prime d'encouragement dans la poche. Mais il n'y avait aucune perspective de subvention concernant le mobilier de bureau « responsable », et Thomason avait encore rejeté les offres de deux vendeurs d'EnviroSolutions au cours de la dernière semaine.

Bonjour, monsieur Thomason, ici Solomon Kugel d'EnviroSolutions. Saviez-vous que les chaises de vos salles de classe peuvent avoir une influence sur la concentration et l'intelligence de vos élèves ? Il a été prouvé que l'émission de substances toxiques par les sièges en plastique... Oui, bien entendu, je comprends ! Oui. C'est évident, mais le fait est que pour quelques dollars de plus vos élèves seraient en mesure de prendre place sur des chaises en bambou qui stimulent leur intellect tout en protégeant la planète.

Kugel s'est interrompu un instant :

C'est sans doute un peu exagéré, a-t-il répondu en se frottant les yeux de sa main libre. Et pourtant, monsieur Thomason, ne serait-ce pas fabuleux si quelques chaises pouvaient sauver la planète ? Si c'était le cas, je serais le plus heureux salaud de la terre, croyez-moi. Nous avons des chaises de bureau en fibres de chanvre, monsieur Thomason, un matériau tout ce qu'il y a de plus écolo. Du mobilier en chanvre, qu'est-ce que vous en dites ? Quand le niveau des océans va monter et que nous serons tous morts noyés, vous aurez toujours quelque chose à fumer ! Mais les mers ne vont pas déborder, monsieur Thomason, je ne veux pas que vous vous fassiez du mouron pour ça. Après toute

cette affaire avec Noé, Dieu en personne a promis qu'Il ne nous noierait pas et, putain ! si on ne peut pas faire confiance à Dieu, monsieur Thomason, on est tous foutus. Vous savez qui voulait sauver la planète ? Hitler. Allô ?

Il avait sans doute raccroché depuis un moment, mais Kugel a poursuivi bravement.

Ce qui pourrait vous intéresser, peut-être, ce sont des cloisons de bureau artisanales, en carton recyclé ? J'imagine qu'elles sont fabriquées à la main. C'est mieux que celles qui ne sont pas faites à la main, vous êtes d'accord, monsieur Thomason ? On a tous des mains, n'est-ce pas ? Des mains, et des pieds, et une tête. Saviez-vous que les supports d'imprimantes recyclés sont une façon fantastique d'épargner... quelque chose ? De protéger un machin ? Le soleil ? Avez-vous pensé au soleil, monsieur Thomason ? Oui ou non ?

Il s'était mis à crier.

Avez-vous suffisamment pensé au soleil, monsieur Thomason ? Pensez-y, mec, juste une fois, pour l'amour de Dieu, pensez au soleil !

Si vous désirez passer un appel, a dit une voix dans le téléphone, veuillez raccrocher et essayer à nouveau.

Kugel a obtempéré et, un instant plus tard, il a appelé chez lui.

Elle va bien ?

Je crois que oui, a répondu mère. Elle a faim.

Elle l'a dit ?

Non, mais je crois qu'elle a faim.

Ça devrait pas tarder.

C'est-à-dire ?

Bientôt.

D'accord.

Préviens-moi quand la livraison est arrivée.

D'accord.

D'accord.

Au cours de la nuit, il avait commandé sur Internet un carton de douze boîtes de matsot Streit pour Anne Frank (Quatre étoiles ! Légères et croquantes ! Nouvel emballage !). Après avoir raccroché, il s'est de nouveau connecté et lui a commandé un bocal de harengs (Extra ! Trois étoiles !) et un pack de six rations de borscht russe Gold (pas encore évalué).

Neil, un de ses collègues, a passé la tête par sa porte.

Ça va ? Je t'ai entendu crier...

Kugel a fait un vague signe de la main.

Les clients... Incapables d'avoir une vue d'ensemble.

Vilaine bosse que tu as là, a constaté Neil.

Dans le contexte financier difficile, les cadres de l'entreprise suivaient de près les moindres erreurs et faiblesses de leurs employés, lesquels avaient donc une nette tendance à confier en privé à ces mêmes cadres qu'en ce qui concernait leur collègue X ou Y ils étaient tout à fait d'accord avec leur jugement négatif. Kugel ne leur en tenait pas rigueur. Comprenant et acceptant la nature de son travail, il connaissait l'effet qu'il avait sur le comportement des autres. C'est le business, disait-il souvent, laissant entendre par là que les gens dans la vie quotidienne étaient moins intéressés et hypocrites. Cette notion chiffonnait le professeur Jovia. Selon lui, il n'y avait aucune différence entre la vie de tous les jours et le monde du travail, et il essayait de rallier Kugel à son point de vue.

C'est quoi, cinq avocats pris dans des sables mouvants ? avait-il demandé un jour à Kugel.

Celui-ci avait haussé les épaules.

Ce sont des mecs foutus, avait rétorqué le professeur. Et si l'un d'entre eux doit marcher sur la tête d'un autre pour s'en sortir, c'est exactement ce qu'il fera.

Parce que c'est un avocat ?

Parce que c'est un être humain. L'instinct de survie a sa propre morale, Kugel. Seul un imbécile peut s'imaginer qu'un type pris dans des sables mouvants agisse autrement. Et nous sommes tous en plein dedans, mon ami. Jusqu'au cou, et dès le jour de notre naissance. Et vous savez comment on se sort des sables mouvants ?

Est-ce que c'est une blague ?

Non.

Je ne sais pas, avait admis Kugel. Alors, comment on se sort des sables mouvants ?

Il y a deux façons. La première ne marche jamais.

Quelle est-elle ?

Vous attendez que quelqu'un vienne vous sauver. Vous vous fiez à l'altruisme de parfaits inconnus.

Et l'autre ?

Vous vous sortez de là tout seul. Vous prenez appui sur quelque chose. Vivant ou mort. Vous marchez dessus et vous vous extirpez de cette saloperie.

Dix ans plus tôt, Kugel s'était rendu à un congrès commercial à Los Angeles. Une série de tempêtes de neige avait bouleversé le trafic aérien dans tout le pays et fermé la plupart des aéroports. C'était quelques jours avant Noël, et même quand le temps s'était amélioré et que les vols avaient repris, les terminaux étaient si congestionnés qu'une multitude de voyageurs étaient restés bloqués loin de chez eux pendant les fêtes. La compagnie avait alors pris la décision d'affréter un jet privé de Los Angeles à New York, réservé à ceux de ses employés dont la famille habitait la côte Est. Impressionnant déploiement de bonne volonté corporative en des temps de grande incertitude, mais dès que les membres de la direction également coincés en Californie avaient eu vent de cette initiative, ils s'étaient mis à se plaindre. Pourquoi devrais-je lanterner ici ? avait argué l'un d'eux. Pourquoi les autres pourraient-ils rentrer avant moi ? s'était indigné un autre. Si bien qu'ils avaient peu à peu réquisitionné toutes les places disponibles, usant de leur position et de leur influence. Au final, tous les employés des rangs subalternes étaient restés en carafe tandis que l'avion s'envolait, emportant les cadres supérieurs et leurs assistantes.

Vous marchez sur tout et sur tout le monde.

Vous vous sortez de cette saloperie.

Selon Jean, auteur de l'Évangile éponyme, Jésus expirant sur la croix déclara : Tout est achevé.

Faisait-il allusion à sa vie ? Kugel supposait qu'il faisait plutôt référence à l'humanité tout entière, à l'espèce qui avait été capable d'infliger un tel traitement à l'un des siens. On ne verra jamais un lion en crucifier un autre, ou un ours massacrer des saumons par pur caprice, sans être poussé par la faim. Les ours ne forment pas d'armées pour envahir les ruisseaux, arracher la tête aux saumons mâles, violer les saumons femelles et réduire en esclavage les bébés saumons.

Tout est achevé, a-t-il songé, ressemble fichtrement à Allez tous vous faire foutre, bande de branleurs.

Miep Gies aurait-elle eu la même conduite exemplaire si elle avait été mère ? Kugel en doutait. Qui aurait pu lui reprocher de ne pas prendre de risques, alors ? Au contraire, ne l'aurait-on pas taxée d'irresponsable ?

Au déjeuner, il a posé la question à Neil :

Est-ce que tu me cacherais ?

Te cacher ?

Oui, me cacher. Moi et ma famille. Une femme et un fils. Il a trois ans. Peut-être un chien, aussi.

Qu'est-ce que tu racontes ?

Si quelque chose arrivait ?

Si *quoi* arrivait ?

N'importe quoi.

N'importe quoi ?

N'importe quoi.

Tu me fais flipper, Kugel. Les gens commencent à parler, tu sais...

Tu nous cacherais ? C'est tout ce que je veux savoir.

Où ?

Dans ton grenier.

J'ai plein de bordel là-haut, Kugel.

Mais tu le ferais, si on devait fuir ?

Fuir qui ?

Qui que ce soit.

Qui que ce soit ?

Oui, peu importe qui.

Peu importe qui ?

Oui ! Bon, tu nous cacherais, oui ou non ?

J'ai plein de bordel là-haut, Kugel !

Ça veut dire non ?

T'es sûr que ça va, Kugel ? Elle est vraiment moche, la bosse que tu as sur le front.

Sur les sept collègues auxquels il a demandé ce jour-là s'ils le laisseraient se cacher dans leur grenier avec sa famille, trois ont annoncé qu'ils avaient plein de merde là-haut, un a dit qu'il serait ravi mais qu'il était allergique aux poils de chien, un qu'il n'avait pas de grenier mais que Kugel pourrait prendre sa cabane de jardin – à condition qu'il puisse feindre la totale surprise si Kugel était découvert –, et enfin, le dernier a prétendu que ça pourrait se faire mais qu'il ne voulait pas s'engager fermement tout de suite et que Kugel devrait lui en reparler le moment venu.

Il est parti tôt, invoquant une migraine. Sur la route du retour, il a reçu un mail de son supérieur.

Votre rendement a été inférieur aux normes, dernièrement.

Dernières paroles ?

Sa pierre tombale :

Solomon Kugel

Son rendement avait été inférieur aux normes, dernièrement.

Né... malheureusement. Décédé... finalement.

Quand il s'est engagé dans son allée, le livreur d'UPS était en train de déposer des paquets.

Il avait parfaitement conscience que ce n'était pas le moment de perdre son emploi. Personne n'embauchait, mère ne payait pas de loyer et leur unique locataire menaçait de s'en aller, s'il n'avait pas déjà commencé à chercher un autre logement.

Le pack de douze boîtes de matsot coûtait soixante-quatre dollars quatre-vingt-quinze et cela ne ferait à Anne Frank qu'une dizaine de repas, à peine. Plus de soixante-quatorze dollars quatre-vingt-quinze pour le borscht et deux cent soixante-cinq dollars quarante-trois pour le minifrigo.

Kugel se fit la réflexion que grâce à Internet on n'avait plus besoin de Miep Gies. Peut-être qu'on pouvait survivre à un génocide rien qu'avec un smartphone et une carte de crédit ? Il ne restait plus

qu'à espérer qu'en cas de nouvel Holocauste il aurait d'une manière ou d'une autre un accès haut débit. Mais il faudrait tout de même quelqu'un pour signer le reçu des livraisons et les porter au grenier, donc en fait il n'était pas du tout tiré d'affaire. De plus, ils surveilleraient certainement les commandes sur Amazon ou du moins les allées et venues d'UPS, de sorte qu'il devrait les faire livrer à une adresse-écran et demander à Miep de bien vouloir les leur apporter, en supposant que quand ça commencerait à mal tourner Amazon continue à accepter des commandes passées par des juifs, ce qui était improbable.

En voyant les caisses UPS empilées sur le perron, Bree a secoué la tête d'un air dégoûté.

À l'intérieur, la mauvaise odeur était revenue.

Kugel a téléphoné au professeur Jovia.

Personne.

Il a laissé un message.

ALLONGÉ DANS SON LIT CETTE NUIT-LÀ, les yeux fixés au plafond, Kugel a cru entendre de légers coups frappés sur le conduit. Avant de décider que non.

Ou peut-être que si.

Non.

La nuit, les bruits portés par le système de ventilation étaient plus forts, plus oppressants. Mère en bas, gémissant, grognant, rotant ; Anne Frank en haut, tapant sur son clavier, se traînant, soufflant, imprimant, pestant, et Kugel pris au milieu de ce misérable sandwich de souffrance, dans le piteux vacarme de ces corps défaillants, les pets, les toussotements, les râles, les grondements, le concert nocturne de l'Orchestre du Malheur juif, une cacophonie déprimante de *oy-vé*, de *gevalt* et de *Gott in Himmel* accompagnée des rires incessants qui émanaient de la télévision du locataire, tout cela culminant dans le grand final : les hurlements produits par le stress post-traumatique – jamais assez traumatique – de mère qui les réveillaient tous au petit matin.

Rot.

Grognement.

Gémissement.

Ha ha ha !

Oy vé...

Police, arrêtez-vous !

Gottenyu !

Vous êtes avec *Sixty Minutes*.

Ouf.

Dieu du ciel.

Ce soir, Jay Leno reçoit...

Râle.

Pet.

Grommellement.

Applaudissements.

Et en plus de tout ça, les grincements, les craquements, les claquements qui, tous autant qu'ils étaient, faisaient penser à un incendiaire, quel que soit le bruit que fasse un incendiaire, tapi sous la fenêtre, derrière la porte, prêt à les brûler vivants.

Dites-leur que j'ai dit... quelque chose.

Mais quoi, bon sang, quoi ?

Il avait déjà trouvé la parfaite épitaphe pour mère. Il l'avait choisie quand il était adolescent, l'été où ils avaient visité un camp de concentration en Allemagne. Pour sa bar-mitsvah, mère l'avait emmené à Jérusalem – Tu dois connaître ton histoire, avait-elle déclaré tandis qu'un soldat israélien fouillait leurs bagages tout en les jugeant d'un œil soupçonneux –, et lorsqu'elle s'était aperçue que leur vol de retour incluait une escale à Berlin elle avait estimé que c'était l'occasion rêvée de visiter un camp de la mort. Avec ta petite vie confortable d'Américain, avait-elle lancé, tu ne tiendrais pas cinq minutes, à Auschwitz.

Le jeune Kugel s'était alors demandé comment ç'aurait été, à Chelmno. Personne ne parlait jamais de Chelmno.

Il n'aurait pas tenu cinq minutes à Chelmno non plus.

Ils avaient décidé de passer la nuit à Berlin, de visiter un camp de la mort dans la matinée et de

poursuivre leur voyage l'après-midi. Malheureusement, mère s'était vite rendu compte que les camps vraiment célèbres étaient très loin de la ville, beaucoup trop loin pour une excursion de quelques heures, et elle avait dû se rabattre sur celui de Sachsenhausen.

Sachsen quoi ? avait-elle demandé au concierge de l'hôtel.

Sachsenhausen, madame. En train, c'est à environ trente minutes de la gare centrale de Berlin.

Jamais entendu parler, avait-elle répliqué.

Puis elle s'était penchée vers Kugel.

Ils ne veulent pas qu'on voie les *vrais* camps de la mort...

Le concierge lui avait certifié que des milliers de gens étaient morts là-bas.

Combien de milliers ?

Beaucoup, madame. Vraiment beaucoup.

Il y avait une chambre à gaz ?

Après un long silence :

Mais oui, bien sûr.

Vous en êtes certain ?

Oh oui...

Je ne veux pas aller jusque là-bas et trouver un parc bien propre.

Non, non, pas du tout ! C'est très triste.

Ils avaient pris le train le lendemain matin. À l'époque, l'allergie au gluten de Kugel n'avait pas encore éclaté au grand jour, si bien que mère n'avait pris que des bouteilles d'eau et une miche de pain. Selon elle, des provisions de route plus substantielles constitueraient une insulte à la mémoire des victimes. Ils auraient tué pour un bout de pain comme celui-là, avait-elle déclaré.

À leur arrivée, Kugel était plié en deux par la douleur et il s'était précipité aux toilettes à l'instant où mère lui avait donné son ticket d'entrée. Et il était resté là, sur la cuvette, pendant presque toute la durée de leur visite. Certes, il avait fait quelques tentatives pour quitter son repaire et esquisser quelques pas dans le camp, mais il n'avait pas pu dépasser le portail principal, lequel proclamait : « Le travail vous libérera », et avait dû faire demi-tour dare-dare en espérant que les toilettes étaient restées libres. Il n'était parvenu à reprendre un contrôle relatif sur ses entrailles frémissantes qu'une quarantaine de minutes avant le départ de leur train pour l'aéroport et avait suivi tant bien que mal mère, décidée et fulminante. Je n'arriverai jamais à tout voir, maintenant, avait-elle sifflé en examinant le plan des lieux. Merci beaucoup, vraiment. Bon, on oublie les baraquements, qui sont à perpète par là-bas, et la clinique... Vingt minutes de marche rien que pour y arriver. Dépêche-toi un peu, Solomon, pour l'amour du ciel !

Comme le temps pressait, elle avait décidé de ne visiter que la chambre à gaz, indiquée par un Z sur la carte. Même s'ils avaient suivi scrupuleusement les indications du plan, mère s'était emportée en constatant qu'ils ne parvenaient pas à trouver le « foutu machin », pour reprendre ses termes, et alors qu'il ne restait que vingt minutes elle avait fini par arrêter le guide d'un petit groupe de touristes qui déambulaient au milieu du camp.

Excusez-moi, pouvez-vous me dire où sont les chambres à gaz ?

Oh, pas de problème, on y va aussi, justement.

Puis, tapant dans ses mains :

Pour le gaz, c'est par ici, mesdames et messieurs !

Le guide les avait entraînés jusqu'à une petite parcelle gazonnée tout au bout du camp, où ils s'étaient attroupés en un cercle solennel et attentif. Le silence s'était établi tandis que les visiteurs laissaient la réalité de l'horreur survenue ici même quelques décennies plus tôt s'immiscer dans leur

esprit et étreindre leur cœur.

C'est ici, avait alors déclamé le guide, que des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants ont été systématiquement assassinés.

L'une des touristes s'étant mise à pleurer, son mari avait enveloppé ses épaules d'un bras consolateur.

Où ? avait lancé mère.

Ici même.

Où ?

Mais ici ! Là où vous vous tenez.

Où elles sont passées ?

Qui, les victimes ? Elles sont mortes, madame, avait-il répondu d'un ton offensé.

Pas les gens. Les chambres à gaz.

Les... Ah, on les a démolies.

Qui ?

Les SS.

Les salauds, avait-elle déclaré. Ils continuent à nous torturer.

Le guide avait approuvé d'un hochement de tête.

Posant une main sur son crâne, un membre du groupe avait récité une prière en hébreu. Tout le monde avait fermé les yeux et, une fois qu'il avait eu terminé, murmuré : Amen.

Il y a des fours, au moins ? Ou le voyage aura été une perte de temps complète ? avait fini par demander mère au bout d'un moment.

Le guide leur avait indiqué l'infirmerie, où une demi-douzaine de fours crématoires avaient été installés dans le mur de fondation, au sous-sol.

Mère avait ordonné à Kugel de se placer devant l'un d'eux pour une photo.

Ouvre-le. Qu'on puisse voir.

Il s'était penché, avait tiré la lourde porte vers lui, puis fait face à l'appareil photo.

Qu'est-ce qui t'arrive ? avait-elle lancé.

Quoi ?

Arrête de sourire.

Oh.

Regarde dans le four. Ne mets pas la tête dedans, Solomon, juste les yeux.

Comme ça ?

L'air plus triste. Bien. Maintenant, tu en prends une avec moi.

Ils s'étaient dépêchés pour attraper le train, Kugel pressant à nouveau le pas pour se caler sur celui, furieux, de mère.

J'espère que tu es satisfait, avait-elle dit une fois qu'ils avaient pris place dans le wagon. Tu m'as gâché tout le camp de concentration. Tu entends ? Tout, tu as tout gâché.

Il avait été saisi de remords, sachant avec quelle impatience elle avait attendu ce moment.

On a vu les fours, quand même, avait-il plaidé. C'était plutôt cool...

Lui adressant un signe dégoûté, elle s'était détournée pour regarder par la vitre.

Ah, avait-elle fini par soupirer, peu importe. Je suis certaine que je verrai l'intérieur d'une chambre à gaz d'ici peu. Ils sont probablement déjà en train de les construire, pour qu'elles soient prêtes à temps.

Qui ?

Peu importe qui.

Se laissant aller contre le dossier de la banquette, elle avait fermé les yeux et s'était endormie. C'est alors qu'il la regardait que l'épithaphe lui était venue.

Mère

Elle repose ici.

Surprise, surprise.

Il m'en faut une pour moi, maintenant. Et que mère casse sa pipe, a-t-il songé du fond de son lit.

Je ne devrais pas penser ça.

Au moins il ne l'avait pas dit.

Mais il l'avait pensé.

Ce n'est pas aussi mal.

C'est mal quand même.

Et ç'a recommencé. Le bruit.

Peut-être que ce n'était que le vent.

Sans doute que ce n'était que le vent.

Se glissant doucement hors du lit, Kugel s'est agenouillé par terre et a collé son oreille contre le métal froid de la grille du chauffage.

Anne ? a-t-il chuchoté.

J'ai faim.

Mère ?

J'ai faim, a-t-elle répété.

Il faut dormir, mère.

Mais j'ai faim... Peux-tu m'apporter un petit quelque chose ?

Par-dessus son épaule, il a observé Bree, qui s'est étirée dans son sommeil, a roulé sur le côté opposé et remonté la couverture par-dessus sa tête.

J'ai faim, a insisté mère.

Va prendre quelque chose, alors...

J'ai peur.

Quand il lui avait demandé pourquoi elle faisait ses besoins dans le conduit de chauffage, elle avait soutenu que c'était parce qu'elle se méfiait du locataire. Elle craignait de sortir de sa chambre pendant la nuit et il lui arrivait souvent de se barricader en coinçant la poignée de sa porte avec une chaise, avait-elle également expliqué.

C'est dangereux, mère, avait-il dit.

Moins que de ne pas se barricader, avait-elle répliqué.

Bree s'est encore retournée, marmonnant dans son sommeil.

Tu m'apportes quelque chose ? a demandé mère.

D'accord.

Quelque chose à manger.

D'accord !

Il aurait fait n'importe quoi pour une nuit de complet silence, une nuit sans grognement, gémissement ni *oy-vé*.

La cuisine était plongée dans l'obscurité, il a braqué la torche électrique sur la porte du jardin pour voir si l'incendiaire était là. Il lui a fait un doigt au cas où il serait tapi dans l'ombre, puis il a préparé une tasse de thé et une assiette de cookies pour sa mère. Une fois dans la chambre de mère, il lui a demandé à deux reprises si elle voulait aller aux toilettes pendant qu'il était là et, satisfait du silence qui s'est ensuivi, il est remonté à l'étage.

Mais, par la grille de chauffage du couloir, il a de nouveau entendu la voix de mère.

Sol. Solly ? Je n'ai pas pu me retenir...

Il a fait comme s'il n'avait rien entendu et a tiré l'escalier du grenier, pour voir où en était Anne. Si seulement elle pouvait être en train de choisir la couverture de son livre et d'emballer ses affaires. Il faisait sombre, la seule source de lumière étant le reflet bleu-vert d'un écran d'ordinateur derrière les cartons du mur occidental.

Un signe encourageant.

C'est moi, a-t-il dit à voix basse. Vous êtes toujours là ?

Un soupir contrarié s'est fait entendre derrière la paroi.

Voilà *le fils*.

Il a remarqué l'épais tissu noir qui pendait devant les lucarnes, s'est dirigé vers celle qui était le plus proche et a tiré dessus.

En plus d'avoir plus de temps libre que la grande majorité des gens, votre mère a un sens de la décoration plutôt lugubre, a déclaré Anne Frank.

Pendant la journée, alors qu'Anne dormait et que Kugel était à son travail, mère avait masqué les ouvertures du grenier avec des pans de tissu noir, et cela rendait la pièce encore plus sombre et déprimante qu'auparavant. Elle avait lu que c'était ainsi dans le grenier d'Anne Frank, à Amsterdam. Cette initiative préoccupait Kugel. Anne n'avait pas besoin d'être distraite, dérangée, interrompue dans son labeur.

Je vais lui parler, a-t-il assuré.

Il a jeté un coup d'œil par-dessus les cartons. Le tas de feuilles à côté de l'ordinateur n'avait guère grossi, voire pas du tout.

Peut-être même avait-il réduit.

Il a examiné le tissu épais que mère avait agrafé sur le cadre de la lucarne surplombant l'allée.

Je suis curieuse de savoir, a repris Anne Frank. D'après vous, c'est quoi, le problème ? Elle ne veut pas que les autres voient à l'intérieur, ou elle ne veut pas que je regarde dehors ?

Les deux, a répondu Kugel. Pour être honnête, c'est même la base de tous ses principes éducatifs.

C'est drôle, a commenté Anne Frank. Nous ne nous sommes jamais très bien entendues, ma mère et moi. Nous nous affrontions pour tout un tas de raisons. Au final, c'est le génocide qui nous a rapprochées.

C'est vraiment drôle, a répondu Kugel.

Au camp, nous pleurons, nous nous serrions l'une contre l'autre, tremblantes, mourantes, et là elle m'a dit combien j'étais importante pour elle, et moi combien je l'aimais, et nous nous sommes demandé pardon mutuellement, encore et encore, pour tout le temps que nous avons perdu à nous disputer durant toutes ces années.

Hilarant.

Selon vous, que serait-il arrivé si elle avait survécu ? a poursuivi Anne Frank. Si nous nous étions retrouvées quelque part en Europe après la guerre ? Si nous avons pris un petit appartement à Paris, Milan, Berlin ou ailleurs ? Eh bien, nous nous serions entretuées, monsieur Kugel. Nous nous serions détestées encore plus farouchement qu'avant.

Quel rapport avec ma mère ? a-t-il demandé.

Ne laissez pas la mort vous abuser, monsieur Kugel. Elle ne repasse pas avec un crayon rouge sur les dizaines d'années qui l'ont précédée. Elle ne change rien. Spinoza a dit qu'un homme libre ne se préoccupait pas de la mort. Et ce qui était valable pour lui devrait l'être pour les autres.

Kugel a de nouveau tiré sur le tissu, mais il était solidement fixé.

Nos aînés ne nous seront pas très utiles, a affirmé Anne Frank tout en tapant sur son clavier. Ils devraient nous apprendre à vivre, mais aussi, plus important encore, à mourir. Nous montrer que l'obsession de la mort est une forme de lâcheté, et que la fuir, c'est fuir la vie.

C'est pour cela que vous vous cachez dans un grenier, a-t-il marmonné.

On ne reproche pas sa carapace à la tortue, monsieur Kugel.

Silence. Cliquetis de clavier.

Finalement, on n'est pas mal du tout, ici, a-t-il remarqué. L'endroit a un certain charme fataliste, un je ne sais quoi de complètement fichu.

Il a empoigné une nouvelle fois le tissu et, l'écartant un peu de la vitre, il a regardé dehors. Il n'y a pas assez de greniers dans ce monde, a-t-il pensé. Pas assez de greniers dans ce satané monde.

Comment avance le livre ?

Elle n'a pas répondu sur-le-champ.

Je regrette d'être la cause de toute cette tension dans votre vie conjugale, monsieur Kugel, a-t-elle fini par dire. Cela dit, j'ai l'impression que les véritables raisons sont des failles plus profondes qui n'ont rien à voir avec moi.

Arrachant du cadre le reste du tissu, il a inspecté la pénombre en contrebas.

Il devait vraiment prendre un chien.

Oui, je suis d'accord avec vous. Nous aurions sans doute dû discuter ensemble, avant de nous marier, de l'attitude à adopter lorsque nous découvririons Anne Frank au grenier. La plupart des couples le font mais nous étions pressés, voyez-vous. Nous avons bien un plan si nous trouvons Simon Wiesenthal dans le garde-manger, mais ça, c'est autre...

Anne Frank l'a coupé brutalement.

Simon Wiesenthal était un tas de merde.

Silence.

Donc, comment avance le livre ? a répété Kugel.

J'ai tout un tas de personnages en tête.

Hmmm.

Un roman, il faut lui laisser le temps de mûrir, monsieur Kugel.

Bien sûr.

Trente-deux millions d'exemplaires. Ce n'est pas rien, monsieur Kugel.

Il paraît.

Je ne peux viser moins, ça serait un échec.

Il s'est dirigé vers l'autre lucarne. Pour ce faire, il a dû passer derrière le mur sur le côté est, un espace confiné et obscur où il s'est senti étrangement bien. Une impression de sécurité inhabituelle et pourtant rassurante. Aurait-il voulu y rester ? Il a attrapé le tissu par un coin, mais là encore les agrafes ont tenu bon.

Vous ne placez pas la barre un peu haut ? a-t-il demandé.

J'y suis déjà arrivée, a-t-elle rétorqué.

Ouais, mais c'était...

Quoi ?

Différent.

Il a tiré encore, mais ses mains ont glissé. Mère devait s'être servie d'une agrafeuse à air comprimé. L'espace d'un instant, il a envisagé d'aller chercher un tournevis en bas.

Pourquoi différent ? a demandé Anne Frank.

Vous étiez morte.

Les gens n'ont pas acheté mon livre parce que j'étais morte.

Non, non, évidemment. Je n'avais pas l'intention de...

Ils l'ont acheté pour la qualité de ma prose.

Bien entendu. Je disais seulement que... je ne crois pas que les gens lisent autant, de nos jours.

C'est tout.

En reculant, il a senti quelque chose de petit et de dur craquer sous sa chaussure. Comme une coquille de noix, en un peu plus gros peut-être.

Qu'est-ce que vous voulez dire, monsieur Kugel ?

Il a tâté le sol du bout de son soulier, visiblement il était jonché de petites coquilles. Il s'est esquivé sur le tissu et un coin a fini par céder, laissant une petite flaque de lune se former sur le plancher.

Vous devriez peut-être vous contenter d'écrire un scénario.

Un scénario ? Je suis écrivain, monsieur Kugel. Une artiste de la prose. Je crée des mondes à partir des mots, avec des images, des personnages. Je fouille du regard l'abîme et j'accepte que l'abîme me regarde en retour.

Hmmm, a-t-il fait tout en se penchant.

Avec un éclat de bois trouvé sur le sol, il s'est mis à pousser les coquilles dans la lumière de la lune afin de découvrir de quoi il s'agissait. Un tas de tout petits os, là une tête d'écureuil, plus loin une corneille vidée de ses entrailles, la chair brûlée laissant son ossature à nu.

Le Pulitzer, pas les oscars, a poursuivi Anne Frank. L'art n'est pas *facile*, monsieur Kugel. L'art n'est pas une sinécure.

Kugel s'est redressé, une main sur la bouche. L'odeur était insupportable. Il a encore tiré sur le tissu. Le clair de lune éclairait maintenant plusieurs cadavres de rongeurs, souris, écureuils, et aussi ce qui, il en était sûr, était la carcasse brûlée de la chatte des Amberson, Sunshine, celle qui avait disparu. Les têtes, coupées ou arrachées, étaient réunies en un petit tas, et à côté les viscères s'amoncelaient à divers stades de décomposition.

Tout le monde voudrait un Van Gogh dans son salon, monsieur Kugel, mais personne n'inviterait Van Gogh dans son salon. C'est la rançon du génie...

Il a eu un haut-le-cœur. C'était logique, évidemment : n'importe qui vivant dans un grenier depuis tout ce temps... Mais la bile est montée dans sa gorge et sa tête s'est mise à tourner.

... et je m'en acquitterai avec joie, a terminé Anne Frank.

Kugel n'écoutait pas. Il ne pensait qu'à s'enfuir, trouver de l'air frais. Il s'est reculé en chancelant, aussi rapidement que possible. S'en aller... Était-ce sa maison ? Était-ce lui ? Était-ce elle, *ça* ? Était-ce cela, la survie ? Ses genoux se sont dérochés sous lui, il a trébuché et il est tombé à la renverse dans l'escalier tandis qu'au-dessus de lui le grenier semblait disparaître dans les ténèbres.

Solomon ! a appelé Bree de leur chambre.

Jonas s'est mis à pleurer.

IL N'Y AVAIT AUCUN DOUTE LÀ-DESSUS , depuis qu'il l'avait informée de la présence d'Anne Frank au grenier, il avait noté des changements aussi indiscutables que troublants dans le comportement de mère. Pour commencer, elle avait cessé de récolter les légumes qu'il laissait dans son potager chaque matin, déclarant avec un air énigmatique qu'elle avait beaucoup plus important à faire, désormais. Il avait toutefois continué à y déposer une nouvelle récolte tous les jours, ce qui lui ajoutait une nouvelle corvée, encore plus pénible. Tous les soirs, il devait ramasser ce qu'il avait dispersé dans la matinée. Et ses nouvelles blessures ne lui facilitaient pas la tâche.

En tombant dans l'escalier du grenier, il s'était fait une série de contusions et d'égratignures, certaines bénignes, d'autres sérieuses. Sa cuisse droite présentait maintenant un grand hématome violacé qui lui faisait mal dès qu'il posait quoi que ce soit dessus. Cette jambe était si douloureuse qu'il avait pensé s'être cassé la cheville, mais les radios n'avaient détecté aucune fracture et les médecins ne lui avaient prescrit que des analgésiques et une béquille pour l'aider dans ses déplacements. C'était son poignet gauche qui avait été le plus touché, fêlure de deux des métacarpes, fracture à l'extrémité du radius, de sorte qu'il portait un plâtre qui allait du coude au bout des doigts et se terminait en forme de pelle plate pour maintenir le poignet et la main au même niveau.

Bien que les calmants lui aient permis de dormir d'un sommeil profond, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps, il avait trouvé que la médecine d'urgence obéissait à une éthique chrétienne implicite qui le chiffonnait. Si vous souffriez suffisamment, on vous donnait de la Vicodine, si vous ne souffriez que modérément, il fallait se contenter de codéine, si vous ne souffriez pas du tout, on vous refilait du Tylenol et la note d'honoraires. Cette nuit-là, néanmoins, il avait été plongé dans une telle torpeur qu'il s'était réveillé le lendemain matin sans se souvenir d'un seul rêve. Un fait hautement appréciable, lui aussi. N'est-ce pas merveilleux, l'oubli...

Bree, déjà levée et habillée, était en train de remettre un peu d'ordre dans la chambre. Espérant une manifestation de sollicitude, Kugel a poussé un grognement qui se voulait déchirant.

Rien.

Il s'est donc levé pour prendre le flacon de médicaments sur la commode et, après avoir attendu que Bree soit tournée dans sa direction, il a porté un comprimé à sa bouche en grimaçant de douleur pour lui montrer que le moindre mouvement lui était affreusement pénible.

Elle l'a contourné pour sortir de la pièce sans un mot.

Et merde, a-t-il pensé.

Il a ensuite appelé le bureau pour parler à son supérieur.

Tampons hygiéniques, psalmodiait le message d'attente. Ongles coupés. Urine.

Son chef n'allait pas apprécier qu'il soit encore absent un jour, mais il pouvait s'estimer heureux que Kugel ne se soit pas cassé le cou. Ils seraient soulagés d'apprendre ça, au moins.

Oui, a-t-il dit à son chef, je sais... Bien sûr, oui... Entièrement ma faute, non... Une mauvaise chute, dans l'escalier du grenier... Si, le poignet gauche... Ah ah ah, non, ce ne devrait pas être un problème pour ça... Oui, c'est en effet une période difficile et je comprends, oui, ma maladresse n'est pas votre problème... Non, pas plus d'une journée, normalement... Demain, bien entendu... Merci, oui.

Puis il est descendu à la cuisine, où il s'est mis à remplir un sac de légumes pour le potager de sa mère. Deux tomates, une courgette. C'était sa faute à elle s'il s'était cassé le bras. Il a ajouté une poignée de fraises, un paquet de blancs de dinde en tranches. S'il ne s'était pas levé pour lui faire du thé, il ne serait pas monté voir Anne.

Après avoir pris une boîte d'asperges surgelées et un plateau de makis préemballé, il a passé les anses du sac sur son bras valide, saisi sa béquille, et il est parti dans le jardin en claudiquant. L'opération était devenue sacrément compliquée, maintenant. Chaque fois, il devait faire un pas en avant, caler sa jambe sur la béquille, poser le sac par terre, sortir un article, le positionner, repasser le sac à son bras, faire un doigt à Anne Frank, reprendre la béquille dans sa main, avancer encore et recommencer tout le foutu processus. Après quelques minutes de cette pantomime, il s'est soudain rendu compte d'un phénomène surprenant : ça poussait. Contre toute attente, de jeunes pousses vertes avaient percé ici et là la terre parcheminée du potager de mère. Au début, il a cru que c'étaient des mauvaises herbes, forcément, mais il a constaté que les tiges portant une ou deux feuilles étaient parfaitement alignées en rangs parallèles. Maintenant que mère avait cessé son labourage et son ratissage acharnés, elles pouvaient enfin se développer.

Du bout de sa béquille, Kugel a écrasé une première pousse. Il en a fait de même avec toutes les autres, ce qui lui a pris un certain temps. Au bout d'une heure, il était certain qu'elles étaient toutes mortes. Après avoir jeté les tranches de dinde par terre et dispersé les makis sur les plates-bandes, il est rentré à la maison en boitant.

La transformation la plus troublante de mère depuis qu'elle était au courant de l'existence d'Anne Frank était qu'elle semblait rajeunie, vivifiée, stimulée, et cette vivacité inédite était patente, ce matin-là, à la cuisine, tandis qu'elle s'affairait à préparer un plateau-souper pour la pensionnaire du grenier. Ce spectacle était un vrai tourment, pour Kugel. Elle qui était censée être à l'article de la mort était désormais infatigable. Elle allait et venait dans la maison avec une rapidité effarante, le dos presque droit, manifestant une détermination à toute épreuve. Le même escalier qui, quelques jours auparavant, lui avait tiré des gémissements d'agonisante et l'obligeait à faire une pause toutes les trois marches en soupirant bruyamment, une main sur les reins, elle le montait ou le descendait maintenant sans un arrêt, sans une plainte, avec la fougue d'une femme qui aurait eu la moitié de son âge. Au matin, qui pour Anne Frank était le soir, elle allait retirer les assiettes et les déchets de la nuit précédente ; dans l'après-midi, pendant qu'Anne Frank dormait, elle se rendait en ville avec Bree pour lui acheter de quoi manger et écrire ; le soir, elle lui faisait du café et un petit déjeuner, veillant à ce qu'elle ait tout ce qui lui fallait pour la nouvelle nuit de créativité qui s'annonçait.

L'inexplicable amélioration de l'état de mère avait également attiré l'attention de Bree, qui l'abordait de façon plus positive. Pendant qu'ils buvaient leur café ce matin-là – Tu ne sais pas où sont les filets de dinde ? a-t-elle demandé à Kugel –, elle a émis l'idée que ces progrès justifiaient un appel téléphonique à son médecin traitant, un éminent spécialiste en gériatrie, le Dr Lamb. D'après Bree, si mère se sentait assez bien pour s'occuper d'Anne Frank, elle pouvait également s'occuper d'elle-même. Peut-être le moment était-il enfin venu pour elle de quitter la maison et de les laisser en paix. Ainsi, ils seraient en mesure de louer la deuxième chambre du bas et, mieux vaut tard que jamais, d'avoir une vie à eux. Quant à Kugel, dont la toute récente patience envers Anne s'accompagnait d'une impatience grandissante à l'égard de sa mère, il était content d'avoir trouvé un point sur lequel Bree et lui pouvaient tomber d'accord. Par conséquent, dès que mère a eu terminé son propre petit déjeuner et s'est retirée dans sa chambre – Cet album de famille ne se fera pas tout seul, a-t-elle soupiré en partant –, ils se sont tous deux assis à la table de la cuisine pour appeler le Dr Lamb.

Quelques mois plus tôt, celui-ci avait examiné mère. C'était un grand type dont la brutale franchise avait impressionné Kugel. Alors qu'elle se reposait sur son lit d'hôpital, il l'avait prié de le suivre dans le couloir et là, avec une expression de sympathie guindée, il lui avait annoncé : Votre mère est mourante. Je suis désolé. Nous ne pouvons rien faire pour elle, mais nous pouvons essayer de lui procurer un certain confort. Ou de minimiser son inconfort. De limiter ses souffrances.

C'est impossible, avait répondu Kugel.

Nous voudrions seulement faire en sorte qu'elle se sente mieux.

La faire se sentir mieux ne la fera pas se sentir mieux.

Le Dr Lamb l'avait scruté d'un air préoccupé.

Qu'est-ce qui la ferait se sentir mieux, alors ?

Qu'elle se sente mal.

Je vois, avait dit le médecin en hochant la tête. Nous pouvons arrêter le traitement contre la douleur.

Supprimer les antidépresseurs. Limiter drastiquement les desserts, et prescrire des heures d'exercices épuisants.

Je crois qu'elle aimerait ça, avait répliqué Kugel.

Kugel a mis le téléphone sur haut-parleur. À côté de lui, Bree s'était emparée d'un bloc-notes.

C'est à propos de mère, a lâché Kugel.

Hmm-hmm, a fait le Dr Lamb. Et quel est le problème ?

Eh bien, elle a l'air, comment dire... elle a l'air d'aller mieux.

Mieux ?

Oui, mieux. Elle paraît pleine de... d'énergie. Pour quelqu'un à l'article de la mort, comme vous l'aviez suggéré. Vous aviez bien dit « à l'article » ?

J'avais dit « mourante ».

Exact.

Je vois... Et maintenant, vous voulez que je vous dise que tout va bien aller, qu'elle a passé un cap, qu'elle est tirée d'affaire ? Je ne peux pas faire ça, monsieur Kugel.

Elle dégage, a écrit Bree sur le bloc-notes.

Eh bien non, je n'allais pas... Je me demandais juste si vous estimiez qu'elle pouvait vivre seule à nouveau, reprendre sa vie normale, quoi. Je crois qu'elle aimerait ça.

Et vous aimeriez ça aussi, a relevé le médecin. Que ce soit terminé.

Eh bien, je pense qu'elle serait plus... heureuse. Je l'aime et je veux juste qu'elle le soit, vous savez. Heureuse.

Monsieur Kugel, la maladie de votre mère est de type dégénératif. Ce n'est pas quelque chose dont elle, ou qui que ce soit, puisse se remettre.

Il a regardé Bree en haussant un sourcil plein d'espoir, même s'il savait pertinemment que ce n'était pas la réponse qu'elle voulait entendre.

Je comprends qu'il soit difficile pour un enfant de devoir affronter la disparition prochaine de sa mère, a poursuivi le Dr Lamb. Il existe des traitements alternatifs que vous pouvez tenter, des pilules, des injections, des analyses, des sondes. Vous pourrez essayer l'acupuncture, l'homéopathie, la biorésonance, les massages thérapeutiques. Vous pouvez lui donner de l'argent protéiné, du cartilage de requin, du cerveau de singe et du sperme d'éléphant. Rien de cela ne lui fera de mal ni, je vous le garantis, ne l'aidera. Cela pourra la maintenir en vie durant un certain temps, c'est un fait, mais cela ne fera que retarder l'inéluctable tout en prolongeant ses souffrances.

Du sperme d'éléphant ? a répété Kugel.

Le conseil que je vous donne, c'est de laisser la maladie suivre son cours. Si nous pouvions intervenir d'une quelconque manière, nous n'hésiterions pas. Nous faisons tout ce qui est possible et c'est pourquoi nous ne faisons rien. Il y a un temps pour naître et un temps pour mourir.

Énergie ? Paranoïa ?

Et toute cette énergie soudaine, a repris Kugel, toute cette... paranoïa ?

Ces accès d'activité ou de positivité ne sont pas inhabituels chez les patients souffrant de la même

affection que celle de votre mère, monsieur Kugel. Malheureusement, ce ne sont pas les signes annonciateurs d'une guérison, mais le début de la fin. Une dernière salve, je dirais.

Jetant un coup d'œil à Bree, Kugel a haussé les épaules.

Quant à la paranoïa, c'est de toute évidence la confirmation de ce que je viens de vous expliquer, a ajouté le médecin.

Donc, tout ce que nous pouvons faire, c'est attendre ?

Secouant la tête avec force, Bree a croisé les bras sur sa poitrine.

On ne peut pas continuer mais on continue, a lâché le Dr Lamb.

Et après, quoi ?

Après, avec de la chance, on meurt d'un coup. Oui, on peut au moins espérer ça.

Mais ce n'était pas ce que Bree espérait.

Je vais en ville, a-t-elle annoncé d'un ton glacial en se levant.

Puis elle est montée chercher son sac et ses clés.

La paranoïa de sa mère était assez réduite. Ces derniers temps, elle s'était mise à verrouiller les fenêtres le soir et à interrompre brusquement la conversation, quel que soit le sujet, dès que le locataire ou Bree entraient dans la pièce. Elle était devenue toujours plus méfiante à l'égard de tout, des voisins qui disaient bonjour de la main et de ceux qui ne le faisaient pas, des gens qui raccrochaient quand elle répondait au téléphone, des voitures qui passaient trop vite – ou trop lentement, ce qui était pire – lorsqu'elle marchait sur le trottoir. Mais elle n'était jamais aussi tendue que quand elle voyait le livreur d'UPS, lequel se présentait de plus en plus régulièrement à la maison. Cartons de matsot, boîtes de borscht et bocaux de harengs arrivaient tous les deux jours, et entre-temps c'étaient des livres sur les camps de concentration ou sur la meilleure manière d'éditer soi-même son livre. Mère l'observait de la fenêtre de sa chambre, de celle du salon, ou par le judas de la porte d'entrée.

Le klaxon maintenant familier du camion UPS a fait bondir Kugel, qui s'est hâté de boitiller jusqu'à l'entrée. L'afflux quotidien de ces paquets, de ces commandes qui étaient bien au-dessus de leurs moyens mettait Bree en furie, et il aurait aimé se débarrasser du livreur avant qu'elle ne redescende.

Mère était déjà à la fenêtre, écartant les stores pour regarder dehors. Quand Kugel est péniblement arrivé derrière elle, elle a eu un claquement de langue désapprobateur.

Pas bon, ça, a-t-elle chuchoté.

Mère...

On devrait acheter un livre électrique.

Un quoi ?

Un livre électrique.

Elle voulait dire un lecteur de livres électroniques.

Non, nous n'allons pas lui acheter un *livre électrique*, mère.

Elle pourrait télécharger tout ce qu'elle voudrait, a-t-elle plaidé. Toutes ces livraisons, c'est trop risqué. Je n'aime pas ça.

Laisse tomber, a-t-il soupiré.

Il n'avait pas d'argent pour un e-Book. Pas d'argent pour quoi que ce soit, d'ailleurs.

Il nous surveille, a continué mère.

Quoi ?

Il en sait trop. Je ne lui fais pas confiance.

Il n'y a rien à savoir, mère.

Après avoir déposé les cartons sur le perron, le livreur d'UPS a vérifié son écran. Baissant encore la voix, mère a susurré :

Il sait qu'on reçoit plein de colis, brusquement.

Et ?

Et s'il additionne deux plus deux ?

Deux plus deux égale Anne Frank dans notre grenier ?

Mère s'est retournée pour le dévisager.

Cette femme-là rôde pas mal dans le coin aussi, a-t-elle chuchoté.

Cette femme-là est mon épouse, mère.

Je me méfie d'elle.

Le livreur ayant frappé à la porte, Kugel est allé ouvrir et mère lui a emboîté le pas.

Attention, a-t-elle murmuré quand Kugel a ouvert le battant.

Bonjour.

Bonjour, a répondu le type d'UPS avec un sourire. Aïe, a-t-il ajouté en découvrant les blessures de Kugel. Vous avez relevé la plaque d'immatriculation de ce camion, au moins ?

Vous devriez voir dans quel état est l'autre gars, a répondu Kugel.

Avec un petit rire, le livreur lui a tendu sa machine à scanner et un stylo magnétique qu'il a sorti de la poche de sa chemise kaki.

C'est bon, maintenant, a déclaré mère.

Kugel lui a lancé un coup d'œil par-dessus l'épaule.

Vous recevez un sacré paquet de bouquins, ces derniers temps, a remarqué l'homme d'UPS.

Je suis un grand lecteur.

Oh, moi aussi, moi aussi. Mais les livres, c'est terminé, maintenant. Ma femme m'a offert un e-Book pour Noël, cette année. C'est autre chose, y a pas à dire.

Il paraît, a répondu Kugel en signant le bon.

J'ai remarqué que vous aviez masqué vos fenêtres, là-haut...

Mère a donné un coup de coude à Kugel.

Les courants d'air, a déclaré Kugel.

Ouais... Y a pas de petites économies, de nos jours. Bon, alors on se voit demain, hein ?

Oui, oui, a répondu Kugel.

Le livreur est remonté dans son véhicule et leur a adressé un signe avant de redescendre l'allée.

Il sait, a dit mère.

Il ne sait rien du tout.

Il nous a sans doute déjà dénoncés.

À qui ?

Peu importe.

Mère, je t'en prie...

Elle est retournée dans le hall d'entrée tandis que Kugel regardait la camionnette d'UPS s'engager sur la route avec un dernier coup de klaxon amical.

Il a souri et fait au revoir de son bras plâtré.

Il avait posé un tas de questions, non ?

MÈRE A DÉCIDÉ D'ACCOMPAGNER BREE EN VILLE. Hannah et Pinkus venaient dîner, et Bree devait faire des courses. Quant à mère, elle a déclaré qu'Anne Frank avait besoin de papier à imprimante.

Et d'un micro-ondes, a-t-elle ajouté.

Kugel les avait accompagnées à la porte. Il était content qu'elles s'en aillent. Il allait pouvoir passer un moment seul avec Jonas, ce qui n'était pas arrivé depuis quelque temps.

On n'achètera pas de micro-ondes à Anne Frank, a-t-il déclaré.

Tu sais ce qu'elle mange ?

Cette idée continuait à le hanter.

Je suis au courant de ce qu'elle mange, oui.

Et ?

Et nous ne lui achèterons pas de micro-ondes.

Alors, prenons-lui un lit.

Un lit ?

Cette femme dort sur des *chiffons*, a dit mère en levant le doigt vers le plafond. Voilà quel sera le lit de mort d'Anne Frank, grâce à *toi* ? Un tas de chiffons sales ?

Toujours retranchée dans son mutisme, Bree les a contournés et s'est dirigée vers la voiture.

Nous n'avons pas d'argent pour un lit, mère.

Elle lui a adressé un regard empreint d'une immense tristesse.

Ma mère..., a-t-elle soufflé. Tu sais ce qu'a été son lit de mort ? Une planche de bois à Auschwitz. Mais qu'est-ce que je pouvais faire ? Je n'étais qu'une enfant, une enfant innocente. Je voulais lui donner à manger, mais où trouver de la nourriture ? Nous étions tous affamés, tous...

Kugel a frappé le sol du bout de sa béquille et, se surprenant lui-même, a marmonné entre ses dents serrées :

Tu n'étais pas à Auschwitz, mère. Et Grandma non plus. Elle est morte au service cardiologique de l'hôpital Saint-Vincent à New York, entourée de son mari et de ses enfants.

Mère l'a dévisagé un instant, le souffle coupé, puis elle s'est mise à pleurer.

Le passé, a-t-elle bredouillé dans ses sanglots. Il disparaît comme... de l'écume sous mes yeux faiblissants, comme les mots écrits par un enfant sur...

Elle a secoué la tête, cherchant ses mots.

Sur le tableau noir ? a finalement proposé Kugel au bout d'un petit moment.

Elle a acquiescé d'un signe de tête.

Bree a lancé un petit coup de klaxon.

Il disparaît tout entier, s'est-elle lamentée.

Elle avait bien de la chance, songea Kugel. Pour sa part, il n'aurait pas été contre une petite dose d'oubli, tout de suite. Oublier mère, oublier père, tout oublier un seul jour, une seule semaine. Le paradis est un endroit sans mémoire, sans histoire, sans passé. D'accord, quelques beaux souvenirs seraient sacrifiés avec les mauvais, mais ce serait tout de même un progrès. Un pas dans la bonne direction.

Nous ne pouvons pas nous permettre d'acheter un lit, mère.

Comment ça ? s'est-elle révoltée. Il s'agit d'Anne Frank ! Trente-deux millions d'exemplaires, ce n'est pas rien !

Elle ne peut pas en profiter, mère.

Pourquoi pas ?

Parce qu'elle est morte.

Bree a encore appuyé sur le klaxon et y a laissé la main, cette fois. Mère a secoué un doigt menaçant sous le nez de Kugel.

Dès mon retour, je téléphonerai à Alan Dershowitz.

Tu n'appelleras pas Alan Dershowitz.

Je vais me gêner, a-t-elle déclaré sans se retourner. Un lâche, comme ton père. Si seulement tu avais la moitié du courage d'Alan Dershowitz...

Tu n'appelleras pas Alan Dershowitz, mère ! a-t-il crié. Et si... si tu achètes un micro-ondes à Anne Frank, je le rapporte au magasin !

Mère a serré la ceinture de son manteau avant de s'installer dans la voiture.

C'est exactement ce qu'Alan Dershowitz n'aurait *pas* dit.

Après avoir servi à Jonas un rapide petit déjeuner – beurre de cacahuète, gelée aromatisée et lait chocolaté –, Kugel l'a emmené au jardin pour lancer quelques balles.

Je suis les Yankees, a décidé le petit, et toi tu es les Mets.

Pourquoi moi ? a protesté Kugel. Ils sont nuls, les Mets.

Jonas a ri.

Malgré son âge, il était évident pour tout le monde que Jonas était un enfant extrêmement intelligent, ce qui ne faisait qu'exacerber le sentiment de culpabilité de Kugel pour l'avoir mis au monde. C'était déjà criminel d'avoir condamné un nouvel être à vivre, mais la vie était une peine que les imbéciles purgeaient plus facilement.

Félicitations, devrait dire l'obstétricien, votre fils est taré.

Oh, merci, docteur ! Nous étions tellement inquiets...

Non, non, pas du tout. C'est un schmock complet.

Trop de matière grise, a écrit Gogol, est parfois pire que pas du tout.

L'homme normal devait être idiot, a écrit Dostoïevski. C'est peut-être très bien ainsi, en fait.

Peut-être que le Type au sourire était idiot. Peut-être qu'il souriait parce qu'il était trop crétin pour se rendre compte à quel point il était dans la merde. S'il était impossible d'affirmer que quiconque à Buchenwald avait eu de la chance, les imbéciles avaient néanmoins été plus chanceux que ceux qui avaient de la jugeote, les sensibles, les perspicaces. C'était sûr et certain. Personne n'aurait voulu être à Auschwitz, évidemment, mais surtout personne n'aurait voulu être un poète à Auschwitz.

Ou à Chelmno. Chelmno, c'était pas terrible non plus.

La grille du potager leur servant de filet, Kugel a lancé la première balle. Il a regardé les petites jambes de son fils courir à sa poursuite dans les mauvaises herbes.

J'aurais dû le lâcher, s'est-il dit. Quand il était bébé. Si je l'avais vraiment aimé, je l'aurais pris de son berceau, je l'aurais retourné et je l'aurais laissé tomber sur son crâne fragile comme une coquille d'œuf. Je l'aurais secoué. Un bon père pour de vrai, un père attentionné, un père protecteur assiérait son fils devant la télé toute la journée, jusqu'à ce que cet esprit vif et curieux se transforme en une bouillie spongieuse, amorphe, insensible. Ç'aurait été le moins que je puisse faire, puisque je l'ai fait venir dans ce monde, non ? J'aurais dû avoir l'élémentaire courtoisie de m'assurer qu'il vive dans l'hébétude crasse qui caractérise tout un chacun. Deux mille cinq cents ans plus tard, il est devenu évident que l'inconscience seule permet de supporter la vie. Un minimum de conscience et vous finissez pendu à la perche de la douche, ou avec un canon de fusil dans la bouche.

Vivre : À vos risques et périls.

Dernières paroles ?

Pas mal.

La balle a atteint Kugel au bas-ventre. Jonas a poussé un cri de joie.

Chut, a dit Kugel en jetant un coup d'œil aux lucarnes.

Il ne fallait pas qu'Anne Frank les entende. Sa propre sollicitude pouvait paraître surprenante, mais c'était la vérité, il craignait que leur bonheur ne la rende triste, voulait lui épargner sa félicité, qu'il imaginait comme un dérangement.

Viens, mon gars, allons là-bas, sur la pelouse.

Ramassant la balle, Jonas a couru devant lui. Tout en regardant son fils disparaître au coin de la maison, Kugel s'est demandé pourquoi Anne Frank n'avait pas pris contact avec son père après la guerre, une fois qu'elle avait appris qu'il était toujours en vie. Et lui, le ferait-il, s'il apprenait que le sien était vivant ? C'était probable, tout comme il était probable que le professeur Jovia serait contre.

Le côté nord de la maison était le seul qui échappait entièrement à la vue d'Anne Frank. Il n'y avait pas grand-chose par là, juste quelques ronces et une petite étendue de gazon, si bien que Jonas a manifesté son mécontentement. S'emparant de la balle, il est reparti en criant dans le jardin de derrière.

Pas si fort, l'a grondé Kugel, les voisins...

Pas de poésie après Auschwitz, a dit Theodor Adorno. Et que penses-tu du fait de rire, Theo ? De glousser ? De baiser ? Tout ça est pire que la poésie, d'autant que celle-ci était déjà morte, de toute façon – au moins une mort qu'on ne pouvait pas mettre sur le dos des nazis. Kugel doutait qu'Anne Frank soit très affectée si Jonas s'installait dans le jardin pour lire un ou deux sonnets à voix haute ; il était certain en revanche que les rires du petit lui déchireraient le cœur. Ou bien lui remémoreraient-ils des jours meilleurs ? Y en avait-il eu, et était-elle encore capable de s'en souvenir ? La question restait ouverte. Il n'était même pas sûr qu'elle soit malheureuse maintenant : méconnaissable, certainement, à moitié folle, sans doute, mais la lucidité n'a jamais été une condition indispensable au bonheur ; au contraire, elle semblait souvent constituer son principal obstacle, il ne pouvait donc certifier qu'entendre l'écho du bonheur des autres l'attristerait. Et cependant il ne voulait pas prendre le risque que cela soit le cas.

Papa ! a crié Jonas. Viens ici, papa !

Quand Kugel l'a rejoint, Jonas a pointé quelque chose du doigt, dans l'herbe. Kugel s'est agenouillé sur la pelouse.

Ne touche pas, surtout, a-t-il chuchoté. Ne touche pas.

Là, dans le gazon non tondu, la tête coupée de Sunshine reposait paisiblement, comme si elle faisait une petite sieste. Kugel a levé les yeux vers la fenêtre d'Anne, juste au-dessus d'eux.

Où est le reste de la chatte ? a voulu savoir Jonas.

Je... je ne sais pas.

Qu'est-ce qui s'est passé ?

Kugel a secoué la tête.

Quelque chose a dû la tuer.

Ils la détestaient ?

Nouveau hochement de tête de Kugel.

La faim, simplement.

Avec deux branches mortes qu'ils avaient trouvées dans l'herbe, ils ont creusé un petit trou pour y enterrer la tête de Sunshine. Jonas s'est accroupi et l'a saisie par une oreille.

Je veux pas que tu meures, a-t-il dit en s'adressant au museau de la bestiole.

Je ne vais pas mourir, a répondu Kugel.

Jonas a laissé tomber la tête de la chatte dans ce semblant de tombe, et ensemble ils l'ont

recouverte de terre. Ils sont restés là un moment à parler. Jonas lui a demandé ce qui arrivait une fois qu'on mourait, où on allait, comment c'était. Kugel a répondu de son mieux tout en ajoutant de la terre sur la tête de Sunshine. Il a expliqué que certains croyaient qu'il existait un monde au-delà de celui-ci dans lequel nous nous retrouvions tous, et que d'autres croyaient en la réincarnation, au fait que l'on pouvait revenir à la vie sous une autre forme. Jonas avait l'air mal à l'aise.

Quelqu'un a dit qu'un homme libre ne pense jamais à la mort, a ajouté Kugel.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Comment je saurais ? a-t-il répondu avec un sourire. Va demander au type qui a dit ça.

Jonas a ri – Tu es bête, papa ! – puis a posé un caillou sur la tombe de la tête de Sunshine.

Moi, je veux revenir en bonbon.

En bonbon ?

Le petit garçon a haussé les épaules.

Tout le monde aime les bonbons, non ?

Quand les enfants ne disent pas quelque chose d'incroyablement bête que nous, avec notre besoin d'avoir des réponses, trouvons pourtant très intelligent, ils disent quelque chose qui vous donne envie de les prendre dans vos bras, de les serrer contre vous, de monter dans un grenier et de ne plus jamais redescendre.

Joney ne tiendrait pas le coup à Auschwitz non plus, a pensé Kugel. Ça, c'est sûr.

AU BOUT DE SIX ANS DE VIE COMMUNE, Hannah et Pinkus n'avaient toujours pas d'enfant mais ce n'était pas faute d'essayer avec obstination. Sans se préoccuper du contexte ni de la compagnie, ils se montraient éhontément démonstratifs l'un envers l'autre. Était-ce parce qu'ils tentaient toujours d'être parents, selon Kugel, ou parce qu'ils étaient complexés par leurs lamentables échecs antérieurs, selon mère ? En tout cas, il n'y avait guère de moment où ils ne se tripotaient pas d'une façon qui suggérerait ouvertement le sexe, se touchant en permanence, se rectifiant mutuellement les vêtements ou se passant la main dans les cheveux. Leurs proches, et tous ceux qui avaient la malchance d'être témoins de ces préliminaires ostensibles, s'efforçaient soit de prétendre qu'ils n'avaient pas remarqué, soit de détourner l'attention en engageant une conversation des plus banales avec l'un ou l'autre.

Un comportement cent pour cent naturel, affirmait Pinkus, qui n'était pas biologiste de l'évolution pour rien, tout en empoignant Hannah dans la cuisine, en fourrant le nez dans son cou et en pétrissant ses hanches et ses jambes.

Je suis un mâle, donc j'obéis aux impératifs de l'instinct.

Et le dernier match des Yankees ? demandait alors Kugel.

Aussi désireux d'enfanter qu'ils soient, ni l'un ni l'autre ne souhaitait autant que Kugel les voir devenir parents, puisque leur regrettable stérilité faisait de Jonas l'unique cible de l'intensité mélodramatique de mère. Quand celui-ci n'était encore qu'un nourrisson, elle le prenait dans ses bras, fixait ses yeux dans les siens et, secouant la tête, murmurait : Le dernier Kugel.

Elle voulait dire juif, bien sûr.

Lui-même, dans son enfance, avait été : Le dernier Kugel.

Ils avaient des cousins et des oncles, évidemment, dans le monde entier, mais pour quelque raison obscure, depuis mille ans, n'importe quel Kugel était invariablement « le dernier Kugel », tout comme n'importe quel juif était forcément le dernier juif. Ce n'était pas Tevye le laitier¹ mais Tevye le Dernier. Et pourtant, il n'y avait jamais eu de « dernier juif ». Un dernier Assyrien, oui, et un dernier Ammonite, et un dernier Babylonien, et un dernier Mésopotamien, et un dernier des Mohicans. Mais pas un dernier juif. Il y avait eu un ultime Aztèque, un Maya terminal, un Phénicien définitif, un Ottoman sans suite, un Acadien conclusif ; il y avait bien eu un ou une Inca qui avait éteint les lumières et tiré la porte en s'en allant, mais pas de dernier juif. Rocky Balboa a pris une raclée, certes, mais l'histoire veut qu'il ait fini par gagner, ou par faire match nul, enfin en tout cas il n'avait pas perdu. Demandez à un Amérindien Arawak qui a gagné et qui a perdu, ou à un Pequot, ou à un Héro... Pourquoi ne parlait-on jamais des juifs qui n'étaient pas des « derniers » ? Ceux qui avaient réussi, prospéré, qui s'étaient mariés, avaient eu des enfants et n'étaient pas morts dans des pogroms, ou à cause du Zyklon B ou de l'Inquisition, mais de vieillesse ? Il y a bien des juifs qui meurent de vieillesse, non ? À quoi servirait la Floride, sinon ?

Pinkus avait publié plusieurs livres afin de prouver de manière historique et mathématique que le monde allait de mieux en mieux. Nous sommes en train de devenir meilleurs, proclamait son dernier ouvrage en date. Plus humains, plus concernés, moins violents. Intitulé *Il faut admettre que ça progresse, lentement mais sûrement*, c'était un énorme best-seller. Le professeur Jovia, qui avait écrit un essai sur la futilité de l'espoir, *Bonjour, ténèbres*, en était encore à envoyer des lettres de sollicitation aux éditeurs.

Tandis que Bree passait les pommes de terre à mère et mère le poulet à Kugel, Pinkus expliquait à toute la tablée que les choses ne cessaient de s'améliorer, et ce depuis des centaines d'années. C'était le sujet de son prochain livre, *Voici venir le soleil et, je vous le dis, tout va bien*.

Soutenir une idée pareille peut paraître absurde, n'est-ce pas, a-t-il argumenté, quand on voit le Rwanda, le Darfour, le Cambodge, l'Holocauste... Naïf au mieux, criminel au pire. Et pourtant, ce sont les *faits*, voyez-vous, ce sont les *chiffres*. Nous pouvons mesurer, comparer, vérifier cette réalité : sommes-nous plus violents qu'il y a un siècle, cinq siècles, dix siècles, ou moins ? Allons-nous plus mal, ou allons-nous mieux ? La réponse est que nous allons bien mieux. Personne ne veut l'entendre, cette réponse, ce qui est assez fascinant en soi, mais le fait est qu'il n'y a pas plus de tueries qu'avant ; nous avons plus de journalistes, c'est tout.

Comment ça avance, l'écriture ? a demandé Hannah à Bree.

Ah, je n'ai pas eu beaucoup de temps...

Mes arrière-grands-parents, a continué Pinkus, ont connu le génocide arménien. Je sais à quel point ç'a été inhumain, je ne prétends donc surtout pas minimiser les génocides, mais il faut bien dire que comparé au passé, à la barbarie et à la violence quotidiennes, aux conflits et aux bains de sang qui ne cessaient de se succéder depuis des siècles, eh bien, l'Holocauste n'a pas été si terrible.

Kugel a jeté un coup d'œil inquiet à la bouche du chauffage située à droite de ses pieds.

Mère s'est tournée vers Pinkus.

Je devrais remercier les nazis d'avoir été plus civilisés que leurs ancêtres.

Hannah s'est interposée.

Tu blesses mère, Pinkus.

Ce que je veux dire, a insisté ce dernier, c'est que nous sommes sur la bonne voie. Pourquoi serait-ce *blessant* ? Je suis au courant pour Auschwitz, Hiroshima, My Lai, les massacres des Khmers rouges. Mais les chiffres parlent d'eux-mêmes, non ? Nous progressons. Nous sommes plus solidaires, plus généreux, plus moraux. Moins violents, moins brutaux, moins haineux. Il y a dix mille ans, un simple chasseur-cueilleur avait soixante pour cent de chances de finir trucidé par ses semblables, au cours d'une guerre, d'une querelle territoriale, d'un affrontement tribal. C'est un fait. Au siècle dernier, dont on dit qu'il aurait été le plus belliqueux de toute l'histoire, cette probabilité était de... moins de un pour cent ! Et ce en incluant deux guerres mondiales, s'il vous plaît. Et encore, regardez les statistiques d'homicides, de meurtres non liés à des conflits collectifs : dans l'Europe médiévale, nous en avions cent pour cent mille personnes, alors que l'Europe moderne en connaît moins de un pour cent mille. Moins de un ! Et on ne devrait pas se demander pourquoi ? On ne devrait pas essayer de comprendre la logique de cette avancée, pour s'assurer qu'elle se poursuit ?

Ce magnifique sol européen est imprégné du sang de mes parents, a déclaré mère.

Pinkus a secoué la tête.

Ce doit être agréable, Brooklyn, a dit Bree à Hannah.

Oui, mais ici, vous avez des arbres.

C'est exactement ce qui me fascine, mère, a poursuivi Pinkus. Nous allons dans la *bonne* direction, nous nous comportons *mieux*, et il faudrait essayer d'en assimiler les raisons, mais dès que l'on ose mentionner ce progrès, les gens se mettent dans tous leurs états. Non ? Comme si l'humanité avait *besoin* que le monde aille plus mal, même s'il va mieux ! Oh, bien sûr, nous n'aurons pas de difficulté à admettre qu'il progresse *pour les autres*, mais de là à nous inclure là-dedans, jamais ! Non, pour *nous*, c'est toujours de mal en pis. Voici ce que je crois : nous rêvons d'utopies, mais nous ne pourrions pas en supporter une seule. D'après moi, l'impossibilité du paradis est moins un problème théologique qu'une donnée générique. C'est dans *notre* nature. Combien de jours s'écouleront au paradis avant que nous commencions à nous plaindre, à trouver quelqu'un qui nous hait, qui nous fait de l'ombre ? Un jour ? Une semaine, maxi ! La poursuite du bonheur, tant que vous voudrez, mais que Dieu nous vienne en aide si nous y parvenons. Rien ne nous rendrait plus malheureux que la béatitude.

Qu'est-ce que nous aurions fait sans Hitler ?

Kugel a jeté un nouveau coup d'œil à la base du mur. Laissant sa serviette glisser de ses genoux, il l'a poussée du pied contre la grille.

Mère a jeté la sienne dans son assiette d'un geste révolté.

J'en ai assez entendu comme ça !

Voyons, mère, personne ne dit que ce n'était pas horrible, a plaidé Pinkus. J'ai moi-même écrit un article montrant que les effets du génocide rwandais se faisaient encore sentir des années après et que...

Génocide ? l'a-t-elle coupé en balayant son argument de la main. Je vous en prie ! Ça n'a duré qu'un été. Quelques mois difficiles. L'ONU appelle tout et n'importe quoi « génocide ». L'Holocauste a duré des années, des années de souffrance et d'assassinat systématique. Ça, c'était un génocide.

Mère ! s'est exclamé Kugel.

Pinkus ! s'est exclamée Hannah.

Et le génocide arménien, alors ? a riposté celui-ci. Il a duré des années, lui aussi. Est-ce que ça le rend aussi grave que le génocide nazi ?

Le génocide arménien ? Combien de morts ? Un million ?

Un million et demi, a corrigé Pinkus.

Appelez-moi quand vous dépasserez les trois millions. Là, on pourra parler. Génocide, mon œil !

Se levant, elle a pointé un doigt menaçant sur le mari de sa fille.

Peut-être que *vous* auriez besoin de souffrir vous-même avant de trompeter si facilement que tout va mieux. Vous êtes la personnification de l'arrogance de la science, de l'outrecuidance des statistiques. Si comme moi vous aviez passé trois ans, trois années à vous cacher dans un grenier privé de lumière pour échapper aux mains sanguinolentes des Allemands, peut-être que vous ne verriez pas la vie à travers les lunettes roses que vous semblez porter ! J'étais une enfant, une fillette tremblante de peur dans une annexe froide et vide, qui ignorait à quelle heure la mort frapperait mais qui savait qu'elle finirait par venir !

Kugel a entendu un bruit.

Tap, tap-tap.

Il a attrapé la serviette de sa mère et l'a laissée tomber sur la bouche de ventilation.

Tap, tap-tap.

Mère n'avait pas terminé.

Mais vous ! Qu'est-ce qui vous a fait trembler dans la pénombre ? Des notes ? Des examens ? Vous, dans votre chambre douillette d'un dortoir du MIT, ou de Stanford, ou de Harvard. Et vous osez venir me dire que la vie est meilleure ? Pfff !

Sur ce, elle a quitté la pièce comme une tornade.

Mère ! s'est écriée Hannah en lançant un regard suppliant à Kugel.

Vous avez entendu ? a demandé Pinkus, prenant le reste de la famille à témoin. C'est précisément pour ça que j'écris ce livre ! C'est fas-ci-nant ! Comme si quelqu'un allait chez son médecin et entrait dans une rage folle en apprenant que le résultat de l'examen est négatif, que non seulement il n'est pas atteint mais qu'il jouit d'une santé florissante ! menteur ! Charlatan ! Vous ne voyez pas que je saigne, que j'ai saigné ? Vous ne voyez pas les cicatrices ? Les dégâts ? J'ai l'audace d'avancer que le patient – l'humanité – n'est pas aussi souffrant qu'on le pensait, et maintenant on veut ma tête ! Nous sommes malades, gémissent-ils, et quand je dis : Vous n'êtes pas si mal, ils hurlent : Nous sommes mourants ! Qu'aurions-nous fait sans les chambres à gaz et les fours ?

Tap, tap-tap.

Pinkus ne s'arrêtait plus, désormais.

Qu'aurions-nous fait sans Dresde, Srebrenica, la forêt de Katyn, les charniers du Cambodge ? Je vais vous dire ce qui m'inquiète, moi : ce n'est pas que nous devenions plus violents, non, au contraire ; c'est que nous atteignons un jour un degré de paix tellement dérangeant, un degré de bonheur tellement inouï que nous nous engageons dans la plus sauvage des guerres, dans un Holocauste qui serait comme un millier d'Holocaustes. Parce que la paix nous fait peur. Comme nous nous attendons à l'enfer, nous sommes mal préparés au paradis. C'est comme regarder deux hommes traverser une autoroute à l'heure de pointe en portant une plaque de verre : nous prévoyons la casse, nous sommes certain qu'elle va arriver, la situation est à ce point tendue que nous finissons presque par souhaiter qu'une voiture surgisse, et alors nous ramassons une pierre et nous la lançons nous-même. Bam, tout de suite ! Je sais que cette plaque de verre va éclater en mille morceaux de toute façon, je sais qu'elle ne peut pas y échapper, donc cessez de me donner de l'espoir, cessez de me laisser croire !

Tap, tap-tap.

Mère ! a crié Kugel en quittant sa chaise et en se hâtant dans le couloir.

Une fois hors de vue des autres, toutefois, il a ignoré la chambre à coucher maternelle et s'est engagé dans l'escalier.

En gravissant les marches, il s'est souvenu d'un matin, quelques semaines après la maladie de Jonas, où le métro dans lequel il se trouvait s'était arrêté brusquement alors qu'il était déjà en retard à son rendez-vous avec le professeur Jovia. La colère était palpable, dans le wagon. Merde, avait marmonné le type à sa gauche. Merde de merde, avait-il répondu. Après un moment, le conducteur avait annoncé que la rame avait heurté un passager, et qu'ils allaient être bloqués jusqu'à ce que la police et les services d'urgence arrivent pour prendre soin du malheureux. Autour de Kugel, l'ambiance avait subitement changé.

Tout le monde, y compris lui-même, semblait honteux de s'être montré aussi impatient. Bientôt, des détails avaient été communiqués : la victime était une dame âgée et aveugle qui travaillait dans cette station depuis des années ; soudain désorientée, elle avait fait un pas du mauvais côté et était tombée du quai juste au moment où le convoi arrivait.

Kugel avait imaginé ses dernières pensées.

La ligne F ? C'est comme ça que je meurs ? Sous la rame de la ligne F ?

Ces nouvelles consternantes avaient rendu l'atmosphère encore plus solennelle, dans le wagon. Certains avaient exprimé à voix haute une pensée destinée à l'infortunée, d'autres encore s'étaient mis à prier, d'autres à rapporter à la cantonade le souvenir de tragédies similaires : l'ami qui avait péri dans l'attaque du World Trade Center, le cousin qui avait tout perdu à cause de l'ouragan Katrina, l'enfant terrassé par la grippe porcine... Cet étalage complaisant, cette affliction de pacotille avaient tapé sur les nerfs de Kugel. Fermez-la, tous, gardez pour vous vos histoires déprimantes.

Il n'avait pas eu besoin de les invectiver, cependant. Leur attendrissement avait duré aussi longtemps que leur patience, c'est-à-dire pas beaucoup, et les minutes passant leur sympathie s'était de nouveau muée en indignation. Pourquoi c'est si long ? avait pesté quelqu'un. Scandaleux, s'était plaint un autre. Redémarrez ce putain de métro, bon sang, elle ne va pas être plus morte qu'elle ne l'est déjà ! avait pensé Kugel. Enfin la rame avait redémarré poussivement et tout le monde, lui inclus, avait lâché un soupir de soulagement.

Déployant l'escalier amovible, il l'a grimpé avec hésitation, s'attendant à moitié à être reçu par une pluie de boîtes de borscht et de bocaux de harengs. Entendre Anne Frank taper sur son clavier derrière

la paroi l'a un peu rassuré.

Je suis désolé pour tout ça, a-t-il déclaré en s'approchant du mur de cartons. C'est un scientifique, vous comprenez. Il évolue dans les données, pas dans les sentiments.

Le cliquetis s'est arrêté. Kugel a passé la tête au-dessus des cartons et Anne Frank s'est retournée vers lui. La pile de feuilles à côté de l'écran avait grossi.

Qu'est-ce qu'elle essaie de faire, me plagier ?

Euh... quoi ?

Votre mère. Tout ce baratin à propos des greniers.

Il s'est tout de suite inquiété pour Jonas. Si Anne Frank arrivait à entendre les paroles de mère, le petit garçon le pouvait aussi.

Si elle veut piller quelqu'un, a-t-elle poursuivi, qu'elle pille Wiesel...

Est-ce que cet enfant avait besoin d'en apprendre encore plus ? se disait Kugel. Enterrer une tête de chat était suffisant, non ? Fallait-il aussi l'initier aux greniers et aux nazis ?

Je ne sais pas ce qui est pire, monsieur Kugel, a dit Anne Frank. L'auto-hagiographie de votre mère, ou les gens comme vous qui permettent qu'elle soit écrite.

Elle a repris son travail.

Les frères Grimm étaient moins sinistres que ça, a-t-elle maugréé entre ses dents.

Kugel se demandait souvent comment il expliquerait tout cela à Jonas. La plupart des pères se tourmentaient au sujet de la Grande Explication, mais la sexualité était plus facile à expliquer que l'assassinat collectif. De quelle manière s'y prendre ? En des termes que l'enfant puisse appréhender, recommandaient les livres de psychologie infantile qui détaillaient la façon de parler de la mort aux bambins. Eh bien, Jonas, dirait-il, tu aimes Bob l'Éponge, pas vrai ? Alors, il y a des gens qui ne l'aiment pas, tu vois ? Plankton, par exemple. Plankton déteste Bob l'Éponge, exact ? Maintenant, imagine qu'il y a tout un tas de Plankton, et tout un tas de Bob, et les Plankton se réunissent et décident que tout irait mieux à Bikini Bottom s'ils se débarrassaient de tous les Bob l'Éponge ! Tu sais ce que c'est, un optimiste ? Enfin bref, un jour ils entourent tous les Bob et ils les mettent dans, euh, une sorte de camp. Quel genre de camp ? Eh bien, un camp de la mort. Ce qui se passe, c'est que les Plankton essaient d'exterminer les Bob l'Éponge. Ça veut dire quoi, exterminer ? Bon, annihiler, tu connais ce mot ? Bon, pas grave... Enfin, un jour, un Bob l'Éponge très, très courageux arrive à échapper aux Plankton et à se cacher dans le grenier de M. Krabs et... Ça finit bien, donc ? Bon, c'est là que ça se complique un peu, fiston, parce que...

Il faut que j'aille voir si Jonas dort, a-t-il dit tout haut.

Anne tapait toujours.

Vous lui avez parlé de moi ?

J'avais l'intention de lui parler de sexe en premier, a-t-il lancé tout en rassemblant ses forces pour redescendre l'escalier.

Protéger un enfant du monde extérieur, c'est facile, a commenté Anne Frank tandis qu'il se risquait sur les premières marches.

Sa jambe lui faisait mal et il ne pouvait se cramponner qu'avec sa main valide.

Mais le protéger de son monde intérieur, monsieur Kugel, c'est un tantinet plus compliqué...

Et encore des conseils éducatifs venus de mochetés à moitié folles, a-t-il marmonné.

Certains des parents désastreux avant la guerre sont devenus d'excellents parents face à l'adversité nazie, monsieur Kugel. C'est l'avantage d'avoir un ennemi. Le pays qui a le plus d'ennemis autour de lui est celui où les pères ne sont pas à la hauteur. Les pères qui crient le plus fort sur l'entraîneur de base-ball sont ceux dont le fils n'est pas du tout en sécurité à la maison.

Comment avance le livre ?

Pas de réponse. Il a achevé sa pénible descente.

L'accident dans le métro, ou plutôt sa réaction et celle des autres passagers, avait tellement chiffonné Kugel qu'il en avait parlé au professeur Jovia, lorsqu'il était finalement arrivé à son cabinet.

C'était abominable. Nous étions abominables. Notre colère nous rendait indifférents au malheur d'autrui, notre sympathie était complètement nombriliste.

Et donc ?

Donc, nous devrions mieux nous comporter.

Mais nous ne le faisons pas.

Mais nous devrions.

Qu'est-ce que le barman a dit à l'homosexuel ? a demandé le professeur.

Et merde, a soupiré Kugel.

Il s'est dressé comme un coq, il a montré la porte du doigt et il a dit : Dehors ! Des consommateurs se sont joints sans doute à ses quolibets. Le malheureux s'en est allé sans demander son reste, il voulait juste une bière, pas des ennuis, mais c'était trop tard. Ils l'ont roué de coups, lui ont cassé les dents, l'ont déshabillé, lui ont enfoncé un bâton dans l'anus, ont écrit « Pédé » avec la pointe d'un couteau dans son dos et l'ont laissé agoniser dans le caniveau.

Je ne comprends pas.

Il n'y a rien à comprendre. Nous sommes répugnants. Vous êtes allé au zoo, dernièrement ? Il faudrait. Et amenez-y Jonas, ce sera bon pour lui. Regardez le zèbre pacifique aller et venir dans son enclos, admirez le lion superbe qui se prélassé au soleil, amusez-vous du dromadaire aux yeux tristes mastiquant sa bouchée d'herbe, et ensuite allez à la cage aux singes. Allez voir vos ancêtres. Ce sont, et de loin, les créatures les plus dangereuses de tout le zoo. Ils violent, ils tuent, ils se regroupent en bandes. Terrifiants, vos plus qu'arrière-grands-parents. Observez les avertissements apposés sur la grille, des mises en garde qui n'existent nulle part ailleurs dans le parc : Ne provoquez pas les singes ! Ne regardez pas le gorille dans les yeux ! Ne passez pas la main par le grillage ! Aucune autre espèce ne requiert autant de prudence que celle dont nous descendons. Il ne manque qu'un écriteau, le plus important de tous : Ne descendez pas de cette espèce !

C'est déprimant, a murmuré Kugel.

Seulement si vous croyez qu'il faut être meilleur. Cessez d'attendre de nous plus que ce que nous ne pourrions jamais donner et vous cesserez d'être déçu.

Dans sa chambre, Jonas dormait à poings fermés. Kugel est retourné à la salle à manger.

Comment va-t-elle ? s'est enquis Hannah.

Elle ?

Mère.

Oh. Ça va...

Peu après, elle était de retour, elle aussi. Tenant entre ses mains l'abat-jour qu'elle lui avait donné quand il était petit.

Kugel a réprimé un soupir.

Et merde.

Elle est allée au bout de la table d'un pas funèbre, avec une expression tragique soigneusement étudiée.

Nous sommes restés dans cette annexe tant que nous avons pu, a-t-elle déclaré.

Kugel a posé son pied sur la bouche de chauffage.

Mais quelqu'un, quelqu'un que nous prenions pour un ami, nous a vite dénoncés. Je ne lui en veux

pas, il protégeait sa propre famille. Un juif mort de plus dans le vaste mouvement de l'univers, qu'est-ce que c'est ?

Tendant les bras, elle a présenté l'abat-jour à Pinkus de la même manière que l'on présente sa couronne à un roi.

Une couronne d'épines, a songé Kugel.

Ceci, mon cher Pinkus, est ma tante.

Kugel a secoué la tête. Pinkus a saisi la chose avec deux doigts.

Pourquoi ne lui racontez-vous pas, à elle, comme tout s'est amélioré ? Pourquoi ne lui décrivez-vous pas, à elle, le monde merveilleux qui est le nôtre ?

Pinkus a retourné l'abat-jour.

C'est marqué *Made in Taiwan...*

Bon, ils n'allaient pas mettre *Made in Buchenwald*, si ?

Tu m'avais dit que c'était mon grand-père, mère, est intervenu Kugel.

Qu'est-ce que ça change ? Tu es apparenté à cet abat-jour, et brusquement tu te demandes à quel degré ?

Plus tard, pendant que Bree et Hannah débarrassaient la table, il est sorti dans le jardin et a ramassé les légumes et les fruits qu'il avait dispersés dans le potager, le matin.

Il faut qu'elles partent, a dit Bree lorsqu'il l'a rejointe au lit.

Je sais.

Toutes.

Je sais.

Elle lui a tourné le dos.

Plagier Anne Frank. Il fallait oser, a-t-elle lâché en fermant les yeux.

Peut-être le professeur Jovia avait-il raison. Peut-être attendait-il non seulement trop des gens, mais aussi trop de lui ? Ménager mère, abriter Anne, couvrir Jonas... Il ferait mieux d'être un salaud. Le secret du bonheur était peut-être d'être un fils de pute.

Ça ne serait pas facile. Mais il espérait pouvoir y arriver.

[1.](#) Tevye le Laitier est un personnage récurrent de plusieurs pièces de Cholem Aleikhem. (N.d.T.)

EN SE RENDANT AU TRAVAIL LE LENDEMAIN MATIN, Kugel a aperçu une petite harde de ruminants qui se tenait de l'autre côté de la route après un tournant. On aurait cru qu'ils attendaient. Un cerf et plusieurs biches dans les hautes herbes du talus qui s'étendaient jusqu'à l'orée de l'épaisse forêt de pins, et derrière eux trois faons visiblement nerveux. Il a ralenti, s'attendant à ce qu'ils jaillissent sur la chaussée ou se dispersent sous les arbres, mais ils n'ont pas bougé. Même les petits, d'habitude agités, étaient figés sur place. Il s'est rapproché d'eux lentement et le groupe est resté immobile, comme captivé par les buissons derrière le talus. Il s'est rangé, s'est arrêté en prenant soin d'allumer ses feux d'urgence. Un léger coup de klaxon. Le mâle, le plus grand de toute la bande, a tourné brièvement la tête vers lui avant de reprendre sa contemplation avec un frémissement irrité. Ils paraissaient anxieux maintenant, les pattes tendues comme s'ils n'arrivaient pas à décider s'ils devaient rester ou s'enfuir, alors ils piétinaient et agitaient leur queue.

Il est sorti de la voiture.

Ils n'ont pas bougé.

Hé ! a-t-il lancé, claquant la portière pour leur faire peur.

Rien.

Il s'est dirigé vers les buissons que les animaux avaient l'air de regarder si intensément. Là, dans les mauvaises herbes et les ronces, tout près du bord de la route où elle avait été heurtée par un véhicule, gisait une jeune biche ensanglantée, brisée, le ventre déchiré par une blessure profonde.

Il a écarté la végétation pour s'agenouiller près d'elle. Les yeux de l'animal étaient grands ouverts, fixes, comme si elle méditait sur la soudaine difficulté qu'elle éprouvait à respirer. Elle ne bougeait pas. Comment aurait-elle pu ? Ses pattes étaient fracturées, son échine cassée. Regardant les faibles battements de cœur qui animaient le flanc de l'animal, Kugel a senti le sien se serrer au souvenir de Jonas dans un lit d'hôpital trop grand pour lui – l'image paraissait lointaine déjà, mais jamais distante, peut-être aujourd'hui, peut-être demain... –, Jonas qui avait tellement maigri qu'il pouvait presque voir son petit cœur palpiter sous la peau. C'est un instrument qui paraît si fragile, le cœur : trop enclin à s'arrêter, une fabrication japonaise alors que ce devrait être du solide ouvrage allemand. Il marche et puis, brusquement, il tombe en panne. Et ils vécurent. Fin.

Kugel a caressé les naseaux de la biche tout en lui murmurant les plus vieilles contre-vérités de la Création. Tout irait bien, il n'allait pas lui faire de mal, il trouverait du secours. Elle a poussé un cri étranglé, cherché à lever la tête. Ses congénères l'observaient de leur place avec... oui, impossible de ne pas le lire dans leurs yeux, avec espoir. Posant sur son poitrail le bout de deux doigts joints – chuut –, il a perçu l'agitation désespérée de son cœur. Lentement, délicatement, il a porté ses doigts dans la plaie ouverte du ventre. La biche a battu des paupières, s'est léché les lèvres. Il est entré plus loin dans la chair, jusqu'à ce qu'il sente le cœur terrifié cogner contre le bout de ses doigts. Il a regardé la harde immobile. Ils avaient l'air de penser qu'il était en train de l'aider, ou qu'il y avait une chance que ce soit le cas, et un instant il a été pris de remords de leur donner un tel espoir. Mais était-ce un si grand crime, professeur ? Un moment de faux espoir allait-il rendre leur peine plus intense ? Ou était la vraie bonté ? Cette mise en scène trompeuse des doigts sur son cœur, le front plissé, ce montage faussement rassurant, n'était-ce pas le moins qu'il puisse faire ? Ces quelques minutes où il touchait l'intérieur de la biche, sans bouger, étaient un laps de temps pendant lequel ils pouvaient encore croire qu'une solution était possible, et n'était-ce pas l'aide la plus généreuse qu'il était capable de leur apporter ?

Le Seigneur est mon berger, je ne manquerai de rien.

Demande et tu recevras.

Car Dieu aimait tant le monde qu'Il a sacrifié Son seul Fils, et ceux qui croient en Lui ne périront pas mais vivront à jamais.

Baratin, certes ; positif, cependant. Le meilleur baratin qui soit. Un mensonge, mais puisque tout est mensonge, pourquoi pas un de plus afin de calmer la douleur ?

Et là, la jeune biche a soupiré, reposé sa tête sur le sol, et Kugel a enfoncé ses doigts dans le cœur, qui s'est alors arrêté. Après un instant, il les a retirés avec précaution. Ils étaient chauds, mouillés, couverts d'un sang rouge foncé, presque noir. Il les a portés à son nez, les a humés, et lentement, très lentement, il les a portés à sa bouche et a fermé les yeux.

Allez tous vous faire foutre, bande de branleurs.

Ciao.

Puis il y a eu un coup de klaxon furieux, les animaux ont détalé, des pneus ont hurlé sur la chaussée, et il a entendu un bruit de verre brisé.

Personne n'a été blessé, même si Kugel était tout tremblant et l'autre conducteur fou de rage. Un policier a surgi.

Êtes-vous blessé ? a-t-il demandé à Kugel.

Oui, a-t-il répondu.

Le flic a baissé les yeux sur son plâtre et sa béquille.

Dans un autre accident ou dans celui-là ?

Un autre, a dit Kugel.

Les autres ne m'intéressent pas, a lâché le policier.

Tant mieux pour vous, a répondu Kugel.

Des formulaires d'assurance ont été échangés, des amendes rédigées, le policier a aidé Kugel à hisser son pare-chocs arrière dans le coffre et leur a dit qu'ils pouvaient repartir. Mais il était plus de midi quand il est arrivé au bureau. Son chef, qui était parti déjeuner, avait laissé un mot sur sa table. Si vous n'êtes pas là, c'est que vous vous en fichez.

Un chef indien du nom d'Isapwo Muksika Crowfoot a déclaré sur son lit de mort : Un petit instant et je ne serai plus parmi vous. Où je m'en vais, je ne saurais le dire. Nous venons du néant et retournons au néant. Qu'est-ce que la vie ? C'est l'éclair d'une luciole passant dans la lumière. C'est la buée de l'haleine du bison en hiver. C'est comme l'ombre qui court sur la plaine et va se perdre dans le crépuscule.

C'était un peu trop long pour des dernières paroles. Kugel n'arriverait sans doute qu'à balbutier le début, Un petit ins..., et il casserait sa pipe avant de pouvoir finir le reste. Un petit instant, méditerait Bree. Qu'est-ce qu'il voulait dire par là ?

Jonas admonesterait ses enfants. Rappelez-vous les derniers mots de votre grand-père. La vie n'est qu'un petit instant.

Il s'est fait la réflexion que le message de son supérieur pouvait donner une bonne épitaphe : Solomon Kugel. Ce n'est pas parce que je ne suis pas là que je m'en fiche. Né. Mort.

En dépit de sa conclusion tragique, la rencontre avec la petite biche l'avait paradoxalement mis de bonne humeur. Peut-être que cette histoire d'espoir n'était pas si nulle, finalement. Que Jovia aille se faire foutre. Il s'est imaginé le professeur sur les lieux de l'accident, prodiguant son analyse au mâle tétanisé par l'horreur. Elle est foutue, vous comprenez ? Rester planté là tout triste ? Je vous le déconseille fortement.

Dans cette disposition d'esprit, et malgré son inquiétude initiale après la découverte de la note menaçante de son chef, il a décidé que, tout compte fait, c'était un élément globalement positif.

En fait, il n'avait pas été licencié, seulement averti. Ils auraient très bien pu le virer, d'autres l'avaient été pour moins que ça, mais ils s'en étaient abstenus, évidemment parce qu'il était un employé de valeur et parce qu'ils comprenaient qu'il traversait une période difficile. Cependant, l'indulgence avait des limites, il le savait, il n'était pas idiot, et donc il allait devoir redoubler de zèle, leur montrer que leur confiance en lui était justifiée et méritée. Inquiétant ? Au contraire, c'était exactement la tape sur la main dont il avait besoin. Il avait une famille à nourrir, n'oublions pas. À partir du lundi suivant, concentration et détermination, et à la fin de la semaine ce seraient des lettres de félicitation qu'ils poseraient sur son bureau, il le voyait déjà. Tout ce qu'il lui avait fallu était une petite poussée en avant, c'était bien naturel, tout le monde en avait besoin de temps à autre, et son supérieur, qui l'avait perçu car c'était un excellent supérieur, lui en avait enfin donné une.

Très bien, a-t-il songé. Poussé je suis et poussé je serai. Un nouveau départ. Une page blanche.

En rentrant à la maison le soir, il est tombé sur Bree et le locataire plongés dans une intense discussion sur le seuil. Le second avait les mains encombrées de valises, la première essayait de lui barrer le chemin. Tandis que Kugel avançait vers le perron, le locataire s'est mis à l'interpeller. Il exigeait d'inspecter le grenier sur-le-champ et d'y monter certaines de ses affaires, ou bien il s'en irait immédiatement.

J'ai payé pour cet espace, monsieur Kugel, lui a-t-il lancé du haut des marches. Ceci est du vol qualifié et je ne le tolérerai plus !

Remonté par ses nouvelles résolutions professionnelles et décidé à en faire de même sous son toit, Kugel a tenté de calmer le contestataire, lui demandant poliment s'il était possible d'aborder ce sujet comme des adultes sensés. Très vite, toutefois, il est apparu que le locataire allait quitter les lieux, et ce à l'instant même, si on ne lui laissait pas voir le grenier.

Écoutez, a plaidé Kugel, vous savez que ma mère vit avec nous parce qu'elle est âgée et souffrante.

Ce n'est pas mon problème, a coupé le locataire.

Non, en effet. Nous avons tous nos problèmes, nous ne pouvons pas toujours sauver la planète. Mais le monde va mieux, nous devenons meilleurs, l'avez-vous remarqué ? Les chiffres ne mentent pas, jamais, parce que au bout du compte il y a une raison à tout, n'êtes-vous pas d'accord ? Mais pour quelle raison je vous demande d'attendre ? Eh bien, la maladie de ma mère que je viens de mentionner a rendu nécessaire le fait qu'elle vienne habiter ici, avec nous. Personne n'est moins satisfait que moi de cette situation, je vous le garantis, mais puisque nous ne pouvons pas louer la chambre qu'elle occupe actuellement, et puisque le revenu de cette location était indispensable à l'équilibre de notre budget, nous avons été forcés, je dois vous le dire, nous avons été contraints de louer également le grenier.

Bree l'a dévisagé avec des yeux stupéfaits.

Vous avez loué le grenier, a répété le locataire.

Hélas, oui.

Foutaises !

J'aurais dû vous en informer plus tôt, je suis désolé, mais les médecins nous avaient assuré que mère serait décédée, à l'heure où je vous parle, et j'espérais installer l'autre locataire dans sa chambre afin de vous laisser toute la superficie du grenier dont vous avez besoin et qui, comme vous le soulignez justement, vous revient de droit.

Le locataire a croisé les bras sur sa poitrine.

Il y a quelqu'un là-haut, donc ?

Oui.

En ce moment même ?

Absolument.

Je ne vous crois pas une seconde.

Pourquoi ta voiture est toute défoncée ? lui a soudain demandé Bree.

Pourquoi, pourquoi... La vie, c'est un paquet de petits pourquoi, n'est-ce pas ? Un petit pourquoi par-ci, un petit pourquoi par-là. Plus de « pourquoi » que de « parce que », ah, ils sont rares, les « parce que », et puis une montagne de « donc », mais ça ne contrebalance pas le déficit de « parce que »... Elle est plutôt vieille, voyez-vous, a-t-il poursuivi en se tournant de nouveau vers le locataire, et plutôt mal en point. La femme du grenier, je veux dire, pas la voiture. J'avais des scrupules à louer cet espace sans vous prévenir, mais elle paraissait dans une situation assez... désespérée. Voulez-vous faire sa connaissance ? Vous comprendrez tout de suite de quoi il s'agit. Elle n'a pas apporté grand-chose avec elle, d'ailleurs je doute qu'elle ait beaucoup d'affaires à elle, et elle passe le plus clair de ses journées à dormir sur un petit tas de couvertures. Mais si vous désirez la rencontrer, elle est là-haut.

J'aimerais, oui, a confirmé le locataire. J'aimerais énormément.

Très bien.

Kugel s'est engagé dans l'escalier, le locataire sur ses talons et Bree sur ceux du locataire. Il n'était pas inquiet, il faisait encore jour et Anne Frank dormirait certainement ; et si elle était réveillée, c'était encore mieux. Il pourrait ensuite discuter avec le casse-pieds, chacun exprimerait ses plaintes respectives et il était sûr de pouvoir le convaincre de rester. Sa mère et Anne étant terriblement vieilles, le locataire aurait ce qu'il voulait, dès que l'une ou l'autre mourrait.

Je suppose que la pauvre femme a son cabinet de toilette particulier ? s'est enquis le type sans dissimuler le sarcasme dans sa voix.

Oh non, a fait Kugel. Et pas d'entrée privative non plus. Ce n'est pas du tout pratique. Vous allez vite vous rendre compte que vous avez obtenu la meilleure chambre.

Il était étonné de ne pas avoir pensé à ce stratagème plus tôt. Il arrive qu'un problème semble très ardu alors que la solution, relativement simple, se trouve sous votre nez depuis le début. Ce qui l'inquiétait était que Bree allait voir Anne Frank pour la première fois et il s'attendait à une réaction assez négative. Tout comme la sienne l'avait été au tout début, il fallait le reconnaître. Mais allez savoir. Bree éprouverait peut-être de la pitié. Pour lui, Kugel, sinon pour Anne. Enfin elle mesurerait ce qu'il venait de traverser.

Après avoir tiré la trappe, il a posé un doigt sur ses lèvres et entrepris l'ascension. Lentement, ils sont parvenus en haut. Pendant qu'il s'aventurait sur le plancher, Bree et le locataire sont restés prudemment sur les dernières marches, seules leurs têtes émergeaient de la trappe du grenier. Il s'est retourné pour leur faire signe de le suivre, tout content à l'idée qu'au moins un de ses problèmes allait être incessamment résolu. Et c'est là qu'il l'a aperçue. Anne Frank était on ne peut plus réveillée. Elle était accroupie de manière grotesque au-dessus de l'ouverture du conduit de chauffage, la jupe remontée autour de la taille, le visage rougi par l'effort.

C'est toujours la même chose depuis la guerre, a-t-elle soufflé.

Bree et le locataire se sont tournés vers elle.

Je me barre d'ici, a annoncé le locataire.

Bree a dégringolé l'escalier et s'est précipitée dans leur chambre, le locataire sur les talons, courant précipitamment vers la porte.

C'est une rescapée ! lui a crié Kugel. Une rescapée.

Dans le couloir déserté, les mains sur les hanches, une épaule contre le mur, il a reniflé avec insistance.

Bon, au moins, il savait maintenant d'où venait la puanteur.

Il n'était pas fou.

C'était déjà quelque chose.

LE SAMEDI MATIN, Kugel s'est rendu une nouvelle fois à la quincaillerie pour acheter de nouveaux gants en latex et une nouvelle brosse. Une fois sur place, il s'est rendu compte qu'il avait oublié son portefeuille et il a dû retourner le chercher chez lui. Peut-être commençait-il à être atteint de la même maladie dégénérative que sa mère. Peut-être allait-il tout oublier, bientôt...

Elle a recommencé, hein ? lui a lancé Vince.

Qui ?

La chatte qui pissait dans les conduits d'aération.

Chiait.

Chiait ?

Chiait.

Il faut que vous vous débarrassiez de cette bestiole.

Cette fois, Vince a recommandé un détergent industriel.

On a le Comme-Par-Miracle, on a Nettoie-Tout, mais le mieux c'est le Dévastateur. Très toxique, mais ça vous élimine pratiquement tout. C'est vendu avec deux sachets de masques jetables. Et... foutez cette chatte dehors.

C'était le dernier week-end de juin. Dans une semaine ce serait le jour de l'Indépendance, le 4 Juillet. En revenant à sa voiture, Kugel a remarqué que toute la petite ville – les voitures, les magasins, les maisons – était ornée de drapeaux, de banderoles et de panneaux. Cela avait toujours été l'une de ses fêtes préférées, même dans son enfance elle ne manquait jamais d'éveiller en lui une émotion qui allait bien au-delà du patriotisme : plutôt un sentiment d'appartenance, de fusion avec une nation d'inconnus.

Qu'est-ce qui avait changé, alors ? Pourquoi toutes ces bannières et tous ces festons le rendaient-ils soudain nerveux ? Était-ce à cause de l'Amérique ou à cause de lui ? Toute cette liesse lui semblait maintenant une forme de nationalisme particulièrement veule : non de la fierté mais de la peur, non de la jubilation mais de l'anxiété soupçonneuse. Était-ce à cause de la nation – une nation en guerre – ou était-ce à cause de lui ? Était-ce à cause d'Anne Frank ? À ses yeux, les affiches et les autocollants n'exprimaient plus l'unité, ils apparaissaient comme des menaces, des provocations. Ce n'était plus un appel à la fierté collective mais un appel à attraper un parfait inconnu par le collet.

Nous sommes unis.

Ces couleurs ne déteignent jamais.

Ce pays, aime-le ou quitte-le.

La silhouette sombre des tours jumelles avec les mots « N'oublions jamais » en rouge sang...

Et pourquoi pas ? Pourquoi ne pas oublier ? N'est-ce pas précisément ce que les terroristes voulaient, que nous nous souvenions ? C'est sans doute ce qu'ils se sont dit quand ils ont mis au point leur plan : Je te le jure, a proclamé l'un d'eux, ils vont *jamais* oublier ça ! Et un autre : Non, ils pourront *jamais* oublier ça...

Alors, oublions.

Terminé.

Fini.

Si encore il y avait eu des leçons à tirer. Est-ce que le lendemain nous savions quelque chose de plus que la veille, avons-nous acquis un peu de sagesse, de vérité, de connaissance ? La vie est courte ? Grande nouvelle. Les hommes tuent et sont tués en retour ? Mais encore ?

Rien.

Que dalle.

Je vois des inondations, dit Nostradamus, des incendies et des guerres.

Non, sans déconner ?

Oublions, donc.

Mon ami Mohammed et moi, on va aller voir le match des Giants.

Mohammed ? Quoi, tu ne te rappelles pas le 11 Septembre ?

Non, pourquoi ?

Quel mal y a-t-il à oublier ? Qu'est-ce que nous gagnons à nous souvenir ? Kugel avait lu quelque part que la guerre des Balkans était parfois appelée la « Guerre des grand-mères », parce que durant cinquante années de paix c'étaient elles qui avaient rappelé à leur progéniture les raisons de leur haine mutuelle, raconté à leurs petits-enfants les atrocités passées, les horreurs de jadis. N'oubliez jamais ! s'écriaient-elles, alors les petits-enfants se sont souvenus et ils en sont morts. Il avait lu également que Darius le Grand, afin de ne pas oublier ce que les Athéniens lui avaient fait endurer, avait un page qui lui chuchotait à trois reprises à l'oreille, chaque fois qu'il se mettait à table : Souviens-toi des Athéniens !

Connard.

Si on n'apprend pas du passé, a dit quelqu'un, on est condamné à le répéter. D'accord, mais si la seule chose que nous apprenons du passé est que nous sommes condamnés à le répéter ? La cicatrice est souvent pire que la blessure, apparemment. Si seulement il existait un détergent miracle contre le passé. Une vie qui sentirait le citron, voilà ce que Kugel voulait. Pour Jonas, pour Bree, pour mère, pour Anne. Une vie régénérée, nettoyée, lustrée, et qui sentirait la lavande. Ne laisse pas de trace. Propreté impeccable. Le flacon en promo sur Amazon... qu'importe. Cliquer pour ajouter au panier. Livraison express.

Oublions Alamo.

Aux chiottes.

Fini.

C'était cette forme de patriotisme qui inquiétait Kugel, une inquiétude qu'il avait héritée de sa mère, laquelle lui répétait qu'ici tout pouvait arriver aussi.

Quoi ?

Ça.

Quoi, ça ?

Ça, ça.

Elle semblait presque déçue que ça ne se soit pas encore produit.

Alors qu'il se redressait après avoir posé le sac sur le siège arrière et fermait la portière, il a remarqué un écriteau « À louer » à une fenêtre en haut d'une petite maison blanche.

Il est allé frapper à la porte. Aucune réponse. Il a tenté de regarder par les vitres du rez-de-chaussée, frappé de nouveau, puis il a contourné la bâtisse et trouvé une porte de service qui n'était pas verrouillée. Il l'a légèrement poussée.

Y a quelqu'un ?

Il est entré dans la cuisine.

Y a quelqu'un ? Je suis là pour la chambre à louer.

La maison était en ordre, bien entretenue. De la vaisselle propre sur l'égouttoir de l'évier. Il a avancé dans ce qui était le salon, a traversé un petit bureau et s'est retrouvé dans l'entrée.

Y a quelqu'un ? a-t-il de nouveau demandé en levant la tête vers l'étroit escalier.

Il a monté prudemment les marches. À l'étage, il y avait trois chambres à coucher, dont une

complètement vide qui sentait la peinture fraîche. C'était à sa fenêtre que l'écriteau avait été collé. La pièce était petite mais très claire grâce à sa grande baie donnant sur la rue.

Il s'est assis par terre, puis s'est étendu sur le dos, les mains croisées sur le ventre. Il s'est remis debout. Il a fermé la porte, l'a rouverte. Il est retourné dans le couloir. Au plafond, une trappe qui devait conduire au grenier.

Y a quelqu'un ?

Il a déployé l'escalier escamotable. Le grenier était exigu, beaucoup moins grand que le sien, et tellement rempli de bric-à-brac qu'il était difficile de se frayer un chemin entre les tables, les chaises, les vélos, les caisses et d'anciennes malles de bateau, le tout empilé au petit bonheur. Pas de fenêtres, rien que de maigres rayons de soleil filtrant par la grille d'aération du pignon. Il a attrapé une bonne longueur de corde qui servait à fermer un carton et il est redescendu pour l'attacher à la base de l'escalier comme il avait vu Anne Frank le faire. Puis il s'est hissé de nouveau là-haut, a tiré sur la corde et la trappe du grenier s'est refermée à ses pieds. Très bien. Il a repris son inspection des lieux jusqu'à trouver une vieille table de salle à manger contre le mur du fond. Il s'est glissé dessous, a fermé les yeux et s'est endormi.

Lorsqu'il s'est réveillé – après avoir dormi comme un loir, ce qui n'avait pas été le cas depuis longtemps –, il a entendu des voix en bas. Les propriétaires. Il a posé une oreille contre le plancher. Un homme, une femme, dont les paroles lui parvenaient étouffées. Il a pressé son oreille, mais il ne saisissait que les intonations, la cadence des phrases, un mot isolé. Il a reconnu les longues pauses, le ton souvent indifférent, la familiarité des échanges quotidiens : ils devaient être mariés depuis longtemps.

Lui : Mmm mm mm mmm mm ?

Un silence pesant.

Elle : Mmm mmm mm.

Une porte qui se fermait. Des pas.

Elle : Mmm mm mmm.

La télévision en marche, maintenant.

Lui : Mmm. Mmm mmm mmm.

Ils discutaient de quelque chose. Une querelle.

Elle : Mmm mmm mmm ?

Une porte de placard qui claque.

Lui : Mmm ! Mmm mmm mmm !

Kugel a gloussé.

Elle : Mmm mmm. Mmm !

Il a posé une main sur sa bouche, tentant de ne pas rire tout haut, mais c'était tellement comique qu'il a été bientôt pris d'un fou rire silencieux.

Quelqu'un montait l'escalier principal, lentement.

Silence.

Kugel s'est ressaisi.

Une lumière s'est allumée et puis, directement au-dessous de lui, un grognement, des pets.

Oh, Seigneur, l'a-t-il entendue grommeler.

Il a de nouveau pouffé.

Elle était aux toilettes.

Encore des flatulences, encore des invocations au Seigneur. Il faisait tout pour ne pas éclater de rire, mais le bruit de la chasse d'eau a été trop pour lui, il a craqué. Il a enfoui sa tête dans une couverture,

espérant que le son de l'eau ruisselante couvrirait ses hoquets. Des larmes coulaient sur ses joues, il avait mal aux côtes. Ensuite, il y a eu un grincement de ressorts de lit, un autre grognement, puis il n'a plus entendu que le bourdonnement aigu de la télé au rez-de-chaussée.

Dix minutes ont passé, peut-être un quart d'heure.

Kugel a plaqué son oreille contre le sol du grenier.

Des ronflements.

Sortant de son abri, il a poussé plusieurs caisses dans un coin jusqu'à former une sorte de mur. Derrière, il a empilé quelques couvertures, de vieux châles. Sans faire de bruit, il est allé rouvrir la trappe, il est descendu et il a remonté le couloir à pas de loup jusqu'à la chambre principale. La vieille dame était allongée sur le flanc, endormie. Il a souri en repensant à la scène des toilettes. Il s'est approché d'elle sur la pointe des pieds et doucement, très doucement, lui a déposé un baiser sur le crâne.

Il s'est dit qu'il l'aimait peut-être.

En bas, un vieil homme dormait dans le fauteuil marron installé en face de la télévision. Kugel est revenu en silence à la cuisine, a passé la porte. Le soleil se couchait.

Retournant au perron, il a frappé.

Une minute ! a crié le vieux d'une voix enrouée. Un instant après, la porte d'entrée s'est ouverte.

Je suis là pour la chambre à louer.

Le vieux a fait non de la tête.

Déjà prise, désolé.

Un grand type ? Avec une barbe ?

Le vieil homme a acquiescé.

Quelque chose comme ça, a-t-il ajouté, soudain un peu méfiant.

Kugel a levé les yeux sur la façade.

Bon, à bientôt.

C'est ça, a répondu le vieil homme.

Il a refermé la porte et Kugel a entendu plusieurs serrures tourner derrière le battant.

Le lendemain, il a passé la majeure partie de la journée à nettoyer les conduits et les grilles de chauffage. Après avoir hissé un seau d'eau et son matériel au grenier, il a récuré chaque partie métallique qu'il pouvait atteindre, avant de verser le reste du détergent dans les conduits pour qu'il agisse partout dans la maison. Pourtant l'odeur persistait dans l'air, l'odeur d'Anne Frank, et aussi sur ses doigts en dépit de plusieurs lavages de mains successifs.

Lorsqu'il s'est couché ce soir-là, Bree dormait déjà. On attache trop d'importance aux preuves d'amour les plus manifestes, aux gestes de tendresse ou de sollicitude, alors que le signe le plus parlant de bonne santé d'un couple, c'est s'ils vont se coucher en même temps ou non.

Kugel s'est allongé tout habillé. Il a fermé les yeux. Mère avait peut-être raison, Anne Frank ne méritait peut-être pas de mourir sur un tas de chiffons.

Spinoza : J'appelle homme libre celui qui agit par la seule nécessité de sa nature.

Spinoza toujours : La vraie vertu est de vivre sous l'autorité de la raison.

Kugel s'est demandé si Spinoza avait formulé ces principes avant ou après avoir trimbalé le lit de mort de sa mère à travers les Pays-Bas. Il avait lu en effet que le philosophe l'emportait partout où il allait, d'Amsterdam à Rijnsburg, de Rijnsburg à Voorburg, de Voorburg à La Haye. C'était une habitude qui ne lui paraissait pas très raisonnable. On ne parlait pas d'un matelas gonflable, là, ni d'un futon, mais d'un lit en bois de bonne taille. Avec un sommier, sans doute.

Cette anecdote le troublait. Si elle était morte quand Spinoza était déjà un homme mûr, on aurait pu

se dire qu'elle avait représenté beaucoup pour lui, que sa perte n'avait pas été seulement celle d'une mère mais d'un mentor, d'un exemple et d'une référence dans l'existence, et aussi que Spinoza avait visiblement du mal à dire au revoir. Ça resterait bizarre, tout de même, foutrement bizarre, mais on aurait pu lui concéder cette excentricité. Le problème, c'est que la mère de Spinoza avait poussé son dernier soupir quand il avait six ans. Donc, puisque le pape de la Raison pouvait se montrer à ce point déraisonnable à propos d'un lit de mort, lui-même, Kugel, devait probablement reconsidérer la question. Et c'est pourquoi, en se rendant à son travail le lendemain matin, il s'est arrêté au magasin de matelas de Stockton.

Tout doit partir, proclamait le panneau dans la vitrine.

Tu ne te doutes pas à quel point c'est vrai, a-t-il lancé à la devanture.

L'idée d'offrir un lit de mort au rabais à Anne Frank le chiffonnait. Ce n'était pas le genre d'objet sur lequel il semblait approprié de lésiner. Il n'avait pas non plus envie d'y mettre une fortune.

God Bless America, trompetait une autre affiche.

Dieu bénisse l'Amérique. Ou bien était-ce *God, Bless America* ? Dieu, bénis l'Amérique ! Comme un ordre, un commandement. Bousculer Dieu de cette façon n'était sans doute pas très judicieux. Et surtout, cela signifiait que Dieu n'avait pas encore béni l'Amérique. Que l'Amérique restait en attente de bénédiction. Parce que s'Il nous avait déjà bénis, nous n'aurions pas besoin qu'Il le fasse à nouveau, non ? Ou bien était-ce *God Bless, America* ? Dieu bénisse, Amérique ! Comme : À plus tard, Amérique ! Comme : Tu es foutue, Amérique !

Comme : Trouve-toi un grenier, et vite fait.

Un vendeur s'est approché avec empressement.

Je jette juste un coup d'œil, a dit Kugel.

Pas de problème, aucun problème. Pour que vous sachiez seulement, tous les articles en soldes sont indiqués par une étoile jaune.

Parfait, a pensé Kugel. Je vais acheter à Anne Frank un lit de mort marqué par une étoile de David.

Spinoza.

Quel faiseur.

On n'achète pas un lit de mort, évidemment. Ça n'existe pas. On achète un lit normal et on claque dedans. Un Sommeil de rêve, ou un Bonheur de nuit, en polyuréthane progressif (marque déposée), fibres bioréactives ou mousse traitée antigermes, matériaux de pointe, le nec plus ultra. Même les moins chers coûtaient déjà des centaines de dollars, certains des milliers. Après tout c'était logique, a songé Kugel en examinant les étiquettes. Un empire sur le déclin consacre forcément ses ressources intellectuelles et scientifiques au confort du sommeil. Au dodo. À la petite sieste. Mais pourquoi ne vendaient-ils pas de lits de mort ? Du matériel dédié : un Serta MortParfaite, un Sealy Chantducygne, un Tempur-Pedic avec technologie de pointe MeurtEnDouceur. Quelque chose de classe, quelque chose de confortable, conçu pour ne pas servir plus de quelques mois, maximum. Ces lits pleins de vie étaient garantis vingt ans. Pourquoi devrait-il payer pour dix-neuf ans et demi de sommeil qu'il n'avait pas l'intention d'utiliser ? Parce qu'il n'allait certainement pas se servir d'un lit sur lequel quelqu'un était mort. À moins qu'il ne puisse le rapporter au magasin après son décès ? Ce devrait être possible de rendre un matelas une fois que quelqu'un avait crevé dessus. Après tout, personne n'était censé être au courant.

Hitler était un optimiste.

Plus Kugel pensait à Spinoza, plus il était fâché. Ce type était loin d'être un imbécile, alors quel espoir nous restait-il si un esprit aussi distingué que le sien pouvait se comporter de manière aussi stupide quand on en venait aux sentiments ? Pas juste idiot mais complètement ravagé, de la folie

pure. Et puisqu'un intellect aussi logique était capable de se montrer si déficient, pourquoi même essayer d'espérer ?

Vous avez des bagages à enregistrer, aujourd'hui, monsieur Spinoza ?

Oh, deux valises. Le lit de mort, je le prends en cabine.

Très bien, monsieur Spinoza.

Il a fait le tour de l'espace d'exposition. Le choix était affolant : latex, mousse, spires, simple, double divisé, double extra-large, king-size. Tiens, il n'avait même pas réfléchi à la largeur. Qu'est-ce qu'il lui faudrait ? Extra-large ? Les simples étaient les moins coûteux, peut-être devait-il se rabattre là-dessus et en finir. Elle était tellement fluette, qu'est-ce qu'elle avait besoin d'un extra-large ?

Il s'est allongé sur l'un des matelas, a croisé les mains sur la poitrine et s'est mis à observer le plafond.

Il pourrait y avoir de l'action.

Des soubresauts, et d'autres trucs de ce genre.

Le moment venu.

Quand elle mourrait.

Un extra-large, alors.

Stan Laurel, avant de mourir : Je préférerais être en train de skier.

Vous faites du ski, monsieur Laurel ? s'enquit l'infirmière.

Non, dit-il, mais je préférerais skier plutôt que ça.

L'aumônier demandant à Chaplin : Le Seigneur peut-Il avoir pitié de votre âme ?

Chaplin de répondre : Pourquoi pas ? Elle lui appartient.

Kugel a fermé les yeux. Il ne voulait pas qu'Anne Frank chute de son lit de mort.

Ah, vraiment désolée, monsieur Spinoza, mais ce lit de mort ne va jamais rentrer dans le compartiment à bagages.

Il s'est endormi très vite. Il a de nouveau rêvé des vieillards en tunique d'hôpital et couverts de bandages se traînant dans son allée. Ils sont encore passés devant lui, mais il n'a pas tenté de les repousser. Cette fois, il s'est contenté de les regarder tandis qu'ils avançaient en boitant, se dandinant, gémissant et soufflant, bêlant et pétant. Il les a suivis dans le jardin, puis dans les bois où ils se sont immobilisés un par un devant le précipice. Dans ce rêve-là, il se forçait un chemin entre eux, parvenait au bord du gouffre et s'efforçait d'apercevoir ce qu'il y avait en bas, animé par le besoin de savoir ce qui leur arrivait, quand ils tombaient. Au pied de la falaise, les morts formaient un tas de corps sanglants, de cannes en bois, de perches à transfusion, de déambulateurs démantibulés, de fauteuils roulants cassés. Tout était silencieux, personne n'essayait de se relever. Kugel sentait ses genoux fléchir, soudain envahi par la peur du vide devant lui. Il cherchait à reculer mais n'y parvenait pas, une foule trop dense se pressait dans son dos, le dépassait, le bousculait, le poussait encore plus près du bord malgré sa résistance...

Il s'est réveillé en sursaut, un vendeur lui tapotant l'épaule.

Ceci est un produit de qualité supérieure. Un Serta SommeilParfait avec couche supérieure en mousse Mémoire.

Ce... C'est combien ?

Celui-là va vous rajeunir, croyez-moi. Une seule nuit et vous vous sentirez plus jeune de dix ans.

Tout en écoutant le vendeur, Kugel s'est fait la promesse de ne pas acheter ce modèle à mère.

Combien il coûte ?

En extra-large, il faut compter huit cents, huit cent cinquante dollars, et nous offrons le cadre.

Huit cent cinquante dollars ? Quelle heure est-il ?

Dix heures et demie.

Bordel, a-t-il marmonné.

Nous pouvons l'emballer et le charger en cinq minutes, a assuré le vendeur.

Ce futon, là, c'est combien ?

Cent cinquante.

Je prends le futon.

Le temps que le vendeur l'ait attaché sur le toit de sa voiture, il était presque onze heures. Tandis qu'il quittait le parking, l'image d'Anne Frank mourante lui est apparue. Il l'a vue étendue sur le dos dans la pénombre lugubre et vespérale de son grenier, les yeux vagues, essayant d'articuler quelque chose de ses lèvres figées mais ne parvenant qu'à aspirer une dernière goulée d'air, une dernière fois, sa malheureuse existence touchant enfin à son terme.

Sur un futon.

Spinoza aurait-il trimbalé partout le futon de sa mère ?

La peur ne peut aller sans l'espoir, et l'espoir sans la peur. Et maintenant, aidez-moi avec ce cadre de futon, il pèse un âne mort.

Au carrefour suivant, il a fait demi-tour. De retour au magasin de matelas, il a dépensé le prix exorbitant d'un Serta SommeilParfait avec la fameuse mousse.

Et merde, a-t-il pensé.

Il était midi dix lorsqu'il a pénétré dans le parking de son entreprise, un matelas extra-large et son cadre attachés sur le toit de sa voiture. Une collection de cartons vides attendait sur sa table. Et un mot de son supérieur : Nous ne pouvons plus nous permettre de vous attendre.

Dernières paroles ?

Il fallait qu'il les note dans son calepin.

CELA FAISAIT PLUS D'UNE SEMAINE qu'il n'y avait pas eu d'incendies. Kugel passait ses soirées au rez-de-chaussée, à lire des ouvrages sur Anne Frank et l'Holocauste, pendant que Bree, dans la chambre, se penchait sur le budget et les factures. D'après les rumeurs, la police avait identifié un suspect, mais aucun détail n'avait encore été divulgué car l'enquête continuait et ledit suspect courait toujours.

Puis l'incendiaire s'était de nouveau manifesté, s'en prenant cette fois à la vieille ferme de Sawmill Road, l'une des plus imposantes de la région, mettant le feu aux écuries et à un entrepôt. Heureusement, il y avait belle lurette que l'écurie n'abritait plus de chevaux – les propriétaires étant maintenant de riches citadins qui ne se servaient que du bâtiment principal – et les pompiers étaient arrivés avant que les flammes n'aient fait beaucoup de dégâts. Deux jours plus tard, le criminel revenait au même endroit, mettant le feu aux deux vérandas de la maison. À nouveau, les pompiers avaient réagi rapidement. En ville, certains parlaient d'un homme fuyant les lieux, d'une poursuite infructueuse dans la forêt. L'image de l'incendiaire avait paraît-il été capturée par les caméras de sécurité, même si la police ne l'avait pas capturé, justement. Le lendemain, cependant, tout Stockton était en émoi. Le bureau du shérif avait communiqué le nom du principal suspect : Wilbur Messerschmidt Junior.

Le choc était gigantesque. Personne ne pouvait y croire. Wilbur Junior, pompier volontaire, membre estimé de la communauté ? Sa famille résidait ici depuis presque deux siècles. Pourquoi aurait-il fait une chose pareille ? Senior, le père de Will, a donné une seule interview, à la radio locale, dans laquelle il essayait d'expliquer les agissements de son fils. Kugel l'a entendue alors qu'il rentrait à la maison avec un matelas sur son toit de voiture et un reçu dans sa poche.

Les Messerschmidt étaient une lignée de fermiers, a déclaré Senior. Des années durant, ils avaient vécu de la terre, et bien vécu, puis la compétition était devenue impossible avec l'arrivée de l'agriculture industrielle, largement subventionnée par le gouvernement. À cette période-là, répétait-on souvent dans la famille, ils avaient vécu sur la terre mais plus de la terre. Ils avaient commencé à perdre leurs maisons, les unes après les autres, incapables de rembourser l'hypothèque sur les hypothèques, endettés, contraints de regarder leur héritage s'en aller morceau par morceau au bénéfice des jeunes familles aisées qui quittaient les grandes villes. Ces bâtisses solides qui avaient fait jadis leur fierté, où des générations de Messerschmidt étaient nées et avaient grandi, restaient maintenant vides toute la semaine, leurs nouveaux propriétaires n'y venant que le week-end pour y installer l'air conditionné, commander des piscines en dur et se plaindre de la lenteur à laquelle le ballon d'eau chaude se refaisait. L'explication de Senior était que Wilbur Junior avait décidé que si les Messerschmidt ne pouvaient plus avoir leurs fermes, eh bien, personne ne les aurait.

Wilbur Messerschmidt Junior est encore en fuite, a ajouté le reporter en guise de conclusion.

Je peux le rapporter, a dit Kugel.

On va couler, a murmuré Bree, des larmes de colère dans les yeux.

Ça va aller.

Ne dis pas ça !

C'est bon.

Non, ce n'est pas bon !

Je suis désolé.

Je m'en moque.

Ça t'est égal ?

Complètement. Ce qui m'inquiète, en revanche, c'est que nous n'avons pas les moyens de vivre

dans cette maison. C'est que tu as fait partir la seule personne qui nous rapportait un peu d'argent. C'est que tu te soucies plus d'elles que de nous.

Ce n'est pas vrai.

Si, c'est vrai !

Non, ça ne l'est pas.

Il arrivait à comprendre que cette situation la mette en colère, mais à lui, que lui reprochait-elle ? Il n'y pouvait rien. Même s'il avait voulu jeter dehors Anne Frank, mère ne le lui permettrait jamais. Elle était pratiquement morte, elle aussi, les médecins l'avaient garanti, ce serait bientôt fini. Ce lit de mort flambant neuf n'en était-il pas la preuve éclatante ?

Combien il a coûté ? a voulu savoir Bree.

Je peux le rapporter.

Combien ?

Il lui a dit la somme. Elle l'a giflé, fort, et a quitté la pièce en trombe.

Je peux le rapporter, a-t-il répété.

Le matelas et son cadre sont restés sur la voiture toute la nuit et le lendemain, jusqu'à ce que Pinkus accepte de venir l'aider à les monter au grenier. Avec ses blessures, Kugel n'en aurait pas été capable tout seul, mère était trop occupée par son album pour pouvoir venir en renfort et Bree, furieuse, ne l'aurait fait pour rien au monde. Mais elles l'ont laissé en paix ce matin-là, ce dont il s'est félicité. Bree est allée accompagner Jonas à la crèche et mère s'est jointe à eux pour faire quelques courses.

Elle va avoir besoin de draps neufs, a-t-elle lancé à la cantonade avant de partir.

Kugel est resté sur le perron en attendant l'arrivée de Pinkus. La vue de la voiture avec son barda sur le toit lui rappelait des images d'exode. Lui faisait penser à la fuite. Où iraient-ils, si quelque chose arrivait ?

Si quoi arrivait ?

Il s'est rappelé avoir lu quelque chose à propos des papiers d'identité, qui étaient une obsession chez les fugitifs. Dans les livres et les films sur l'Holocauste, cette préoccupation était constante. Obtenir des papiers, ne pas les avoir, les recevoir trop tard, les recevoir juste à temps, les falsifier, les cacher, les perdre. En avait-il seulement, des *papiers* ? Et qu'est-ce qu'on entendait par papiers ? Un passeport, par exemple ? Un acte de naissance ? Il y avait toujours des problèmes avec ces trucs-là, et c'était plutôt que des gens puissent avoir leurs papiers qui était étonnant ? Non, vraiment, vous *avez* des papiers ? Comment saviez-vous que vous *deviez* en avoir ? Bree en avait-elle ? Et Jonas ? En avaient-ils besoin ?

iPod (écouteurs/chargeur).

EpiPens.

Zyrtec.

Papiers (?).

Il le savait, et il avait horreur de l'admettre. Il le savait depuis que mère, la toute première fois, lui avait montré un documentaire sur les monceaux de cadavres à Dachau. Sa réaction instinctive avait été : Je n'aurais pas tenu le coup. Il n'était pas de l'étoffe des survivants mais de celle des succombants. Une denrée périssable. Un loser. Il n'était pas monté dans ce fameux avion affrété à L.A. Il ignorait comment se sortir de sables mouvants. Bree, elle, était une battante, une gagnante. Elle se serait extirpée des sables mouvants, aurait pris une douche et se serait changée avant qu'il ait trouvé de l'aide. Il espérait que Jonas tenait de sa mère. Plus de Bree et moins de Kugel. Il pourrait s'en sortir, alors. Mais lui ? Jamais. Il n'aurait pas une chance. Il se tuerait avant. Ou il perdrait la raison. Il n'aurait pas supporté un jour à Auschwitz, pas une heure, pas une minute. Et pourtant, les

gars, Auschwitz, ça arrive.

Ciao !

Le Canada.

Il irait probablement au Canada, en admettant que ce pays soit épargné. Sauf que cela avait été aussi l'idée d'Otto Frank. Son plan. Et on ne peut pas dire que « Cap au nord ! » avait vraiment marché pour lui.

Cap sur rien, c'était ce que Kugel désirait. Lui, Bree et Jonas dans sa voiture, pied au plancher sur l'Autoroute de Nulle Part, entonnant des chansons en chœur et s'arrêtant à des drive-in.

On est bientôt arrivés, papa ?

Presque, mon grand, presque.

Il a contemplé son véhicule. Il n'avait même pas de porte-bagages. Mon Dieu, il n'était même pas capable d'avoir ça. Il s'est rappelé une légende qu'on leur avait racontée au cours d'hébreu, celle d'un ange qui rend visite à un bébé encore dans le ventre de sa mère. Donc, il s'assoit avec l'enfant et lui enseigne toute la sagesse du monde, tout ce dont il aura besoin pour survivre, et puis, juste avant la naissance, l'ange appuie un doigt sur la lèvre supérieure du bébé, y laissant une petite trace et reprenant ainsi tout ce qu'il lui a appris. Kugel n'avait jamais réussi à comprendre ce que cette histoire voulait dire, mais maintenant il savait ce que l'ange était censé dire à n'importe quel enfant sur le point de plonger dans la vie sur terre. Écoute bien, petit, pense au porte-bagages.

On n'échappe pas au génocide dans une berline. On n'échappe à rien, dans une berline. Une berline, c'est un nid à emmerdes. Il ferait mieux de l'échanger contre un monospace. Une Jeep, peut-être.

Style militaire.

Préparé au pire.

Et établir une liste. Écoute-moi bien, petit, pense aux quatre roues motrices.

Et ne commande pas de poisson dans ce restaurant.

Lorsque Pinkus est enfin apparu, il leur a fallu près d'une heure pour traîner en haut le matelas, le sommier et le cadre, puis les passer dans l'étroit escalier du grenier. Pinkus est ensuite parti à son travail, et Kugel a assemblé les pieds et installé l'ensemble. Son travail achevé, il s'est étendu dessus et a contemplé les clous de la toiture qui pointaient dans sa direction. Il a perçu un léger mouvement derrière le mur de cartons, puis la voix grinçante bien connue.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Anne Frank.

De rien, a lâché Kugel.

Je n'en veux pas.

Vraiment pas de quoi. C'est de la bonne qualité.

Remportez ça.

Ce n'est pas pour vous. C'est pour ma mère.

Mettez-le dans sa chambre, alors.

Silence.

Avez-vous de l'argent ? a demandé Kugel.

Encore un bruit de quelque chose traîné sur le sol, puis un grognement déchirant comme si elle venait de s'allonger péniblement sur sa couche.

Mon premier propriétaire juif en soixante ans, et il veut me demander un loyer. Parfait, a-t-elle dit au bout d'un moment.

Kugel a examiné son bras droit. Il avait un début d'urticaire, en tout cas une démangeaison. Il s'est mis à le gratter avec le plâtre de son poignet gauche, avant d'éprouver la même sensation dans la

nuque.

Comment avance le livre ?

Pas de réponse.

Comment vous en êtes-vous sortie...

Encore un silence.

Je vous ai posé une question.

Il s'est redressé et s'est assis au bord du lit, le poing pressé contre son front.

Peut-être devrait-il la tuer, finalement.

Qui le saurait ?

Il a essayé de contrôler sa rage.

Hitler était un optimiste.

Les singes sont des connards.

Porte-bagages.

Mon Père, j'ai machiné un truc avec un autre machin.

J'ai lu des choses sur vous.

Il les avait tous commandés et épluchés en quête de réponses.

Tous les essais consacrés à Anne Frank, les témoignages, les biographies, les hagiographies. Après ces achats, Amazon lui avait fait d'autres suggestions : *Rwanda, portrait d'un génocide*, *Le Règne sanglant de Pol Pot* et *La Famine en Ukraine, témoignages et photographies*.

Mazel tov, a coassé Anne Frank. Lire, c'est important.

Des gens vous ont vue, a-t-il continué.

Putain de Spinoza.

Au camp, a-t-il insisté. Ils vous ont vue. Vous étiez malade, vous étiez... mourante.

Kugel s'est levé pour aller se placer devant le mur de cartons.

Des gens. Plein de gens. Ils vous ont vue, Anne Frank.

Silence.

Vous étiez morte, Anne. Raide morte.

Il est resté là, respirant bruyamment par le nez, les mains sur les hanches.

Ach ! a fait la vieille femme derrière les cartons. Comme j'en ai assez, de ces histoires d'Holocauste.

Kugel a donné un coup de pied de sa jambe intacte, démolissant un pan du mur. Le poignet cassé, le boulot, l'urticaire, Bree, Jonas, le locataire, les finances familiales, c'était trop. Il a attaqué une autre partie de la paroi en hurlant, puis encore une autre. Anne s'est faufilée dans l'ombre, allant se cacher plus loin sous les combles, tandis qu'il saisissait un balai qui traînait là, frappant les cartons, détruisant les deux murs restants, criant toujours plus fort alors qu'il s'acharnait maintenant sur ses affaires, sa lampe, sa table de travail. La cuisine a été dévastée, les haillons de sa couche éparpillés. Anne Frank se tapissait loin sous les chevrons, ses mains osseuses serrées en poings sans force. Finalement, lorsqu'il n'y a plus rien eu à saccager, Kugel s'est arrêté. Épuisé, pétrifié, il est resté immobile avant de jeter le balai par terre, de tourner les talons et de tituber jusqu'à la trappe.

J'étais mourante, a dit Anne Frank.

Je m'en fiche, a-t-il chuchoté.

Tout le monde l'était.

Terminez votre livre... Terminez votre livre et tirez-vous.

Auschwitz, c'était différent. Auschwitz était une usine. Une usine de la mort, oui, mais avec un système, une organisation...

Il s'est figé devant l'ouverture.

Belsen, en revanche, était une décharge. Tout le concept de Belsen était là : saleté et maladie. Il y avait des cadavres partout, à l'air libre. Les gens mouraient plus vite que les nazis n'arrivaient à s'en débarrasser. Je suis restée sur la planche de bois près de l'entrée de notre baraquement, à côté de Margot, en frissonnant malgré la chaleur étouffante qui entrainait chaque fois que la porte s'ouvrait. Elle était morte, je ne sais pas depuis combien de temps, et moi j'attendais pleine d'espoir que la mort vienne aussi me prendre. Mais elle n'est jamais venue. Ma fièvre est tombée. J'ai perdu la délicieuse liberté que le délire m'avait apportée. Ma bonne santé faisait à nouveau de moi une prisonnière. J'ai résolu de rester avec les morts. Je n'ai plus bougé, pendant des heures, des jours même. Croyant que nous étions mortes toutes les deux, les déportées de notre baraquement nous ont sorties et nous ont posées sur le sol, au milieu d'autres cadavres. Je n'ai toujours pas bougé. Après un certain temps, j'ai osé entrouvrir un œil et je me suis aperçue que d'autres avaient eu la même idée que moi et faisaient semblant d'être mortes. Nous nous sommes repérées réciproquement, à un mouvement infime dans ce qui devait être un cadavre, à un œil qui vous regardait avant de se refermer en hâte. La nuit, à l'abri de l'obscurité, certaines de ces fausses mortes se levaient et sillonnaient le camp en silence, tâtonnant à la recherche d'un peu de nourriture ou d'eau. Au matin, avant le lever du jour, elles revenaient et rapportaient un bout de navet ou une croûte de pain aux autres. C'était comme une sororité de la mort. Les SS restaient une menace permanente, mais il y en avait une plus terrible encore, celle des prisonnières affamées qui s'étaient mises à se nourrir de bouts de cadavre, qui coupaient un nez, une langue, afin de rester en vie une heure de plus, un jour de plus. J'ai vu une de mes camarades d'infortune connaître ce sort. Au milieu de la nuit, une silhouette titubante s'est approchée, est tombée à genoux près d'elle et lui a arraché une oreille qu'elle a fourrée dans sa bouche. La fausse morte n'a pas bougé, n'a pas laissé échapper un cri. C'est seulement quand la forme sombre s'est éloignée qu'elle s'est tournée sur le côté, celui où sa tête saignait, afin que l'hémorragie ne la trahisse pas, et je l'ai entendue gémir doucement. Elle ne s'est rien permis de plus. Au début, il ne se passait pas une heure sans que les gardiens traînent un corps inanimé jusqu'à l'une des fosses communes. Dans les dernières semaines, cependant, la rumeur nous était parvenue que la guerre touchait à sa fin, que les Russes et les Anglais étaient déjà sur le sol allemand. Ce n'était pas la première fois que des bruits pareils circulaient, mais là les SS ont commencé à se comporter bizarrement, comme des oiseaux craintifs, négligeant leur routine – même le sacro-saint appel du matin était parfois oublié –, et il a semblé que cette fois il y avait du vrai dans ce qui se racontait. Alors que les cadavres s'amoncelaient à cause de ce relâchement, n'importe quelle idiote pouvait comprendre que la place la plus sûre était parmi eux. Les officiers SS ne pensaient plus qu'à la manière dont ils allaient pouvoir s'échapper. Nombre d'entre eux ont enfilé des vêtements civils et se sont éclipsés, alors j'ai commencé à réfléchir à une évasion possible. À notre arrivée, on nous avait prévenues qu'il était impossible de quitter Belsen, que même si on évitait les gardiens, les chiens, les enceintes électrifiées, les routes tout autour du camp étaient truffées de mines. Pourtant, de ma place parmi les mortes, j'ai constaté que derrière l'enceinte les camions et les voitures circulaient sans problème. Je suis restée allongée près du cadavre de ma sœur deux jours entiers et une nuit, et alors qu'ils procédaient à un transfert, j'ai tenté ma chance. Je me suis levée, d'abord chancelante à cause de l'immobilité et de la faim, et je me suis dirigée aussi vite que possible vers la porte en me cachant derrière un camion de ravitaillement qui repartait. Ma sœur et ma mère étaient mortes, et je supposais que mon père aussi. Je m'attendais à une balle dans le dos, à la mine qui exploserait sous mes pieds et me couperait en deux, à une grenade, aux chiens, mais il ne s'est rien passé. J'ai couru à travers les bois, sans savoir où j'allais, ni pourquoi. Je ne me rappelle pas combien de temps cela a duré. Je fuyais pendant la nuit, et le jour je dormais après

m'être couverte de feuilles mortes ou dissimulée entre des rochers. Une nuit, j'ai aperçu une vieille ferme. Cachée dans les fourrés, sans bouger, j'ai surveillé les lieux. Quand le soleil s'est levé, enfin, un homme est sorti de la maison, est monté dans sa voiture et s'est éloigné. Peu après, sa femme et leur petite fille sont parties à pied. J'ai patienté le temps d'être sûre qu'ils ne reviendraient pas et j'ai fait main basse sur tout ce que je pouvais emporter. Dans un sac à linge trouvé sous le lavabo, j'ai entassé des habits, des provisions, des médicaments. Parfois, je me demandais si tout cela était vrai ou si c'était une hallucination. Je me suis lavée dans leur évier, j'ai passé des vêtements de la fille, qui était beaucoup plus jeune que moi, mais comme j'étais très maigre à l'époque ils m'allaient parfaitement. Une robe propre et presque neuve, c'était inimaginable... J'ai jeté le sac sur mon épaule, j'ai dévalé les marches du perron et puis... je me suis arrêtée net. Paralysée. Je ne voulais plus reprendre ma fuite, vous comprenez, monsieur Kugel ? Le monde me paraissait terriblement dangereux, sans pitié. Je ne me rappelais que très vaguement la vie avant la guerre, et le seul endroit où je me souvenais de m'être sentie en sûreté était le grenier à Amsterdam, cette « annexe » minuscule, étouffante, que je partageais avec Margot et mes parents. Donc, j'ai fait demi-tour, j'ai grimpé l'escalier et je me suis cachée dans leur grenier. C'était un espace agréable, pas très différent de celui-ci. Quel bonheur j'ai éprouvé, quel soulagement... Les propriétaires se sont rendu compte de ma présence quelques jours après. Ils m'ont apporté à manger, à boire. Ils avaient honte d'eux-mêmes, voyez-vous, alors ils m'ont prise en pitié. Oui, oui, je sais, la pitié est une forme de mépris, mais on prend ce que l'on peut recevoir. Des années plus tard, quand ils ont émigré aux États-Unis, ils ont veillé à ce que je vienne avec eux, certes en ayant recours à des moyens illégaux. Le mari est mort peu après notre arrivée, la femme est tombée malade mais elle s'est occupée de me trouver un autre foyer, un autre grenier, et c'est ainsi que j'ai continué, passant d'une maison à une autre, d'abord une famille polonaise pendant une courte période, ensuite un couple d'Autrichiens âgés, jusqu'à ce que j'arrive ici, il y a trente ou quarante ans, lorsque les Messerschmidt m'ont prise en charge. J'ai été l'heureuse bénéficiaire de six décennies de culpabilité et de remords, monsieur Kugel. Vous avez apprécié la partie sur le cannibalisme et l'oreille mastiquée ? Ou celle de la toute petite robe dans laquelle mon corps famélique entrait ? Ce sont des détails véridiques, je vous assure, mais je sais les mettre en valeur. Je ne suis pas stupide. J'ai moi-même l'expérience de la culpabilité. Ma sœur a expiré à mes côtés. Ma mère est morte, ainsi que mes amies. J'ai survécu. Ce n'est pas facile non plus. Il est peut-être vrai que j'attends beaucoup de l'existence. Je veux être Anne Frank sans l'Holocauste tout en me servant de l'Holocauste pour subsister, obtenir ce qui m'est nécessaire : un abri, de quoi manger, un endroit où écrire. Là-dessus, je plaide volontiers coupable. Mais franchement, m'auriez-vous permis de rester ici, si je ne vous avais pas dit qui j'étais ? J'en doute fort. Je ne suis pas une rescapée mais une survivante, monsieur Kugel. Pas la survivante de telle ou telle guerre, mais une survivante en général. Je survis. Je fais ce que j'ai à faire. J'ai survécu à la mort dans ma jeunesse, et depuis je survis à la vie.

Il a attendu un moment avant de se diriger vers la trappe.

Anne l'a interpellé.

Dites-moi, est-il vrai que vous n'avez pas lu mon *Journal* ?

Oui.

Puis-je vous demander pourquoi ?

Arrivé en bas de l'escalier, il a levé la tête vers le grenier.

J'en ai assez, de cet Holocauste de malheur.

En refermant la trappe, il a cru entendre, mais il était certes possible qu'il se soit trompé, Anne Frank rire.

BREE A TROUVÉ UN JOB CHEZ MÈRE NATURE. Le magasin ayant besoin de renforts en perspective du week-end du 4 Juillet, une amie de son atelier d'écriture l'avait recommandée au gérant. Cette même amie lui avait conseillé de prendre cette expérience comme une traversée du désert après laquelle déboucherait une phase nouvelle, lumineuse, de sa vie, comme une héroïne de roman. La paie n'allait pas compenser la perte du salaire de Kugel, mais elle leur permettrait au moins de garder leur assurance santé et de ne pas s'endetter irrémédiablement. À condition qu'ils arrivent rapidement à louer les deux chambres du rez-de-chaussée, voire le grenier. Tout aussi importantes étaient les réductions qu'elle aurait en tant qu'employée du magasin. Cela réduirait leur note d'alimentation. Pour nourrir ces cinq bouches, en effet – Jonas, mère, Anne Frank et eux-mêmes –, ils devaient compter sur un salaire qui aurait à peine pu en remplir une.

Rongé de culpabilité, Kugel se demandait s'il ne serait pas mieux que Bree s'en aille une courte période, peut-être en s'installant dans l'appartement maternel de Brooklyn, jusqu'à ce qu'il se remette sur pied. À présent, elle n'avait plus un instant de libre pour écrire, ce qui était le pire de tout. La tension entre eux était palpable. Bree ne lui adressait que rarement la parole, uniquement pour maintenir les apparences devant Jonas et pour discuter de leurs ressources financières et du fait que ces dernières fondaient.

Comme si les choses n'étaient pas déjà assez compliquées, Kugel n'avait vu aucun moyen d'expliquer à Pinkus pourquoi il devait transporter un matelas et un cadre de lit au grenier sans l'informer de la présence d'Anne Frank. Tout en manifestant un relatif scepticisme quant à la plausibilité de l'histoire de la vieille dame, Pinkus l'avait quand même répétée à Hannah. Pour cette dernière, les questions de vraisemblance n'étaient qu'un détail : mère était sûre que c'était Anne Frank – l'abat-jour son propre père, et le savon sa tante –, et vu que cela l'avait stimulée et lui avait redonné goût à la vie, c'était plus que suffisant, pour Hannah. Anne Frank ou non, avait-elle décrété, telle n'était pas la question. Elle avait atterri dans cette maison pour une raison, qui était de rendre plus intenses les derniers jours de mère, et rien que pour cela elle méritait leur soutien.

C'est ainsi que, dès le vendredi après-midi, Hannah était venue s'installer dans la chambre désormais vacante à côté de celle de sa mère, afin de pouvoir passer du temps avec elle avant sa mort et de l'aider à s'occuper de la pauvre femme du grenier. Pinkus s'étant joint à elle, chaque nuit les sons grossiers de leurs bruyantes velléités de procréation résonnaient, gémissements, exclamations, onomatopées et dialogues s'engouffrant dans les conduits du chauffage et émergeant au pied du lit où Kugel et Bree reposaient, séparés par des piles de factures et des montagnes de livres sur l'Holocauste, jusqu'à ce que, après ce qui semblait durer des heures, un cri de triomphe tonitruant lancé par l'un de ces deux nullipares annonce la fin de leurs efforts acharnés pour produire un nouveau Kugel.

Mère, quant à elle, avait passé son temps sous les combles à réparer les dégâts causés par le coup d'éclat de Kugel.

Mon fils unique, soupirait-elle, et il agresse Anne Frank ! Tu veux l'adresse d'Elie Wiesel, pendant que tu y es ? Tu pourrais peut-être aller mettre à sac sa chambre à coucher ?

Elle avait également arrangé le lit qu'Anne Frank refusait d'utiliser. Elle l'avait tendu de draps et de taies roses, couvert d'un édredon blanc, avait dissimulé le cadre sous un tissu à volants rose, sans parler des deux petites tables de nuit aux pieds sculptés et aux boutons de tiroir en forme de fleur. Kugel avait remarqué que, si dans les premiers temps elle n'avait guère prêté attention à sa tenue lorsqu'elle montait au grenier, elle soignait depuis peu sa toilette avant de grimper là-haut – robe ou tailleur avec chemisier, souliers étincelants –, et se couvrait même la tête, parfois avec un banal

napperon en dentelle blanche mais aussi, quelquefois, avec une toque en feutre et fourrure – et les gants assortis. Et elle ne manquait pas d'exprimer sa désapprobation, quoique sans jamais élever la voix, qui ne dépassait pas le volume du chuchotement révérencieux dès qu'elle approchait de l'escalier amovible, en constatant le peu de soin que lui-même accordait à son allure durant ses visites sous le toit. C'est comme ça que tu es habillé ? Pour aller voir Anne Frank ? En survêtement, en salopette ? C'est une tenue, pour se présenter devant Anne Frank ?

Le dimanche après-midi, Kugel a emmené Jonas à Stockton voir le défilé du 4 Juillet. Les policiers avaient bloqué la rue principale et les trottoirs étaient bondés de citoyens agitant des drapeaux et soufflant dans des langues de belle-mère tandis que les anciens combattants marchaient sur la chaussée d'un pas fatigué.

Soixante ans plus tôt, à quelques milliers de bornes, le spectacle aurait été tout autre, a songé Kugel. C'est Hitler qui aurait traversé la ville au lieu de la fanfare des anciens combattants, et les croix gammées auraient remplacé la bannière étoilée.

Dieu bénisse l'Allemagne !

Hourra pour le rouge, le blanc et le noir !

La silhouette sombre d'un soldat de la bataille de la Somme et les mots *N'oublions jamais* en rouge sang.

Les foules inquiétaient toujours Kugel. Nous sommes par essence communautaristes, lui avait certifié un jour Pinkus. Nous aimons ne faire qu'un. C'est une caractéristique particulièrement émouvante de l'être humain.

Et des singes, avait ajouté Kugel en son for intérieur.

Et des coyotes.

Et des loups.

Cap sur Nulle Part !

Wilbur Senior occupait la place d'honneur dans la décapotable du maire qui ouvrait le défilé, assis à côté du premier édile en personne.

On vous aime, Senior ! criaient les gens.

T'es un grand bonhomme, Senior !

Rentre-leur dedans, Senior !

Souriant dans son malheur, l'intéressé répondait en agitant la main. Même les divers opposants politiques postés le long du parcours de la parade acclamaient le passage de Senior. Après tout, Dieu n'a jamais mentionné que les péchés des fils devaient retomber sur la tête de leurs pères. Dès que la voiture de Senior s'éloignait, pourtant, ils brandissaient de nouveau leurs poings vengeurs et leurs pancartes revendicatives pour rappeler le sort scandaleux des Amérindiens d'autrefois et des victimes des guerres actuelles. Protagonistes ou antagonistes, nul n'aurait pu décider, mais ils étaient tous agonistes, de ça au moins ils étaient certains.

Selon Jean, les dernières paroles du Christ furent : Mon Père, entre Tes mains je remets mon âme.

Selon le même Jean, ses dernières paroles furent : Tout est achevé.

Et pourquoi pas : Sors-moi de là.

Ou encore : Pfff.

Matthieu et Marc, qui ne voulaient pas se laisser entraîner dans la controverse entre Luc et Jean quant aux ultimes mots de Jésus, se sont donc mis d'accord sur une seule et même version : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? Paroles qu'il aurait prononcées lors de sa crucifixion et non au moment fatidique, même s'il faut reconnaître qu'elles sont bien meilleures que celles que Jean ou Luc ont attribuées à Jésus. Par ailleurs, et soit dit en passant, Jésus les a piquées à David. Mais

il faut admettre qu'il n'existe pas une foulditude d'options, quand il est question de choisir ses dernières paroles.

Un petit feu.

Une petite rage.

Criez quand vous brûlez, a dit Bukowski.

Ou quand on vous cloue sur une croix.

C'est bien la vie, ça : on la passe à préparer des dernières paroles dignes de ce nom et personne ne prend la peine de les noter, bon sang !

Le lundi matin, un certain Frankel, brigadier de police, a téléphoné. Il a informé Kugel qu'il n'y avait pas à s'affoler, pas du tout, mais que l'incendiaire avait tenté une troisième fois d'incendier la ferme de Sawmill Road, la nuit précédente. Par mesure de prudence, par simple mesure de prudence, le brigadier contactait les propriétaires de la demi-douzaine de maisons ayant appartenu aux Messerschmidt pour s'assurer que tout allait bien et pour leur garantir que les services de police de Stockton faisaient le nécessaire pour régler l'affaire au plus vite.

Je devrais m'inquiéter ? a demandé Kugel.

Inutile. Nous maîtrisons la situation, a estimé le brigadier Frankel.

Si vous la maîtrisez, je ne m'inquiète pas, alors.

Exactement, a répondu le policier.

Les derniers mots de Winston Churchill : Tout m'ennuie.

Dans sa lettre de suicide, Van Gogh a écrit : C'est inutile, je ne me débarrasserai jamais de cette dépression.

Au revoir. Sid Vicious.

Faire court. Ciblé. Percutant. Moins de risques de fautes de frappe. Voilà exactement le genre de chose susceptible de lui arriver. Lui qui avait passé sa vie à lire et à trouver la phrase idéale pour accompagner son dernier souffle, les mots qui exprimeraient tant en si peu de signes, la sortie la plus spirituelle jamais imaginée, pourrait très bien terminer sa lettre de suicide par une faute d'orthographe.

Tout est archivé.

Adieu, monde cruel.

Allez tous vous faire foutre, bande de branleurs.

Le soir, Kugel et Bree, assis dans leur lit, ont tenté d'ignorer les échos de la passion laborieuse provenant de la chambre d'Hannah. Bree alignait des chiffres, Kugel lisait un récit sur la libération de Buchenwald. Le boucan sexuel s'est enfin tu, aussitôt remplacé par celui de mère, toujours vivante et souffrante : oy, ouch, mon dos, argh, pfff, pet, rot, oy.

Ici elle repose. Surprise, surprise.

Soupirant devant sa colonne de soustractions, Bree a secoué la tête avant de se mettre à lui expliquer le caractère plus que critique de leur situation financière.

Nous avons une autre traite d'hypothèque dans quinze jours, a-t-elle dit, et nous n'avons toujours pas payé celle d'avant.

Vingt photographies grand format à l'intérieur, promettait la jaquette du livre sur Buchenwald.

Toujours plus choquant !

Trente pour cent de déprime supplémentaire offerts !

La septième des vingt photos promises était celle avec le Type au sourire.

On peut sortir l'argent du plan d'épargne pour les études de Jonas, a poursuivi Bree, mais cela nous permettra seulement de tenir jusqu'à septembre. Ce sont les dépenses en nourriture qui nous ruinent.

Et si ce type était croyant ? s'est demandé Kugel en son for intérieur. S'il souriait parce qu'il croyait en Dieu et en un au-delà ? Peut-être entrevoyait-il sa vie future. Peut-être espérait-il être réincarné en bonbon.

Lors de sa dernière conversation avec le professeur Jovia, ils avaient parlé de suicide. Non que Kugel l'ait envisagé sérieusement, mais il était troublé de constater à quel point cet acte lui semblait sensé. Pourquoi les gens n'y avaient-ils pas recours plus souvent, pourquoi répétaient-ils que c'était de la lâcheté ? L'idée semblait raisonnable, au contraire.

J'ai lu un rapport à propos d'une expérience intéressante menée par une agence gouvernementale mineure, avait confié le professeur à Kugel. Plusieurs études ont en effet mis en évidence que la force de dissuasion de la peine capitale s'est affaiblie au cours du temps. Qu'on s'en est trop servi. D'après ces études, le moyen de retrouver une certaine efficacité serait de pouvoir tuer deux fois les auteurs de certains crimes, pédophilie, homicide, et trahison nationale, bien entendu... Il faudrait les exécuter une première fois, donc, enfin presque, et ensuite les ranimer d'une manière ou d'une autre pour pouvoir ensuite les tuer une seconde fois. Des fonds substantiels avaient été assignés afin de mener des recherches adéquates et une méthode a rapidement été définie. Elle consistait à injecter certains produits chimiques dans les bras, le cou et le thorax du condamné, chacun à un moment précis, dans le but de le supprimer, puis de le ramener à la vie. Une prison connue pour la violence de ses pensionnaires, et donc de ses gardiens, a été choisie pour servir de test. Un jour, l'un des détenus, condamné à la chaise électrique, a été attaché à la machine expérimentale. Comme la mesure n'était pas seulement punitive mais aussi préventive, les responsables du centre ont rassemblé de nombreux prisonniers pour qu'ils soient témoins de la chose et, évidemment, pour leur donner une leçon qui leur ferait passer le goût du crime. En outre, le directeur leur a appris que certaines violations de la loi seraient passibles non de deux morts mais de trois, voire de quatre, et que l'horreur qu'ils allaient avoir sous les yeux était donc illimitée. Sur ce, il a baissé une manette et l'épouvantable invention s'est mise en marche en vrombissant. Peu après, le condamné a été pris de soubresauts, son corps s'est arqué atrocement et il est retombé sur le dos, terrassé, ses membres encore frissonnants. Un silence de mort s'est établi, les autres détenus ayant vérifié eux-mêmes que cette mise en scène n'avait pas été qu'une forme d'intimidation gratuite. Le directeur a souri en constatant leur frayeur, élément essentiel de cette manipulation. Puis, quelques minutes plus tard, la machine s'est remise en route et le condamné a soudain été animé des mêmes tressaillements, sauts de carpe et autres tremblements. Il a ouvert des yeux remplis d'effroi, éperdus. Le directeur a réglé le programme pour tuer à nouveau l'infortuné cobaye, feignant d'hésiter pour laisser le temps aux spectateurs d'apprécier comme cet être jadis terrifiant était maintenant terrifié. C'est à ce moment que l'expérience a affreusement mal tourné. Ce prisonnier, dont on pourrait dire que la vie avait été ignoble et probablement pas assez courte, s'est mis à pleurer et à supplier le directeur non pas de le laisser vivre, ainsi que les cadres de la prison s'y attendaient, mais de le renvoyer d'où il venait, d'être mis à mort une bonne fois pour toutes. C'était tellement beau ! a-t-il crié. Tellement paisible, tellement léger, tellement libre, libre de tout ça, de vous, de moi... Alors il a supplié : S'il vous plaît, monsieur le directeur, je vous en prie, faites-moi repartir, prenez ma vie, tuez-moi tout de suite, si vous avez un peu de compassion ! Et les autres repris de justice, qui avaient toujours eu le plus grand respect pour ce dur à cuire, le voyaient maintenant quémander, et quémander la mort en plus ! Le directeur, furieux, a poussé un bouton, tuant instantanément le bonhomme, et pour de bon cette fois, puis il a ordonné aux gardiens, d'un ton exaspéré, de renvoyer toute l'assistance. Les prisonniers ont été reconduits à leurs cellules. Les jours suivants, nombre d'entre eux se sont supprimés avec les moyens du bord, en se pendant aux barreaux, par overdose de n'importe quel produit de contrebande qui circulait dans l'enceinte, en se jetant contre

la barrière électrifiée qui entourait la cour... Résultat, le programme de recherche a été considéré comme un échec total et la réputation du directeur a été considérablement entachée.

Kugel avait une question, cependant :

Est-ce que cette histoire ne montre pas que l'espoir est positif ?

Je n'arrive pas à imaginer que l'on puisse taxer de *positif* quelque chose qui pousse des gens à se suicider. Par ailleurs, nous ne savons pas vraiment par quoi ce condamné est passé. Était-ce la mort pour de vrai ? A-t-il eu un aperçu de la vie future, ou seulement quelques impulsions électriques incontrôlées – ce à quoi nous nous résumons tous, non ? – qui l'ont traversé un instant avant de s'éteindre complètement ? L'histoire ne se termine pas là, pourtant. Le directeur, qui était une sorte d'expert en châtiment et en souffrance humaine, a fini par trouver un autre usage à cette machine. Quelque temps après, un détenu est arrivé à la prison, redoutable, et qui avait une réputation de ne pas connaître la peur, un casse-tête permanent pour le directeur et son équipe. Aucune punition ne parvenant à le mater, le directeur s'est souvenu de la machine et a eu une idée. Il a fait créer une pièce au milieu de la prison avec des particularités très précises : le sol et les murs étaient rembourrés, mais le plafond était en treillis métallique. Dès qu'elle a été prête, il a ordonné que le détenu soit attaché à la machine et mis à mort. À nouveau, on a rassemblé les autres détenus, l'appareil a tué et ramené à la vie le criminel. Et comme la première fois, le ressuscité a supplié qu'on le renvoie là-bas. Le directeur s'est alors avancé devant les prisonniers et a lancé d'une voix de stentor : Que cela vous serve de leçon ! Puis le détenu a été détaché et traîné de force, malgré ses cris de protestation, dans la cellule capitonnée à ciel ouvert, où il lui était impossible de se suicider. Ses hurlements désespérés sortaient par le treillis, glaçant d'effroi tous ceux qui les entendaient. En lui faisant entrevoir la possibilité d'une vie après la mort, il avait effectivement condamné le malheureux... à vivre.

Kugel a contemplé le Type au sourire. Peut-être était-ce parce qu'il espérait. Peut-être savait-il que sa condamnation à vivre touchait à sa fin. Il a pensé à la jeune biche. À Jonas. Et il s'est dit que si l'on avait assez de chance pour vivre dans l'œil du cyclone on devrait peut-être le supporter. Ceux qui vivaient en plein dans le cyclone seraient sans doute fâchés d'apprendre que vous aviez craqué ; seraient dégoûtés que vous ayez gâché tout le privilège de votre foutu œil en passant votre temps à redouter la tempête à venir.

Il a quitté le lit pour aller regarder par la fenêtre.

Tu m'écoutes ? a demandé Bree.

Est-ce que Wilbur rôdait par là ? s'est-il demandé.

Il a levé l'index, juste au cas où il serait en bas.

Va te faire foutre, branleur.

Pardon ? a fait Bree.

À cet instant, Jonas a poussé un cri perçant, un cri paniqué, un cri terrifiant.

Kugel a regardé Bree. Ils étaient tous deux trop surpris pour réagir tout de suite. Jonas ne criait jamais de cette manière. Il a poussé un nouveau hurlement et ils sont enfin sortis de leur stupeur. Kugel a couru vers la porte, Bree sur les talons, et ils se sont précipités dans le couloir obscur.

Si elle a posé ne serait-ce qu'un doigt sur lui, s'est-il dit tout en courant, je lui fais la peau.

JONAS TREMBLAIT VIOLEMMENT DANS LES BRAS DE BREE.

Son corps se convulsait à chaque sanglot.

J'ai entendu un monstre, a-t-il gémi.

Quand Kugel était petit, mère lui avait raconté que pour survivre dans une chambre à gaz il fallait uriner sur un mouchoir et le placer sur sa bouche et son nez quand le gaz commençait à sortir. Kugel ne savait pas du tout si c'était vrai. Si ça l'était, et si vous refusiez de vous mettre un bout de tissu plein de pisse sur la figure, vous mouriez bêtement ; si c'était faux, votre mort était encore pire, bien pire, parce que non seulement vous mouriez dans une chambre à gaz, mais en plus avec un chiffon plein de pisse sur la figure.

Est-ce qu'il devait apprendre l'astuce à Jonas ?

Comment pourrait-il ?

Comment ne pourrait-il pas ?

Et si ça marchait ?

Et si ça ne marchait pas ?

Bree berçait doucement le petit garçon en le serrant contre elle. Il arrive un moment dans l'existence où toute la colère accumulée se calme et se transforme en résignation, où l'on ne ressent même plus la nécessité d'exprimer sa rage. Ça ne vaut plus le coup, tout simplement. Il a paru à Kugel que Bree avait atteint ce point. Elle ne lui jetait plus de regards furibonds, ne grinçait plus des dents, ne se détournait plus de lui, elle se bornait à caresser le dos de son fils, les yeux clos, en murmurant Chut, chut, tout ira bien... Exactement ce qu'il avait dit à la biche.

Quand il a essayé de lui tapoter le dos lui aussi – le petit garçon portait son pyjama préféré, un pyjama Bob l'Éponge dont la gaieté lui a paru totalement déplacée, dans ce contexte –, Jonas s'est dérobé sous sa main. Kugel a senti son cœur se briser. Les enfants sentent tout, et là Jonas comprenait instinctivement ce qui se passait, à savoir que son père n'était pas à la hauteur. Qu'il merdait. Le père de Bob l'Éponge, lui, avait fait du bon boulot. Son fiston était content, confiant, épanoui. Difficile de dire quel père avait été celui de Patrick – peut-être l'avait-il laissé miséricordieusement tomber sur la tête alors qu'il n'était qu'un nouveau-né –, mais celui de Carlo Tentacule avait dû être un père catastrophique, pour avoir un fils aussi négatif, colérique, jaloux... Kugel ne voulait pas être un autre Mister Tentacule.

Les monstres, ça n'existe pas, a-t-il déclaré.

Si ça existe ! a crié Jonas. Je l'ai entendu.

D'accord, d'accord...

Mère a surgi dans la chambre, nouant en hâte la ceinture de sa robe de chambre.

J'ai entendu un hurlement, a-t-elle chuchoté.

Tout va bien, a fait Kugel en montrant le plafond du menton. Jonas a entendu un monstre.

Mère a déposé un baiser sur la tête de son petit-fils, lui a caressé distraitement le bras.

Ce n'est pas très gentil de dire ça, tu ne trouves pas ? a dit mère.

Kugel l'a rappelée à l'ordre.

Mère !

Et là, un son qui en effet était monstrueux a résonné dans la pièce, quelque chose entre le rugissement et le halètement, et toute la petite famille a sursauté. L'horrible bruit a recommencé. Kugel a levé les yeux. C'était Anne Frank, il en était sûr. Anne Frank qui était... qui était en train de vomir dans le conduit de chauffage.

Jonas s'est mis à hurler. Le serrant contre elle, Bree a attrapé sa couverture et s'est ruée hors de la chambre.

Et merde.

Il s'est apprêté à monter au grenier, mais mère l'a retenu par la manche de sa chemise.

Ce n'est pas sa faute. Elle est âgée, en mauvaise santé. Mon Dieu, qu'est-ce que *cette femme* va...

Se libérant de la poigne maternelle, Kugel a couru jusqu'à l'escalier du grenier, qu'il a grimpé d'un pas lourd. Il faisait chaud, là-haut. L'air était lourd, humide, chargé d'une odeur répugnante de vomit et de merde. Il a réprimé un haut-le-cœur, sur le point de vomir lui aussi.

Comment avait-il pu laisser les choses en arriver là ? Au début, il ne l'a pas vue. Tout ce qu'il a noté, c'est qu'elle avait retiré la grille de la bouche d'aération et que du vomit maculait le sol autour du conduit.

Tirant sa chemise sur son nez, il l'a trouvée derrière le mur ouest, en position fœtale sur son tas de couvertures effilochées, les paupières fermées. Une mare de vomit s'étalait près de sa couche.

Anne ? a-t-il dit à voix basse.

Elle n'a pas bougé.

Est-ce que... Est-ce que je dois prévenir quelqu'un ?

Elle a ouvert les yeux quelques secondes puis, sans répondre, les a fermés à nouveau.

Je dois prévenir quelqu'un ? a-t-il encore demandé. Qui faut-il appeler ? Anne, je ne...

Pensant qu'elle pouvait avoir froid, il a retiré une couverture sous elle et l'en a couverte. Puis il s'est dit qu'elle risquait d'avoir trop chaud, alors il l'a enlevée. Il est resté là, bêtement. Soudain, elle a éructé, le faisant bondir en arrière.

Je... je vais chercher un seau, a-t-il balbutié. Et du thé. Je vous ramène du thé.

Il a dégringolé l'escalier malgré sa jambe douloureuse. Dans le couloir, il a croisé Bree.

Il dort, a-t-elle chuchoté.

Elle se meurt, a-t-il dit du même ton.

Vite, il lui a remonté une tasse de thé et une théière d'eau chaude qu'il a déposées près d'elle avant d'aller ouvrir l'une des lucarnes pour aérer un peu. Redescendu à la cuisine, il a pris un seau, quelques rouleaux de papier, une bouteille de détergent. Mère faisait les cent pas dans le hall.

Est-ce que je devrais aller la voir ?

Laisse-la un peu tranquille, a conseillé Kugel.

Elle va bien ?

Elle ira bien.

Peut-être que je devrais aller auprès d'elle.

Mère. S'il te plaît.

Il lui a fallu un certain temps pour récurer le sol et le conduit. Il a dû pousser de sa seule main valide les cartons proches du tas de hardes afin de nettoyer tant bien que mal le plancher autour du corps prostré. Il a laissé le seau à portée de main d'Anne Frank, ainsi qu'un rouleau de papier. Tout en s'activant, il s'est promis de trouver un autre morceau de contreplaqué et de le clouer sur cette prise d'air aussi. Ensuite, il a remis les cartons en place et allumé la petite lampe de chevet à côté du lit resté inutilisé.

Tapez si vous avez besoin de quoi que ce soit. Anne ? N'hésitez pas à taper...

Revenu dans le couloir, il a laissé l'escalier du grenier déployé, au cas où.

Au cas où quoi ?

Au cas où.

Il était deux heures du matin.

Et Bree et Jonas n'étaient plus là.

LE LENDEMAIN MATIN, KUGEL S'EST RENDU AU POTAGER DE MÈRE avec un sac plein de légumes et de fruits, même s'il pouvait encore difficilement se permettre d'en acheter. Il avait fait de son mieux pour garnir les plates-bandes chaque jour. C'était une sorte de rite qui, comme n'importe quel acte rituel, lui apportait un certain réconfort. Cependant, il avait été moins constant dans sa routine, si bien que viandes salées et produits frais noircissaient et se décomposaient lentement sur la terre poussiéreuse, attirant fourmis et asticots. Sans prendre la peine de ramasser cette couche pourrissante, Kugel l'a recouverte avec une récolte toute fraîche.

Bree avait pris Jonas avec elle et s'était réfugiée dans l'appartement de mère à Brooklyn, lui avait appris Hannah.

Peut-être qu'ils iront voir un spectacle à Broadway, a-t-il pensé. Peut-être qu'elle écrira un peu. Peut-être qu'elle croquera un écrivain célèbre qui réalisera tous ses rêves.

Il l'espérait vraiment.

De retour dans sa chambre, il s'est rendu compte que l'urticaire s'était étendue sur ses bras. Le soleil du matin avait aggravé la démangeaison. Il faudrait qu'il achète une lotion à la calamine. Ou à l'aloë vera. L'aloë vera est excellent pour plein de choses.

Ouvrant son calepin pour les Dernières Paroles, il est allé à la dernière page afin de compléter sa liste :

iPod (écouteurs/chargeur).

EpiPens.

Zyrtec.

Papiers (?).

Aloë/calamine.

Il a entendu Anne Frank tousser. Une toux rauque, brutale, qui l'a fait tressaillir. Elle allait mourir.

Nous avons retenu une suite pour vous, monsieur Spinoza, mais je vois que vous avez apporté votre lit... Voulez-vous que nous le fassions monter ? Donald va vous aider avec vos bagages.

Kugel avait pitié des mourants mais il enviait les morts. Chaque fois qu'il regardait des photos – de Kennedy, d'Elvis, du Type au sourire –, il se disait : Bon, au moins vous en avez fini avec ça ; au moins vous pouvez cocher ça sur votre liste. Selon lui, les portes du ciel devaient ressembler à la ligne d'arrivée d'une épreuve de marathon particulièrement pénible, tous les participants se congratulant et se donnant l'accolade, s'effondrant sur l'herbe avec un soupir extasié, ravis que ce soit terminé, pas trop tôt, se versant mutuellement des gobelets d'eau sur la tête en disant, Putain de Dieu, mec, ç'a été sacrément dur, je refais jamais un truc pareil !

Hormis les éructations d'Anne Frank, la maison était tristement silencieuse. Désireux de trouver un peu de compagnie, il est redescendu. Au moment où il entrait dans la cuisine, mère en sortait.

Je suis désolée, lui a-t-elle dit. Je suis sûre qu'elle reviendra. Elle va se plaire, à Brooklyn.

Kugel a hoché la tête.

Tu crois qu'elle va appeler la police ? Elle ne ferait pas une chose pareille, si ? Dénoncer Anne Frank rien que pour se venger...

En raison de la mort imminente d'Anne Frank, mère avait adopté ce jour-là un air funèbre, désespéré. Elle portait une robe noire qui lui arrivait aux chevilles, ses cheveux argentés étaient réunis en un chignon sévère, et elle ne cessait de soupirer et de se ronger les ongles. Quand Kugel est entré dans le salon, il s'est aperçu qu'elle avait voilé de noir tous les miroirs. Elle était postée devant la fenêtre, regardant au-dehors à travers les stores.

Tu as remarqué ? a-t-elle chuchoté sans se retourner. La police. C'est la quatrième fois qu'ils passent.

Tout en lui assurant que les forces de l'ordre ne faisaient que continuer à rechercher Wilbur Messerschmidt Junior, il a dû admettre en son for intérieur que lui aussi avait aperçu la voiture de patrouille depuis la fenêtre de sa chambre et que cela l'inquiétait. Est-ce qu'un voisin les avait mouchardés ? Le livreur d'UPS ? Anne Frank était une immigrée clandestine. Quelle était la peine encourue pour abriter un sans-papiers ? Et puis quelqu'un avait peut-être entendu les cris de Jonas, la nuit précédente, quelqu'un qui s'était demandé ce qui pouvait se passer chez les Kugel ? Ou peut-être que mère avait raison et que Bree l'avait dénoncé. Elle avait pu alerter la police en se faisant passer pour une voisine, raconter qu'il y avait quelque chose de bizarre dans ce grenier. La voiture de la police était déjà passée quatre fois en une matinée, c'était beaucoup, non ? Et d'ailleurs pourquoi patrouilleraient-ils le matin alors que les incendies se produisaient toujours la nuit ?

Il a de nouveau entendu Anne Frank tousser.

Je pense qu'on devrait appeler un médecin...

Mère s'est tournée vers lui. Son expression était clairement désapprobatrice.

Elle est très mal, tu sais, a-t-il insisté.

Elle a été malade avant.

Il faut qu'un médecin la voie, mère.

Mais pourquoi ? On ne va pas la sortir de force du grenier, le seul endroit où elle se sent en sécurité, le seul endroit où elle veut être ? Tu sais bien que le médecin qui l'auscultera sera légalement obligé de l'hospitaliser, s'il juge que son état le nécessite.

S'il empire, nous serons obligés d'appeler quelqu'un.

J'ai reçu la charge de la protéger, a-t-elle répliqué.

Même si ça suppose de la laisser mourir ?

Oui.

Je vais à la pharmacie.

Mais pour acheter quoi ? s'est-il demandé, alors qu'il errait entre les rayons violemment éclairés et couverts de flacons aux couleurs criardes. De quoi souffrait Anne Frank ? Une grippe ? Un rhume ? Un virus ? Il avait peur de prendre un médicament qui ne conviendrait pas ou, pire encore, qui la rendrait encore plus malade. Un truc avec supplément de machin quand ce dont elle avait besoin était le machin et que le truc pouvait être mortel chez les personnes âgées, et qu'elle était allergique au machin-truc... Dans son enfance, les pharmacies le ravissaient avec leurs promesses infinies, leurs innombrables possibilités. Des bouteilles qui rendaient vos cheveux plus brillants, votre haleine plus fraîche, vos dents plus étincelantes, les tubes qui vous donnaient une peau nette, des cils plus longs, des joues plus roses. Il était malléable alors, il contrôlait son corps, mais maintenant ces mêmes étalages ne faisaient que lui rappeler ce qui pouvait se mettre à clocher dans son organisme. Était-ce un expectorant qu'il fallait à Anne Frank ? Un remède contre la grippe, le rhume ? Une compresse chaude ? Une compresse froide ? Une compresse chaude-froide ? Des cachets ? Des comprimés ? Des pilules ? Un onguent ? Une pommade ? Une crème ? Un antidiarrhéique ? Un anti-inflammatoire ? Un décongestionnant ? Un déshumidifiant ? Un lavement ? Oh, grand Dieu, et si c'était d'un lavement qu'elle avait besoin ? Les rayons qui lui avaient jadis paru receler de véritables trésors et étaient désormais décevants, dérisoires. Vingt pommades différentes pour traiter une égratignure... Où étaient l'exfoliant contre le cancer, la lotion contre Alzheimer et la crème contre la myocardiopathie ? Il s'attendait presque à voir surgir au coin de l'allée un prisonnier d'Auschwitz en pyjama rayé, l'étoile jaune au bras, déambulant avec un panier de courses, un doigt songeur sur les lèvres.

Excusez-moi, savez-vous où je pourrais trouver le gel antityphus, ici ? l'interrogerait-il poliment. Vous avez des tablettes contre la malnutrition ? Un spray antirachitisme ? Du baume « Encore plus » du Dr Sam Beckett pour ceux qui n'en peuvent plus ?

Jonas, mon garçon, mon amour, mon cœur, mon âme, mon rêve, voici notre meilleure parade face à la marée de maladie et de mort qui nous menace : l'éphédrine goût cerise ! C'est le mieux qu'on puisse faire, mon grand. Si tu te meurs et s'il te faut quelque chose au plus vite, voilà ce que nous sommes capables de proposer après des siècles de recherche médicale : du Maalox !

Du Spasmoblalbla.

Du Spara qui ne pique pas.

Il se sentait mal en quittant le magasin, comme s'il était lui-même à l'article de la mort, comme s'il était atteint – et déjà en train d'y succomber – d'une affection contre laquelle il n'existait aucune pilule, ni comprimé, ni gel liquide. De l'autre côté de la vitrine, il a tout à coup remarqué une offre spéciale, deux boîtes d'Imodium EZ à croquer pour le prix d'une... C'était pour la même raison qu'il avait horreur d'aller au garage. La semaine qui suivait, il ne cessait de se demander avec inquiétude si ses gicleurs n'étaient pas bouchés, ses valves dérégées, ses bougies encrassées.

À son retour, la maison lui a paru étonnamment sombre pour un radieux après-midi d'été. Il a vite compris pourquoi. Pendant son absence, mère avait obstrué toutes les fenêtres avec du tissu noir.

Ce n'était pas prudent, lui a dit Hannah.

Quoi ? Qu'est-ce qui n'était pas prudent ?

C'est une petite ville, tu comprends. Ça jase.

Elle avait pleuré, c'était évident.

Où est mère ?

Là-haut.

Trouvant l'escalier du grenier ouvert, il l'a gravi lentement, s'attendant au pire. Il était sans doute trop tard, ni les gouttes pour le nez ni les cataplasmes contre la grippe ne pourraient sauver Anne Frank.

Il a découvert sa mère agenouillée devant le mur ouest. Elle sanglotait en silence en apposant un post-it jaune sur le carton devant elle. Il y avait déjà au moins une dizaine de mots similaires collés au mur, et d'autres enfoncés dans les interstices entre les cartons.

Lorsqu'elle s'est tournée vers lui, il a remarqué qu'elle avait les yeux rouges.

Elle ne réagit pas, a-t-elle dit tout bas. Elle est trop faible pour parler. Je n'ai pas voulu la laisser seule.

Nous devrions appeler un médecin, mère.

Elle a fait non de la tête.

C'est peut-être son dernier espoir, a-t-il insisté.

Non, nous n'avons pas le choix.

Il s'est approché pour l'aider à se relever, tout en lui assurant qu'elle ne devait pas s'inquiéter, qu'Anne allait se rétablir. Il lui avait acheté un traitement, et elle avait seulement besoin de repos. Sans plus discuter, elle a descendu l'escalier.

Le contraste était choquant entre la puanteur ambiante et l'adorable chambre à coucher que sa mère avait créée au centre du grenier. C'était le lit d'une petite fille. Mère avait déposé un ours en peluche assis contre les oreillers et, un peu plus loin sur la courtepoinTE, une chemise de nuit taille enfant. Sur l'une des tables de nuit, un réveil Hello Kitty voisinait avec des livres d'images alignés, retenus d'un côté par une boîte de matsot. Un décor enfantin, a pensé Kugel, une mise en scène intemporelle conçue par une main obstinée. Comme il n'avait rien mangé de la journée, il a cassé l'une des matsot

– au diable ses intestins –, et en a fourré un petit bout dans sa bouche avant de s'étendre sur le lit et d'allumer la lampe de chevet. Tiens, grand-père a remplacé l'abat-jour rose.

Il a fermé les paupières. Il aurait tout donné pour dormir.

Elle est partie ?

La voix d'Anne Frank.

Oui, a-t-il confirmé.

Elle a recommencé à tousser, une toux caverneuse qu'il sentait résonner dans son corps, dans ses os.

Il a attendu qu'elle cesse avant de reprendre :

Comment avance le livre ?

Elle ne me laisse jamais tranquille, a protesté Anne Frank.

Elle essaie d'aider.

J'essaie de travailler.

Kugel a pris un autre bout de matsot.

Comment avance le livre ?

J'ai suivi votre conseil. J'ai laissé tomber.

Il a secoué la tête, avant de fermer de nouveau les yeux.

Ah bon, d'accord.

Comme elle s'était remise à tousser, il s'est levé et a tendu le bras par-dessus la paroi de cartons pour lui passer le sac contenant les médicaments contre le rhume et les analgésiques.

Danke, a dit Anne Frank.

Il s'est laissé glisser au sol, le dos contre le mur de cartons.

Anne Frank, a-t-elle soudain proclamé, est le symbole le plus célèbre de la souffrance et de l'extermination des juifs.

Il a entendu le bruit d'un gros livre tombant lourdement sur le plancher.

Avec son *Journal*, a-t-elle lu à voix haute, Anne Frank est devenue la voix de tous les enfants assassinés par les nazis.

Un autre bruit sourd : encore un volume jeté par terre.

Je suis devenue... la mort.

Sans rien dire, il a levé la main pour s'emparer d'un des post-it laissés par mère dans une fente du mur. J'ai fait de la soupe de poulet. Sur un autre, plié en deux : Dites-moi quand vous voudrez que je la mette à réchauffer.

Anne Frank a repris la parole.

Helen Keller était socialiste. Vous saviez ça ?

Non, je ne savais pas, a-t-il reconnu en retirant un troisième message : J'ai commis des erreurs.

Il s'est agenouillé face au mur pour récupérer les autres petits mots.

Personne ne le sait, monsieur Kugel. C'était une suffragette. Une pacifiste. Une radicale. Une femme qui se vouait à ses idées, à ses passions.

Les mots laissés au sommet du mur paraissaient avoir été rédigés en premier. Pour la plupart, des offres de nourriture ou de boissons, des propositions d'aide. Plus il se rapprochait du bas de la pile, plus le ton devenait personnel. Il en a retiré un près de la base qui disait : Je suis mourante, moi aussi.

Ils ont voulu faire d'elle leur petite fille aveugle, a poursuivi Anne Frank. Leur petit ange sourd. Moi, je suis la Souffrance personnifiée. Je suis la petite morte. Je suis Miss Holocauste 1945. Mon prix, c'est une couronne d'épines et le statut de victime éternelle. Jésus était juif, monsieur Kugel, mais moi je suis le Jésus juif.

Encore un post-it.

S'il vous plaît, répondez-moi.

Et un autre :

J'ai poussé mon mari à s'en aller.

Et celui d'après :

J'ai fait de mon mieux.

Il a entrepris de remettre tous les mots à leur place exacte, cherchant du bout des doigts les traces de colle, essayant de se remémorer l'ordre dans lequel mère les avait laissés.

Je suis pour le droit à l'avortement, a annoncé Anne Frank. Vous saviez ça ?

Non, je ne savais pas.

Personne ne le sait. J'aime Dieu et je hais ses adorateurs. J'estime que l'Amérique est la plus grande occasion ratée de toute l'histoire de l'humanité. Je pense que la solution pour la paix au Moyen-Orient est de le démolir de fond en comble. Avec des bombes qui ne tueraient personne mais ne laisseraient rien debout, pas une mosquée, pas une synagogue, pas une bribe d'histoire ou de passé, aucune pierre intacte, pas une miette de sacré. Je crois qu'il y a une différence entre ne jamais oublier l'Holocauste et déblatérer sans cesse à son propos. J'aimerais arracher les yeux d'Abraham Foxman.

Vous êtes une femme aux idées bien arrêtées, a-t-il observé en continuant de se concentrer sur les bouts de papier. Quelle passion !

Vous savez ce que je crois, monsieur Kugel ? Que quand les morts arrivent au ciel et se jettent aux pieds du Tout-Puissant en sanglotant et en le suppliant de ne pas les envoyer en enfer, de leur épargner cette angoisse et cette souffrance, Dieu éclate de rire, secoue la tête et dit : T'envoyer en enfer ? Mais, mon ami, tu en viens !

Je connais un professeur que vous aimeriez beaucoup rencontrer, a dit Kugel.

Après avoir remis le dernier mot à sa place, il s'est levé et s'est dirigé vers l'escalier.

Vous devriez vous reposer, a-t-il conseillé.

Tenez...

Elle a posé son manuscrit au sommet du mur de cartons.

J'ai suivi votre conseil, monsieur Kugel : j'ai parlé de moi. Impressions, opinions, dispositions...
Ce n'est qu'un premier jet.

Il l'a pris entre ses mains.

Ils vont détester, lui a lancé Anne Frank alors qu'il s'engageait sur les marches. Et empêchez votre mère de vouloir m'aider.

Elle essaie d'être utile.

Je veux juste qu'on m'oublie.

Dernières paroles, s'est dit Kugel.

Peut-être même une stèle funéraire.

Solomon Kugel

Je voudrais juste que l'on m'oublie.

Pas mal.

Pas mal du tout.

Dans le couloir, il a croisé mère. Elle avait son oreiller dans les bras.

Comment est-elle ?

Nous devrions lui trouver un médecin.

On ne peut pas prendre ce risque. Je vais passer la nuit auprès d'elle.

Elle veut seulement un peu de calme, mère.

Qu'est-ce que c'est, ça ? a-t-elle interrogé en braquant un doigt sur le manuscrit.

C'est... quelque chose qu'elle m'a demandé de lire.

Mère a paru blessée, mais il n'aurait su dire par quoi. Parce que Anne Frank voulait rester seule ou parce qu'elle lui avait confié ses écrits et non à elle ?

Je monte juste voir si tout va bien, a-t-elle tenté.

Je viens de le faire. Laisse-la respirer, je t'assure.

Bien...

Très bien.

Elle est redescendue dans sa chambre. Il est allé à la sienne et là il a appelé le professeur Jovia.

Pas de réponse.

Il a laissé un message.

DANS SON LIT CE SOIR-LÀ, Kugel a pressé un oreiller sur sa tête pour tenter d'échapper à la cacophonie qui envahissait sa chambre : Hannah et Pinkus forniquaient encore et toujours ; mère gémissait ; et Anne Frank toussait, se traînait sur le plancher et tapait sur son clavier.

Son manuscrit, qu'il n'avait pas encore ouvert, était sur la table de nuit.

Après un moment, Hannah et Pinkus ont conclu, mère s'est fatiguée de geindre et les médicaments ont neutralisé la toux d'Anne Frank.

Silence.

Enfin.

L'estomac de Kugel grondait. Les matsot, ce toxique symbole de la liberté consommé lors de la fête du Souvenir éternel, avaient commencé à attaquer les parois de ses intestins. Prenant le livre d'Anne Frank, il est allé s'asseoir sur la cuvette des toilettes et s'est mis à lire.

Lorsqu'il a fini le roman, des heures plus tard, il était de nouveau dans son lit et avait les yeux irrités, les joues baignées de larmes.

Elle a raison, a-t-il pensé. Ils vont détester.

Il est reparti à la salle de bains, l'estomac toujours en révolte.

On prétend souvent que si le Christ ressuscitait vraiment ce seraient les chrétiens qui le tueraient, cette fois. Et à côté d'eux, les Romains passeraient pour des philanthropes. Enfin, ça, c'était l'avis de Kugel.

Chrétiens ? se dirait le Christ au moment de sa seconde mort. C'est comme ça que je meurs ?
À cause des chrétiens ?

Une porte a claqué, faisant sursauter Kugel.

Cela venait de dehors.

La porte de la grange ?

Il a remonté fébrilement son pantalon, paniqué par cette idée.

Alors ça y est, le génocide commence enfin et voilà comment ils vont me trouver. Je rêvais de les attendre, résistant l'arme au poing. Mais cela restera un fantasme, et la réalité sera bien plus atroce. Quand ils enfonceront la porte, je serai là, assis sur les chiottes, avec la pire chiasse de l'histoire.

Il a boitillé jusqu'à sa chambre, tâtonné sous le lit pour attraper sa béquille et la torche électrique.

Il aurait dû prendre un chien.

Il aurait dû prendre un flingue.

Gros, tous les deux.

Il a descendu l'escalier tout doucement.

Pas une seule fois, entre Voorburg et La Haye, pas un seul instant Spinoza ne s'est dit : Hé, une minute, je transporte le-lit-de-mort-de-ma-mère ? Ça craint ! Pas une fois ? Et est-ce qu'il a dormi dedans ? Jésus, Notre Sauveur, est-ce que ce foutu Spinoza a dormi dans le foutu lit de mort de sa foutue mère ?

Il a traversé prudemment le hall, le salon et la cuisine. Il a marqué une pause devant la porte donnant sur le jardin, puis l'a ouverte à la volée.

La lune était pleine et teintait tout d'une lueur irréaliste. Les portes de la cabane battaient dans le vent. Il est allé les fermer, poussant le loquet à fond.

C'était seulement la nature qui tentait à nouveau de l'effrayer.

Oui, sûrement ça.

Ou sûrement pas ça.

Il a cherché à percer du regard les ombres de l'épaisse forêt. Rien ne bougeait.

Même le vent semblait faiblir.

Will ? a-t-il chuchoté.

Une allumette a craqué et une petite flamme a brillé deux secondes, à moins d'un mètre de l'endroit où Kugel se trouvait. Aveuglé par le bref éclat, il a reculé en titubant et en levant son bras plâtré pour se protéger.

Bonsoir, monsieur K.

Will, en effet. Il se tenait là, devant lui, en train de fumer une cigarette, aussi décontracté que le jour où ils s'étaient rencontrés sur le parking du magasin.

Comment allez-vous, monsieur K ?

Fidèle à son habitude, il était en bleu de travail et chemise écossaise, mais sa barbe avait poussé et ses cheveux étaient hirsutes.

Ils se sont observés un moment avant que Will ajoute, montrant d'un mouvement de la tête les lucarnes du grenier.

Comment elle va, elle ?

Est-ce que vous allez brûler ma maison ? a dit Kugel.

Will a acquiescé.

Ouais. C'est probable.

Écoutez, Will. Écoutez bien. J'aime cette maison autant que vous. Je sais ce que vous ressentez, vraiment, c'est une chose terrible que de perdre ses racines, mais je vous assure que je prendrai bien soin d'elle.

Attendez voir, monsieur K. Pourquoi que j'cramerais quelque chose que j'aime ?

Parce que vous êtes révolté. Parce que des étrangers rachètent toutes vos fermes, parce que votre passé est en train d'être bradé, parce...

Ah, vous, vous avez écouté mon père.

Anne Frank s'est mise à tousser. On l'entendait jusqu'à l'orée des bois.

Elle va plus mal, a constaté Will.

Et vous allez la brûler aussi, Will ? Vous allez brûler Anne Frank ?

Je brûle la baraque parce que j'la déteste, monsieur K. J'ai toute une histoire dans cette taule, voyez-vous, j'vais vous passer les détails, mais vous pouvez imaginer... Mon paternel s'est pas mis à picoler la semaine dernière, pour résumer.

Alors allez brûler sa maison, a suggéré Kugel.

C'est ici, sa maison, monsieur K. Pour dire vrai, y en avait pas un dans la famille qui ignorait ce qu'il faisait, mais personne n'a moufté. Les voisins aimeront pas ça, donc gardons le mensonge au chaud...

Mon père a disparu quand j'avais six ans, a lancé Kugel.

Eh bien, c'est malheureux, monsieur K. Ou peut-être c'est une aubaine, pas moyen de savoir pour de bon. Moi, j'aurais aimé que le mien disparaisse aussi. Droit en enfer. Peut-être que votre tragédie a été une bénédiction, en tout cas ma bénédiction de père a été une sacrée tragédie. Tout gamin, j'ai juré que j'reviendrais un jour et que j'cramerais ces saletés de baraques, toutes, jusqu'à la dernière ferme Messerschmidt du comté.

La toux d'Anne Frank, encore.

Combien vous lui donnez ? a demandé Will. Un jour, deux ?

C'est ça que vous attendez ?

Eh oui.

Pourquoi ?

Bon, quel effet ça ferait, monsieur K, un Allemand incendiant la piaule d'Anne Frank ?

Mauvais effet, a reconnu Kugel.

Juste. En plus, maman est morte quand j'étais tout môme, alors Anne est pour moi ce qui ressemble le plus à un parent. Non qu'on ait été très proches, attention, mais au moins elle a jamais levé la main sur moi. Ni pour frapper, ni pour caresser. J'imagine que c'est c'qu'on peut espérer de mieux, des fois : moitié-moitié. Bon, j'reviendrai quand elle sera morte.

Vous... vous ne voulez pas lui dire au revoir ?

Naaan. Probable qu'elle est en train d'écrire, ou quoi. C'est ça, le plus important. Moi-même, une réécriture par-ci par-là, ça m'ferait pas de mal. Vous lui direz bien l'bonjour de ma part, monsieur K.

Sur ce, il a tourné les talons et s'est fondu dans l'obscurité des bois.

De retour dans sa chambre, Kugel s'est assis sur le lit. Il a envisagé d'appeler la police, mais Anne Frank était une clandestine et à quoi ça servirait, d'ailleurs ? Will était déjà loin. De plus, malgré l'épreuve que cette rencontre avait constituée, elle lui avait au moins permis de découvrir les règles du jeu : tant qu'Anne Frank resterait en vie, il n'aurait pas à craindre que sa maison ne soit incendiée.

C'était assez réconfortant, finalement. Il serait tranquille aussi longtemps qu'elle vivrait. Peut-être qu'il lui achèterait un micro-ondes, après tout. Et un e-Book. Il a également pris une autre résolution : dès que le soleil se lèverait, il téléphonerait à un médecin. Au diable mère et ses délires paranoïaques. La rédemption était à portée de main. Après tout ce qu'il avait sacrifié pour sa mère, il était temps d'agir pour sa petite famille, sa femme, son fils et leur avenir : il devait conserver cette maison intacte. Un toit non calciné au-dessus de leurs têtes. Ils allaient bientôt attraper Will, ils y parvenaient toujours. Son seul boulot était de maintenir Anne Frank en vie jusqu'à ce moment. Ensuite, très certainement, elle finirait par mourir, et mère aussi, et la maison serait toujours là, attendant d'être remplie de souvenirs, de rires, de vie. Le passé s'en irait. Peut-être que Bree et lui auraient un deuxième enfant ! Oui ! Encore un dernier Kugel !

Cette idée l'a fait rire.

Ils l'appelleraient Finn.

Finn Kugel.

Le lendemain, à la première heure, il allait appeler un médecin. Il retirerait les voilages noirs des miroirs, ouvrirait les fenêtres toutes grandes, laisserait entrer la lumière et l'air frais.

En éteignant sa lampe de chevet, il a remarqué que le manuscrit qu'il avait laissé sur la table de nuit n'était plus là. Mais il ne s'en est pas inquiété outre mesure.

FINALEMENT, LA NUIT OÙ SOLOMON KUGEL s'est trouvé nez à nez avec un incendiaire se cachant dans les bois situés derrière sa maison a aussi été celle où il a le mieux dormi depuis des semaines.

Pour commencer, la toux d'Anne et le cliquetis de son clavier à des heures impossibles se sont révélés doux comme une berceuse, puisqu'il savait qu'il serait en sécurité tant qu'elle resterait en vie. Son abri ne brûlerait pas, son existence ne serait pas compromise. Il a même réussi à faire la grasse matinée, mère ne s'étant pas réveillée en hurlant, pour une fois. Peut-être le fait d'aider Anne Frank avait-il un peu atténué sa culpabilité de ne pas être elle-même une rescapée de l'Holocauste. Peut-être était-elle morte. Enfin là, c'était sans doute aller un peu vite en besogne.

Il s'est levé et, tout en s'étirant dans la splendide lumière d'un matin estival, il a remarqué par la fenêtre que les fruits et les légumes qu'il avait laissés dans le potager pour mère, la veille, avaient disparu. Il avait oublié de les reprendre le soir précédent, il en était certain. Avait-elle repris ses récoltes, après tout ce temps ?

Était-ce bon signe ?

Ou cela signifiait-il que sa démence sénile s'aggravait ?

Kugel s'est senti, eh bien oui, heureux. Heureux comme il ne l'avait pas été depuis des siècles. L'amateur de nouveau départ avait enfin pris la route.

Il a songé à téléphoner à Bree pour lui communiquer la grande nouvelle. Certes, mère n'était pas encore repartie, et Anne non plus, mais c'était justement grâce à cela qu'ils seraient tous saufs, et Bree devrait admettre que, en fin de compte, il avait bien fait de la garder dans le grenier ! Ensuite, une fois Will arrêté et hors d'état de nuire, elle allait mourir, n'est-ce pas, puisqu'elle était déjà si mal en point...

Il attendrait toutefois le retour de Bree – peut-être à l'occasion d'un dîner aux chandelles, avec une bouteille de champagne – pour lui parler de Finn, puis ils se précipiteraient au lit, ensemble à nouveau, enfin.

Il a envisagé un moment de téléphoner au professeur Jovia pour partager avec lui la bonne nouvelle, mais... au diable le professeur Jovia ! Il allait encore trouver le moyen de torpiller sa bonne humeur, de gâter sa joie, et lui enverrait une note d'honoraires astronomique. Que connaissait-il vraiment, après tout, que savait-il de la vie et de la mort ? La philosophie ? L'esprit ? L'inconscient ? Du luxe, tout ça ! Comme faire les vitres d'une maison condamnée à s'écrouler ! L'image du professeur assis auprès d'une Anne Frank mourante quelque part à Bergen-Belsen lui est soudain venue à l'esprit.

J'ai froid, dirait Anne Frank.

Bien sûr que tu as froid, répondrait le professeur Jovia. Tu es en train de mourir.

Mais je ne veux pas mourir, je ne suis encore qu'une enfant.

Le professeur Jovia se contenterait de répondre :

Toc-toc.

Quoi ?

Toc-toc.

Qui est là ? murmurerait-elle, se prêtant au jeu en dépit de sa faiblesse.

La mort.

Eh bien quoi, la mort ?

La mort, Anne. Vous êtes en train de mourir.

Je ne comprends pas.

Il n'y a rien à comprendre. C'est terminé. Vous êtes foutue.

Non, il n'avait pas besoin du professeur Jovia ce jour-là, ni peut-être aucun autre jour. C'était sans doute vrai que seul un optimiste à moitié fou pouvait croire que ceci était le meilleur des mondes possibles, mais n'était-ce pas tout aussi optimiste et tout aussi idiot de décréter que ceci était le *pire* des mondes possibles ? Il était tout à fait probable, non, il était certain qu'il existait un univers semblable au nôtre mais auquel il manquait seulement une petite chose, la glace au chocolat par exemple, et dans ce cas cet univers-là serait pire, et il y en aurait sûrement un autre encore pire. Un univers sans Jonas et sans Bree.

Il allait sans doute finir par avoir la grande explication avec Jonas. Peut-être même allait-il lui présenter Anne. C'est pas le meilleur des mondes, mon grand, mais c'est pas le pire non plus. Et si Godot apparaissait au troisième acte, mon fils, et que c'étaient les spectateurs qui s'en allaient trop tôt ?

Estragon : Où ils sont tous passés ?

Vladimir : Ils étaient là il y a encore une minute.

Godot : Ils vont revenir ?

Ils attendent.

Rideau.

Le dernier repas de Lou Costello avant que son âme ne quitte cette vallée de larmes fut du sorbet à la fraise. Deux cuillerées.

Et ses dernières paroles : C'est le meilleur sorbet que j'aie jamais goûté.

C'est Lou qui a raison.

Et le Type au sourire.

Quand on s'en va en rigolant, on a gagné.

La pierre tombale de Gogol : Et je rirai de mon rire amer.

Celle de Mel Blanc : That's all, folks.

Celle de Bob l'Éponge : Je suis un loulou loufoque, vous êtes des loulous loufoques, ouais, on est tous des loulous loufoques !

Ne plus déranger, svp.

Une fois habillé, Kugel est descendu à la cuisine, où mère était attablée devant une tasse de thé.

J'appelle un médecin, lui a-t-il annoncé. Je sais que tu y es opposée, mère, mais c'est notre devoir et j'ai pris ma décision. Nous ne pouvons laisser Anne Frank mourir sous notre toit.

Elle a gardé le silence avant de déclarer, d'une voix sourde et furieuse :

Jette cette foutue *pute* hors d'ici.

Kugel s'est retourné.

Comment ?

J'ai dit Jette cette foutue *pute* hors d'ici, a-t-elle répété, beaucoup plus fort.

Elle s'est dressée, brandissant le manuscrit d'Anne Frank dans sa main.

Calme-toi, mère, veux-tu ?

Elle lui a lancé la liasse de feuilles, qui se sont éparpillées sur le sol, et a levé un doigt au plafond.

Je ne sais pas qui est cette traînée, mais ce n'est pas Anne Frank. Anne Frank n'aurait jamais écrit des horreurs pareilles ! Anne Frank n'aurait jamais *pensé* des horreurs pareilles !

Les mains plaquées sur le visage, elle s'est mise à arpenter rageusement la cuisine.

Quand je pense à tout ça... Se servir du nom d'une malheureuse enfant assassinée pour s'attirer les faveurs d'autrui, être nourrie à l'œil, vendre quelques bouquins... Ça me rend malade, c'est tout, malade !

Elle a envoyé un coup de pied dans les feuillets qui gisaient par terre.

Jette-la dehors, Solomon. Jette à la rue cette vieille catin, cette menteuse éhontée, ou je te jure devant Dieu que j'irai moi-même la descendre par les cheveux et... la jeter dans le caniveau !

Mère ? Du calme. Quelle que soit sa véritable identité, c'est une rescapée.

Une affabulatrice, Solomon ! Sans doute qu'elle s'est tatoué ce numéro sur le bras toute seule !

Tu déraisonnes, mère. Nous ne pouvons pas la mettre dehors comme ça.

Grand Dieu ! s'est-elle écriée. Tout ce que j'ai fait pour elle, tout ce que je lui ai confié sur moi, sur les aspects les plus intimes de ma... Et toi ! Quel père es-tu ? Quel mari es-tu ? Tu laisses cette intrigante s'insinuer entre ton épouse et toi, entre ton fils et toi, et en plus, en plus... tu continues à la défendre ? Cette poseuse, cette menteuse, cette... cette nazie !

Elle a posé des yeux remplis de haine sur Kugel.

Mets-la dehors, et immédiatement !

Hannah, qui venait d'entrer dans la cuisine, a essayé de la calmer.

Que s'est-il passé ? a-t-elle demandé à Kugel tout en aidant mère à s'asseoir.

Mère s'est laissée tomber lourdement sur la chaise. Après cette explosion, elle semblait avoir perdu toute son énergie, toute sa volonté. Le regard fixé sur le sol, elle marmonnait de façon inintelligible.

Baroud d'honneur, a répondu Kugel. Le médecin avait dit que ça arriverait.

On va te reconduire au lit, mère, a proposé Hannah. Et on se remet à l'album ? Mère ? Tu aimerais ça, qu'on reprenne notre travail sur l'album ?

Hannah l'a ramenée à sa chambre et s'est installée à côté d'elle. Ensemble, elles ont découpé de vieux journaux et des livres d'histoire, collant ces extraits sur les pages de l'album jusqu'à ce que mère succombe à la fatigue et finisse par s'endormir.

Pendant ce temps, Kugel avait téléphoné à un médecin des environs qui, après moult objections, avait accepté de passer voir la malade dans la soirée. En raccrochant, il a failli esquisser une petite danse de la victoire. Il jubilait. Finies, les menaces d'incendie. La première mouture du manuscrit était presque achevée et mère semblait entrer dans la phase terminale... Pouvait-on attendre encore plus d'une telle journée ?

Sol ?

C'était Hannah, et Pinkus se tenait à côté d'elle.

Sol, a-t-elle repris, je pense qu'il serait préférable que nous partions.

Incroyable.

Nous sommes désolés, a complété Pinkus.

In-cro-yable, a répété Kugel en insistant sur la dernière syllabe.

Hannah a présenté ses excuses à son tour mais, a-t-elle expliqué, elle avait le sentiment que rester serait une façon d'approuver les agissements de la femme du grenier, et ne ferait que bouleverser mère encore plus.

Bon, laissez-moi vous aider à préparer vos valises, au moins, a proposé Kugel en hochant la tête.

Hannah l'a serré dans ses bras. Pinkus lui a proposé de l'aider à redescendre le matelas du grenier. Ce ne serait pas nécessaire, lui a assuré Kugel.

Mère ne s'est levée qu'une fois pendant qu'ils préparaient leurs affaires, pour aller aux toilettes. Elle semblait revenue à son état antérieur, en pire. Elle se déplaçait lentement, son maintien impérieux avait de nouveau cédé la place à un dos voûté, le poids rassurant de ce qui l'accablait était revenu peser lourdement sur ses épaules. En la voyant, Kugel a résolu sur-le-champ d'envoyer un mail à son supérieur dès le lendemain afin de lui proposer une petite conversation à cœur ouvert. Alors, il lui raconterait tout, assumerait ses responsabilités mais exigerait que son ancienne position lui soit rendue. Ils formaient une superbe équipe, ils avaient abattu un travail formidable ensemble et donc il

serait dommage que tout cela soit oublié à cause de quelques semaines de stress et d'angoisse. Il lui rappellerait qu'il travaillait dans l'entreprise depuis l'époque du compost. Savait-il, son supérieur, que les déménagements figuraient sur la liste des épreuves les plus déstabilisantes qu'un être humain puisse traverser, juste après le décès d'un proche ? Encore plus stressante qu'un divorce. Et qui sait, peut-être lui raconterait-il les choses encore plus étranges qui s'étaient produites.

La journée promettait vraiment d'être mémorable puisque dans l'après-midi les potions qu'il avait achetées pour Anne ont commencé à faire leur effet. Sa toux a cessé et il l'entendait maintenant, par les conduits de chauffage, taper sur son clavier et marmonner comme à son habitude. Il a aidé Hannah et Pinkus à porter leurs bagages jusqu'à leur voiture et à les caser dans le coffre, qui, en se refermant, a émis un agréable son à ses oreilles.

Tu remercieras Bree pour nous, a dit Hannah.

Bien sûr, bien sûr. Elle sera bientôt de retour, demain peut-être. Hé, vous savez quoi ? Vous devriez revenir pour un barbecue, ce dimanche. Qu'est-ce que vous en dites ?

Eh bien...

Hannah a hésité.

Voyons d'abord comment mère se porte.

Bien sûr, bien sûr.

Il a agité la main en souriant jusqu'à ce qu'ils s'engagent sur la route au bout de l'allée et aussitôt après il a sorti son portable, composant l'ancien numéro de mère à Brooklyn.

¿ Sí ?

Une voix féminine et inconnue.

Allô ?

¿ Sí ?

Euh, est-ce que Bree Kugel est là ? C'est son mari à l'appareil.

Miss Bree elle est pas ici. Moi je suis ici, avec Jonacito.

Ah...

Elle va écouter un homme lire un livre.

Elle est allée à une lecture publique ?

Oui, oui, une lecture publique. Un homme célèbre.

Philip Roth ?

Je sais pas.

Kugel a souri. Il était content pour Bree.

Très bien, a-t-il approuvé, excellent. Vous lui direz de me téléphoner dès qu'elle sera de retour ?

Oui.

Et vous direz à Jonas que je vais le voir bientôt ?

Sí, sí.

Il a coupé la communication, pris une grande bouffée d'air et contourné la maison d'un pas nonchalant, en sifflotant tout bas. De nouvelles pousses avaient percé la terre du potager.

Will ? a-t-il crié.

Il voulait partager toutes ces bonnes nouvelles avec quelqu'un.

Will ?

Bon, il lui dirait plus tard.

C'est seulement en revenant sur la pelouse de devant que ses narines ont capté une odeur de fumée.

Quelque chose était en train de brûler.

Le poêle à bois du voisin. Quelqu'un qui avait mis le feu à un tas de feuilles mortes. Son cerveau

cherchait frénétiquement une explication quand il a vu de la fumée s'échapper par-dessous la porte d'entrée de chez lui.

Will ! a-t-il hurlé en se ruant vers le perron. Will !

Anne était-elle morte ? Non, ça n'avait pas de sens. Wilbur n'aurait pas pu l'apprendre aussi vite.

Est-ce que mère l'avait tuée ?

Il est entré en trombe. Des volutes envahissaient déjà le couloir du rez-de-chaussée, et il a aperçu des flammes pointer avec fureur sous la porte de la chambre de sa mère.

Mère !

Il s'est précipité sur la porte, mais la poignée, surchauffée par le brasier qui devait faire rage derrière, lui a brûlé la main. Il s'est mis à lancer des coups de pied de toutes ses forces. Le battant n'a pas bougé.

Mère !

Il est ressorti en courant à travers la fumée qui s'était répandue dans tout le rez-de-chaussée et, après avoir fait le tour de la maison, il s'est jeté sur la fenêtre de la chambre de sa mère. Il a réussi à la distinguer, forme allongée par terre sur le ventre à côté du lit. La guillotine était levée d'un ou deux centimètres et, en glissant ses doigts dessous, il l'a soulevée en soufflant. L'appel d'air a nourri les flammes, qui se sont élancées dehors, léchant la façade. Il a attendu qu'elles diminuent un peu pour enjambrer l'appui et basculer à l'intérieur.

Mère !

Elle n'a pas bougé. Il a couru à la porte. Fidèle à son habitude, elle l'avait bloquée en coinçant le dossier d'une chaise sous la poignée. Il a poussé la chaise et saisi la poignée en se servant de sa main. Son intention était d'évacuer la fumée de la chambre, mais une fois encore l'afflux d'oxygène a stimulé les flammes, qui ont envahi le couloir dans un grondement furieux. Pris de quintes de toux, il a cherché à reprendre sa respiration. La chambre de l'ex-locataire était en feu, le plafond du couloir était attaqué par le brasier et des colonnes de fumée noire obstruaient l'accès à la cuisine et à la cage d'escalier, où la rampe en bois s'était déjà enflammée.

Il est revenu vers sa mère, toujours immobile. Elle était entourée de pages calcinées du manuscrit d'Anne Frank. Les feuilles restantes étaient posées au bord de la cheminée au conduit condamné, là où elle les avait allumées.

Mère, a-t-il répété tout bas. Qu'est-ce que tu as fait ?

Elle ne répondait pas.

Les pages tournoyaient dans l'air, saupoudrant la chambre de bribes de feu et de cendres. Non loin du corps inanimé, l'album de photos et les boîtes de photos de famille brûlaient également.

Qu'est-ce que tu as fait, mère ? Qu'est-ce que tu as fait ?

De son bras valide, il l'a assise sur le sol, il l'a calée sur son épaule et il s'est remis debout au prix d'un effort terrible. Il est sorti de la chambre avec son fardeau, en boitant au milieu du couloir en flammes. Le plafond au-dessus de la porte d'entrée ayant cédé, la seule issue restante était celle de la cuisine.

L'escalier brûlait entièrement, maintenant. Il n'avait que très peu de temps pour se décider. S'il portait sa mère dans le jardin, il n'arriverait jamais à sauver Anne Frank. S'il sauvait Anne Frank, il devrait sacrifier mère.

Mettant un genou à terre, il l'a déposée sur le sol. Ses jambes étaient noircies, couvertes de sang et de brûlures, ses vêtements calcinés par endroits, en feu à d'autres. La peau sur sa nuque avait été également attaquée et était boursouflée. Elle respirait à peine. Son visage était tuméfié, ses lèvres craquelées, et pourtant il s'est rendu compte avec stupeur qu'elle souriait. Il y avait si longtemps qu'il

ne l'avait pas vue ainsi – l'avait-il jamais vue ainsi ? – qu'il a d'abord pensé qu'elle était défigurée par ses brûlures, mais lorsqu'il s'est penché sur elle ce sourire grimaçant s'est encore élargi. Dans son agonie, elle était heureuse, enfin.

Ces salauds, a-t-elle murmuré.

Je sais, a répondu Kugel.

C'est toujours la même chose depuis la guerre.

Ça va aller, mère, a-t-il chuchoté en l'embrassant sur le front. Ça va aller.

Puis il s'est détourné pour prendre son élan et grimper l'escalier, se raccrochant aux barreaux de la rampe qui tenaient encore là où les marches s'étaient effondrées. Comment allait-il pouvoir redescendre ? Il a repoussé la question à plus tard. D'ici là, les pompiers seraient peut-être arrivés et en mesure d'entrer par l'une des fenêtres de l'étage.

Est-ce qu'il entendait des sirènes ?

Cela devait être des sirènes.

C'étaient probablement des sirènes.

Quand il a sorti l'escalier pliant de la trappe, de la fumée a jailli du grenier. À moitié étouffé, il a interrompu son ascension pour appeler Anne. La fumée était encore plus épaisse, ses poumons le brûlaient et il a pensé un moment battre en retraite, mais il ne pouvait pas l'abandonner ici. Se hissant jusque dans le grenier, il a essayé de se rappeler s'il devait rester au plus près du sol ou au contraire garder la tête le plus haut possible. Il ne s'en souvenait plus, en revanche il revoyait parfaitement le vendeur qui avait mentionné que la finition en mousse Mémoire était inflammable et en effet le matelas avait pris feu, c'était un lit de flammes plutôt qu'un lit de braises, un lit d'enfer, et il s'est demandé s'il pourrait le rapporter au magasin désormais, se faire rembourser, mais il y avait peu de chances et Bree serait encore fâchée. Il a appelé Anne une seconde fois et brusquement il a vu le mur de cartons s'écrouler ; il a cru que c'était sous l'action des flammes parce qu'elle était sûrement morte déjà, et puis à travers la fumée il a vu une silhouette et c'était... non ? si ? Si, c'était un homme. Un pompier. Non, il n'avait pas de casque ni de vareuse. Kugel n'arrivait pas à bien distinguer dans la fournaise, avec la fumée qui lui piquait les yeux, était-ce un pompier ou était-ce Will ? Était-ce Will ? Impossible à dire mais il y avait bien quelqu'un debout là-bas, plus petit que Will, et mince, et qui portait Anne Frank dans ses bras. Il la portait vers la lucarne du côté est, et là il l'a entendue, Anne Frank, il l'a entendue et elle se riait de lui.

Vous ne vous en seriez jamais tiré, monsieur Kugel ! Vous n'auriez pas tenu cinq minutes, à Auschwitz ! Je suis une survivante !

Il a avancé en rampant, essayant d'atteindre la lucarne, tentant de voir qui était là, songeant que c'était peut-être le professeur Jovia. Qu'il était enfin venu, et qu'il allait lui intimer l'ordre de ne même pas tenter de survivre, de laisser tomber. Qu'est-ce que le barman a dit au poulet ? Pourquoi la chèvre a-t-elle traversé la ferme ? Qu'est-ce que vous ressentez quand vous êtes sur la croix ? Aïe. Schmock. Pfff. Dites-leur que j'ai dit quelque chose. Porte-bagages. Des sirènes ? C'est des sirènes que j'entends ?

Il est parvenu jusqu'à la couche d'Anne. Elle était déjà à la fenêtre et celui qui la transportait avait presque réussi à la faire sortir sur le toit. Kugel a bondi sur son ordinateur portable et le lui a tendu à bout de bras, et elle a ri, une nouvelle fois.

Non merci, monsieur Kugel, a-t-elle claironné, j'en ai soupé, de toutes ces histoires d'Holocauste ! Je me remets à mon roman. Je suis écrivain, nom de nom, pas une chroniqueuse à la noix ! Trente-deux millions d'exemplaires, ce n'est pas rien, monsieur Kugel !

Alors que l'inconnu déposait Anne Frank sur les tuiles, le soleil a éclairé son visage quelques

secondes. Était-ce réellement lui ? Était-ce seulement possible ? Kugel a soulevé la tête à grand-peine pour mieux regarder, mais il avait de plus en plus de mal à respirer, alors il s'est propulsé en avant, réunissant les dernières forces dans son corps brûlé et sanguinolent, et il l'a vu enfin, oui, c'était lui. Dieu du ciel, était-ce lui, est-ce que ça pouvait être lui ? Il a tendu les mains dans sa direction, pour recevoir son aide, pour être sauvé à son tour, mais l'homme lui a tourné le dos et s'est faufilé par la lucarne. Il a crié dans sa direction, et ces mots que Solomon Kugel a criés ont été ses dernières paroles.

Alan... Dershowitz.

Les flammes rugissaient autour de lui, le monde était jaune, orange et noir, il n'y a plus rien eu d'autre que le feu, puis l'obscurité. Kugel a posé la tête sur le plancher et a fermé les yeux parce qu'il était très, très fatigué, et qu'il voulait désespérément, désespérément dormir.

Anne Frank ?

C'est drôle.

Épilogue

ÈVE A BAISSÉ SA VITRE quand sa voiture est entrée dans l'allée de la vénérable propriété des Herschkopf, laissant le bruit du gravier crissant sous les pneus envahir l'habitacle. Elle a jeté un coup d'œil aux Cohen, Nick et Sharon, qui étaient assis à l'arrière serrés l'un contre l'autre, main dans la main. Sharon a souri à Nick.

Ce bruit, a-t-elle murmuré. Comme j'aime ce bruit !

Nick a souri, l'a embrassée.

Moi aussi.

Nous y sommes, a lancé Ève en souriant.

Elle s'est garée à l'ombre d'un grand chêne qui s'élevait devant l'imposante demeure de style victorien. Quand Nick lui a montré du doigt la balançoire suspendue à une branche, Sharon a souri à nouveau. Ève a souri à Sharon, qui a souri à Nick, qui a souri à Ève.

La veille encore, celle-ci était venue remettre en place la fichue balançoire, la quatrième en quelques mois. La précédente avait été coupée par des gamins, la nuit d'Halloween. Elle l'avait cherchée près d'une heure dans les fourrés, sans succès, et n'avait pas eu le choix : elle avait dû utiliser le pneu de la roue de secours dans son coffre. Ce remplacement lui avait coûté cent dollars, mais avec Nick et Sharon, elle ne voulait prendre aucun risque. Elle travaillait sur cette vente depuis douze semaines et n'allait certainement pas perdre l'affaire pour un foutu pneu.

Elle avait rencontré le couple en juin. La propriété des Herschkopf avait été la première qu'elle leur avait montrée. C'était le jour où elle avait parlé avec ce pauvre M. Kugel pour la dernière fois, peu de temps avant qu'il ne perde la vie dans ce terrible incendie survenu chez lui... Elle se rappelait que Sharon avait discuté avec lui et que, sur la route de la maison qu'elle allait leur faire visiter, elle n'avait pas mâché ses mots.

Ce type nous a demandé s'il pourrait se servir de notre grenier, figurez-vous !

Votre grenier ?

En cas de... d'un *holocauste*, avait complété Sharon en s'étranglant presque sur le mot. C'est incroyable, non ?

Ève avait tenté de calmer le jeu.

Ça n'a pas été facile pour lui, dernièrement.

J'ai perdu de la famille dans l'Holocauste, avait déclaré Sharon en croisant les bras sur sa poitrine. *Plein* de famille.

Passant son bras autour de ses épaules, Nick l'avait attirée contre lui.

Ces salauds, avait-il dit.

Ne parlons pas du passé, avait conseillé Ève d'un ton encourageant. Parlons de l'avenir, de *votre* avenir.

En tout, c'était maintenant leur cinquième visite ici. La maison était en bon état mais pas assez aux yeux de Sharon et Nick. En gros, ils adoraient l'extérieur mais détestaient l'intérieur. Parallèlement, Ève était en pourparlers avec un autre couple qui adorait l'intérieur mais détestait l'extérieur, et avec un autre encore qui adorait l'emplacement mais détestait la maison. À son humble avis, tous ces coupeurs de cheveux en quatre nombrilistes suffisaient à rendre caduc le concept même de paradis. Malheureusement, la maison Herschkopf ayant été classée monument historique par la Société du patrimoine de Stockton, Nick et Sharon étaient les seuls acheteurs potentiels qui pourraient réellement la transformer comme ils voudraient. Mais si les Cohen avaient les moyens financiers de refaire l'intérieur à leur goût, ils avaient entendu des récits effrayants à propos du stress engendré par les

travaux de rénovation. Des couples nageant dans le grand amour soudain brisés ou, pire encore, lentement mais sûrement démolis au fur et à mesure que le foyer de leurs rêves était reconstruit, finissant par abandonner un nid de trois cents mètres carrés et d'un million de dollars destiné à un amour qui n'existait plus.

Enfin chez vous, a glissé Ève en les faisant entrer. Bon, je vous laisse entre vous.

Elle a attendu au salon pendant que Nick et Sharon refaisaient le même tour des lieux que les fois précédentes. D'abord la cuisine dans un silence qui semblait réprobateur, puis la salle à manger qui a provoqué divers hochements de tête, haussements d'épaule et murmures, puis l'ascension de l'escalier avec les sourcils froncés, puis les chambres à coucher où il a été beaucoup question de profondeur de penderies, puis un coup d'œil forcé au grenier avant le retour au rez-de-chaussée avec une pause-chuchotements dans le hall d'entrée – Crois-tu... Je ne pense pas que... Mais si on... Ça ne pourra pas... – et les retrouvailles avec Ève dans le living. Cette fois encore, celles-ci se sont accompagnées de maints soupirs et mouvements négatifs de la tête.

Nous sommes seulement un peu..., a commencé Sharon. Nous sommes seulement un peu inquiets.

À cause des travaux, a complété Nick.

À cause du stress, a corrigé Sharon.

Un peu inquiets ? a répété Ève en allumant une cigarette et en rejetant la fumée du coin de la bouche. Vous devriez l'être plus qu'un peu. Je ne suis pas quelqu'un de religieux, madame Cohen, je vous assure, mais je suis persuadée que Dieu a créé le monde en six jours. C'est un entrepreneur de première, c'est tout. Le meilleur. Mais je vais vous dire ceci : si ces six jours sont censés inclure les réunions avec les architectes, les discussions sans fin sur les plans, la compétition aux devis entre les maîtres d'œuvre et les prises de bec avec la commission des permis de construire, eh bien, que Dieu me fasse grâce, mais la Genèse n'est qu'une énorme fumisterie. La rénovation est une saloperie et je sais de quoi je parle, moi qui ai retapé tellement de maisons que j'en perds le compte. Croyez-moi, avant que les plans définitifs arrivent, vous aurez eu la tentation d'assassiner l'architecte, de vous étrangler mutuellement et de jeter les cadavres pourrissants dans les nouvelles fondations, et ce à condition que les maudits maçons aient daigné se présenter sur le chantier. Et je vais vous dire la cause de tout ça : les plans préliminaires.

Les plans préliminaires ? s'est étonné Nick.

Ève a développé sa démonstration :

Les architectes, voyez-vous, sont des menteurs professionnels. Ce n'est pas une attaque personnelle, ça fait partie de leur travail. Nous les payons pour qu'ils nous mentent, et si leurs mensonges ne sont pas assez figiolés nous les renvoyons à leurs tables à dessin pour qu'ils nous en présentent de nouveaux, plus énormes encore, des mensonges avec piscines à débord, plans de travail en marbre et sol chauffant. Les plans préliminaires sont de la pure fiction, monsieur Cohen. Des faux. Ils sont faits de rêves, d'espairs et de mensonges. C'est pour ça que nous les aimons tant, ils sont totalement bidon. Le jardin d'hiver sera ici, nous y recevrons les voisins à dîner, nous mettrons le jacuzzi là-bas, là-haut, les chambres des enfants seront juste à côté de la nôtre, pour qu'ils sachent que nous sommes là, à côté d'eux maintenant, pour toujours et à jamais et plus encore... Et donc vous échangez une poignée de main, vous signez des chèques, vous faites donner le premier coup de pioche et c'est là que tout part de travers. C'est là, madame Cohen, que toute la merveilleuse fiction se transforme en hideuse réalité, et c'est là que le stress que vous avez mentionné commence. Quand la fiction est démasquée. C'est pour ça que les gens aiment tant les architectes mais détestent les entrepreneurs. Ceux-là se coltinent le grand borbier du réel. Les architectes mentent et les corps de métier doivent leur mettre le nez dans leurs mensonges. Ah, d'accord, mais ici il y a un problème de drainage. Là, le puits est

presque à sec, vous aviez remarqué ? Ici les fondations ne sont pas de niveau. Le solarium que vous avez prévu est exposé plein nord, donc question soleil, bonjour. Et autant oublier les sauteries avec les voisins parce que ce sont des enfoirés qui s'opposent à votre projet d'extension. Et puis le jacuzzi fait un bruit de dingue et bouffe de l'électricité à n'en plus finir... Enfin, quand toutes les disputes se sont achevées, quand le travail est terminé avec des mois de retard, quand la dernière camionnette d'artisan quitte votre allée, vous vous rendez brusquement compte qu'il y a quelque chose qui cloche dans votre appareil génital. Vos trompes sont bouchées, ses canaux à lui sont bouchés, ses couilles sont trop chaudes, ou votre utérus est trop froid, et donc ces chambres à coucher supplémentaires qui ont englouti la fin de votre crédit ne resteront que des symboles douloureux de trois mètres sur cinq, des évocations déprimantes de la progéniture que vous n'aurez jamais. Alors, face à toute cette horrible réalité, que faire ? Craquer. S'effondrer. Et il y a de quoi. La réalité est un cauchemar. On crie, on hurle, on essaie de rejeter sur l'autre la responsabilité du paradis perdu. Et soudain, vous vous apercevez que vous étiez bien mieux dans votre peau avant que le mot paradis ait été prononcé. Seulement, c'est trop tard. Tu ne peux pas revenir, Adam, et toi, Ève, désolé, mais tu ne peux pas remettre la pomme sur sa branche.

Donc... quelle est la solution ? a murmuré Sharon.

L'agent immobilier a écrasé sa cigarette sur le couvercle du poêle à bois.

Quand on ne peut plus continuer à rénover, a-t-elle noté d'un ton résigné, on continue à rénover. Parce que si vous arrivez plus ou moins à garder la tête hors de l'eau, il se passe alors quelque chose d'extraordinaire : un mois après, ou deux, ou trois, la fiction revient en force. Vous vous retrouvez assis devant le poêle à bois, en train de contempler les flammes et de siroter un verre de vin, et les souvenirs de votre courte vie dans cette maison sont déjà plus beaux que ce qu'elle a été. Vous réécrivez tout, en fait. Tu te rappelles la première fois que nous avons eu de l'électricité ? dites-vous avec un sourire attendri. Tu te rappelles comme on était contents, quand ils ont terminé les chambres ? Tu te souviens comme c'était amusant, quand on a peint la salle de bains ? Tu te souviens du soir où ils ont livré l'électroménager, quand nous avons préparé notre premier dîner dans notre nouveau chez-nous, et qu'après nous avons fait l'amour dans la cuisine ? Il y a des gens qui réécrivent le passé en l'embellissant, d'autres en le noircissant – le maçon était antisémite, l'architecte homosexuel nous détestait parce qu'on était hétéros –, mais d'une façon ou d'une autre, je vous le promets, la fiction reviendra. Pour la simple raison que ce qui n'est pas de la fiction est trop dur à supporter.

Levant la main, Ève a balancé les clés de la maison qu'elle retenait entre le pouce et l'index.

Alors, marché conclu ?

Consultant Sharon du regard, Nick a pris la main de Sharon dans la sienne et souri.

Sharon a souri à Nick.

Nick a souri à Ève.

Ève a souri à Sharon.

Sharon a reniflé, le nez levé.

Mais... cette odeur ?

Vous avez aimé ce livre ?

Partagez vos impressions sur la page Facebook des Éditions Belfond :
<http://www.facebook.com/belfond>

Vous cherchez de nouvelles idées de lecture ?

Recevez notre newsletter Belfond ! Chaque mois, nous vous envoyons un petit guide des nouvelles parutions et actualités de nos auteurs. Et bien d'autres surprises sont à découvrir à l'intérieur...

Pour vous inscrire, rendez-vous sur le site www.belfond.fr, et cliquez sur le lien en haut à droite « inscrivez-vous à nos newsletters »

Titre original :

HOPE : A TRAGEDY

Publié par Riverhead Books,

un membre de Penguin Group (USA) Inc., New York

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement, et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des établissements d'affaires, des événements ou des lieux serait pure coïncidence.

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et être tenu au courant de nos publications, vous pouvez consulter notre site internet :

www.belfond.fr

ou envoyer vos nom et adresse,

en citant ce livre,

aux Éditions Belfond,

12, avenue d'Italie, 75013 Paris.

Et, pour le Canada,

à Interforum Canada Inc.,

1055, bd René-Lévesque-Est,

Bureau 1100,

Montréal, Québec, H2L 4S5.

EAN : 978-2-7144-5506-2

© Shalom Auslander 2012. Tous droits réservés.

© Belfond 2013 pour la traduction française.

En couverture : d'après une illustration de © Natsuko Imai / Imagezoo / Getty images.



Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Table of Contents

[Page de titre](#)
[Chapitre 1](#)
[Chapitre 2](#)
[Chapitre 3](#)
[Chapitre 4](#)
[Chapitre 5](#)
[Chapitre 6](#)
[Chapitre 7](#)
[Chapitre 8](#)
[Chapitre 9](#)
[Chapitre 10](#)
[Chapitre 11](#)
[Chapitre 12](#)
[Chapitre 13](#)
[Chapitre 14](#)
[Chapitre 15](#)
[Chapitre 16](#)
[Chapitre 17](#)
[Chapitre 18](#)
[Chapitre 19](#)
[Chapitre 20](#)
[Chapitre 21](#)
[Chapitre 22](#)
[Chapitre 23](#)
[Chapitre 24](#)
[Chapitre 25](#)
[Chapitre 26](#)
[Chapitre 27](#)
[Chapitre 28](#)
[Chapitre 29](#)
[Chapitre 30](#)
[Épilogue](#)
[Annexe](#)
[Copyright](#)